

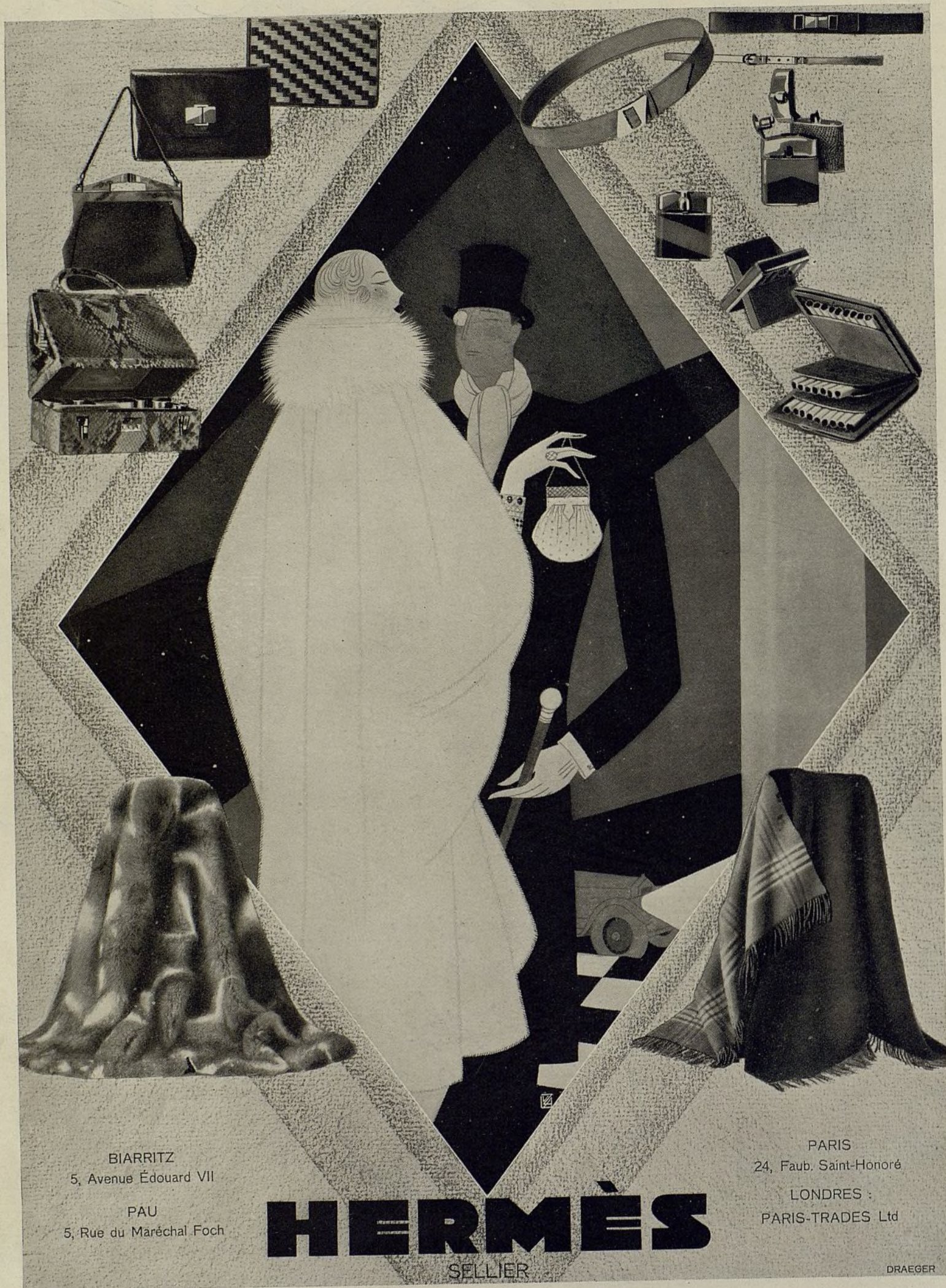
Comopolis



TIPO GRANADINO. Oleo de Bedito

Ayuntamiento de Madrid

Precio: 1,75 plas.



BIARRITZ
5, Avenue Édouard VII

PAU
5, Rue du Maréchal Foch

HERMÈS

SELLIER

PARIS
24, Faub. Saint-Honoré

LONDRES :
PARIS-TRADES Ltd

DRAEGER

Cosmópolis



Redacción y Administración:
Alcalá, 44 y 46 (Entrada Marqués de Cubas, 1) MADRID.
Teléfono: 13546 - Apartado de Correos: 490
Dirección telegráfica y telefónica: Cosmópolis

Precio de suscripción:
España: un año 19 pesetas
un semestre 10 pesetas
Extranjero: un año. 25 pesetas

SUMARIO

LITERATURA

«El hombre que se quiso matar», novela corta, por W. FERNÁNDEZ FLÓREZ.
Palabras preliminares y prólogo inédito de *Old Spain*, por «AZORÍN».
«La capa», romance, por ANTONIO CASERO.
«Estampas madrileñas», poesía, de EDUARDO COBIÁN.
¿.....?, novela de aventuras, por ENRIQUE ARNAL.

BIBLIOGRAFÍA

«Pío Baroja y sus dos novelas últimas», por MELCHOR FERNÁNDEZ ALMAGRO.

CRÍTICA

«El Teatro de los Quintero», por LUIS ARAUJO COSTA.

LOS ESCRITORES NUEVOS

«El pan nuestro», por RAFAEL BUYOS GIORGETA.
«Ha entrado un barco», por MAURICIO DE LA RODA.
«Si el amor pasa...», por ÁLVARO DE ORRIOLS.

GRAN MUNDO

Mansiones nobiliarias: El palacio del duque de Veragua.
Retrato de la vizcondesa de Peñaparda.
Las primeras cacerías: Buenavista y Mazalabeas.

DE ARTE

«Cómo ganó su primera medalla el pintor Benedito», por JULIO ROMANO.

FUERA DE ESPAÑA

«Crónica de Nueva York: De los últimos dramas al nuevo edificio de la Ópera, pasando por Ford y la «Ley seca», por GUSTAV DAVIDSON.
RESUMEN EN INGLÉS, FRANCÉS y ALEMÁN de cuanto interesante contiene el número.
GUÍA DEL TURISTA EN MADRID, en español, francés e inglés.

BIARRITZ

«La grata época invernal», por REMEMBER.
Retrato de Mlle. Marie Louise de Moltke.

INGLATERRA

Grandes cacerías.

TEATROS

«Las grandes actrices del extranjero: Gaby Morlay», por ENRIQUE MENESES.
«El hombre que dialoga con los fantasmas», información acerca de Federico Oliver, por H. R. DE LA PEÑA.
«Charlas de entreacto», por «SAM».

CINEMATOGRAFÍA

Concurso de argumentos cinematográficos.
«Ante la pantalla», notas sobre la producción nacional, por ADAME MARTÍNEZ.
«Las grandes figuras del cinematógrafo: Emil Jannings».

TURISMO

«El circuito de carreteras de la Sierra de Gredos», por ANTONIO PRAST.

DEPORTES

«Lo que es el *golf* en el mundo y lo que debe ser en España», por «BOGEY».
«La participación del fútbol nacional en Amsterdam», por EDUARDO TEUS.
«El marqués de Bolarque nos habla del Real Madrid. F. C.» (Información).
«Boxeo, Aviación, caza.....».

SECCIÓN FEMENINA

«Entre nosotras», crónica de modas, con ilustraciones, por «CIL».
«De Claudia a Leonor: —Las tres C. C. C.», por ISABEL DE PALENCIA.

SECCIÓN INFANTIL

Saludo.
«Marmolín», historia para niños, por G. HERNÁNDEZ MIR.
Concurso.—Historietas.—Muñecos recortables, por GIRON.

Precio 1.75 ptas.

Extracto del contenido del presente número en tres idiomas

Wenceslao Fernández Flórez, le grand humoriste espagnol, auteur de «Ha entrado un ladrón» (Un voleur est entré), «El secreto de Barba Azul» (Le secret de Barbe-Bleue) et «Las siete columnas» (Les sept colonnes) a écrit pour «COSMOPOLIS» un charmant récit «El hombre que se quiso matar» (L'homme qui voulut se tuer) inséré à la . . . page 7

L'éminent écrivain «Azorín», de l'Académie Royale espagnole, publie quelques pages servant de prologue— inédit et pas encore représenté—de sa première et discutée comédie «Old Spain» . . . page 11

Quinze cents pesetas pour les deux meilleurs arguments cinématographiques, tels sont les prix du concours dont les conditions sont à la . . . page 16

«La Capa» (La Cape), le vêtement espagnol typique, a inspiré la poésie inédite du poète madrilène Antonio Casero, publiée à la . . . page 18

Gaby Morlay, la géniale interprète du théâtre de Bernstein, a eu dernièrement à Paris une intéressante conversation avec Enrique Meneses. . . . page 19

La section de tourisme est illustrée d'intéressantes photographies artistiques de Antonio Prast qui traite du circuit des routes de Gredos . . . page 21

Le Duc de Veragua, descendant de Christophe Colomb, est le sujet de l'information littéraire illustrée (dessins du duc de Veragua) insérée à la . . . page 24

Eduardo Teus traite du football espagnol dans les Olympiades et de sa situation devant celle qui va avoir lieu . . . page 27

«Bogey», dans un article documenté, expose ce qu'est le «golf» dans d'autres pays et ce qu'il doit arriver à être en Espagne . . . page 29

Le Marquis de Bolarque, le jeune et enthousiaste président du Club de Football Real Madrid—dont l'équipe a remporté de brillants succès en Amérique—parle en détail de ses projets. . . . page 30

Isabelle de Palencia analyse, les coutumes contemporaines dans une chronique épistolaire «De Claudia a Leonore» . . . page 36

Les deux derniers romans de Pio Baroja «Las Veleidades de la Fortuna» (Les Versatilités de la Fortune) et «Los Amores tardíos» (Les amours tardifs) sont le sujet de la critique littéraire de Melchor Fernández Almagro. . . . page 38

Le grand peintre Benedito, universellement connu, a été interviewé par «Julio Romano» sur le sujet: «Comment avez vous eu votre première médaille» . . . page 40

Un passionnant récit policier d'Henri Arnal paraît à la . . . page 46

Federico Oliver, le célèbre auteur dramatique explique pourquoi il n'écrit pas de romans. page 50

Détails curieux sur la vie de l'as de l'écran Emil Jannings avec des photographies de lui et de sa femme . . . page 55

Une belle évocation du beau Biarritz seigneurial en hiver, à la . . . page 57

Le théâtre des freres Álvarez Quintero, de l'Académie Royale espagnole est analysé par Araujo Costa. . . . page 69

«Charlas de entreacto» (Bavardages pendant l'entr'acte) on fait un examen rapide des dernières nouveautés des théâtres madrilènes. page 71

La situation actuelle du cinématographe espagnol et une analyse sommaire des productions étrangères projetées dernièrement à Madrid, tels sont les sujets traités dans la chronique d'Adame Martínez. . . . page 72

Guide touristique de Madrid en espagnol, français et anglais . . . page 76

«Les écrivains nouveaux», intéressants morceaux de littérature en prose et en vers page 78

Les nouvelles tendances de la mode sont commentées et expliquées par une importante personnalité féminine parisienne qui se cache sous le pseudonyme de «Cil», (photographies appartenant à la maison Lelong); cette chronique contient d'intéressants détails sur le nouveau rayon de maroquinerie de la maison Cartier, universellement connue . . . page 80

Des derniers drames au nouvel édifice de l'Opéra, en passant par Ford et la «loi sèche», est le titre de la chronique qu'envoie à «COSMOPOLIS» son représentant à New-York, Gustav Davidson, poète et dramaturge de talent . . . page 87

Il y a pour les enfants des parties intéressantes avec des concours, des historiettes, des contes et des poupées découpables à partir de la . . . page 91

Wenceslao Fernández Flórez, the famous Spanish humorist and author of «A Thief Has Broken In», «Bluebeard's Secret», and «The Seven Columns», has written specially for COSMOPOLIS a delightful story entitled «The Man Who Wanted to Kill Himself» . . . page 7

«Azorín», the great writer and member of the Royal Academy of Spanish Letters, publishes some pages which serve as an introduction to the prologue (unpublished and unacted) of his much-discussed first comedy, «Old Spain» . . . page 11

Fifteen Hundred Pesetas for the best film plots, offered on . . . page 16

«The Cloak», that typical Spanish garment, forms the theme of a hitherto unpublished romance by Antonio Casero, the student of Spanish customs . . . page 18

The renowned French actress, Gaby Morlay, of Bernstein's Theatre, has recently given a most interesting interview in Paris to Enrique Meneses . . . page 19

The tourist section includes a study of the highways of the Gredos district, with interesting and artistic photographs, by Antonio Prast . . . page 21

Life and drawings of the Duque de Veragua, a direct descendant of Christopher Columbus, discoverer of América. Illustrated article . . . page 24

Spanish foot-ball in Olympic contests, and its prospects for the next Olympic games. By the expert Eduardo Teus . . . page 27

The importance of golf throughout the world, and its future in Spain. Detailed article by «Bogey» . . . page 29

Future Plans of the Marqués de Bolarque, the young and enthusiastic President of the Real Madrid Foot-ball Club, whose team has made such a brilliant trip to American territory. Told by Himself . . . page 30

In a delightful correspondence series, «From Claudia to Leonore», Isabel de Palencia analyses, with her usual subtle charm and delicacy, the customs of our modern generation . . . page 36

The two latest novels of Pio Baroja, «Fickle Fortune», and «Love That Came Late». Critical review by the learned writer Melchor Fernández Almagro . . . page 38

«How Did You Win Your First Medal?» Account of a charming interview with the world-famous painter Benedito, by «Julio Romano» . . . page 40

An exciting detective story by Enrique Arnal, on . . . page 46

Federico Oliver, the popular dramatist, explains why he does not write novels . . . page 50

Some interesting details of the life of Emil Jannings, the screen star, are given, together with photographs of himself and his wife. page 55

The winter season in Biarritz is delightfully shown on . . . page 57

The critical genius of Araujo Costa, is shown in a detailed study of the brother Álvarez Quintero, the great dramatists of the Royal Academy of Spain . . . page 69

«Between the Acts» is a rapid survey of the latest theatrical novelties in Madrid . . . page 71

Present position of the Spanish cinema, with a short analysis of the foreign productions lately shown in Madrid. By Adame Martínez. page 72

Tourist guide's of Madrid in Spanish, french and english. . . . page 76

Arresting literary works in prose and verses are included in our «New Writers» Section . . . page 78

The latest fashions are criticised and explained by a well-known society lady whose identity is concealed under the pseudonym «Cil», and who sends her article direct from Paris, with exclusive photographs by Lelong, and also showing the importance of the new fur department established by the famous firm of Cartier. . . . page 80

«From the latest plays to the new Opera Building, with glimpses of Ford and the law of prohibition, is the title of the notes and comments sent to COSMOPOLIS by its special and exclusive New-York correspondent, the well-known poet and dramatist Gustav Davidson . . . page 87

The Children's Corner contains competitions, short stories, anecdotes, and dolls for cutting out . . . page 91

Wenceslao Fernández Flórez, der grosse spanische Humorist, Verfasser von «Ha entrado un ladrón» (Ein Dieb hat sich eingeschlichen), «El secreto de Barba Azul» (Blaubarts Geheimnis) und «Las siete columnas» (Die sieben Säulen) hat für COSMOPOLIS eine reizende Erzählung geschrieben, welche wir unter dem Titel «El hombre que se quiso matar» (Der Mann der sich töten wollte) wiedergeben auf . . . Seite 7

Von dem bedeutenden Schriftsteller der königl. span. Akademie, «Azorín», befindet sich eine bisher noch nicht veröffentlichte Einleitung zu seinem ersten und viel besprochenen Lustspiel «Old Spain» auf . . . Seite 11

Das mit 1500.— Peseten ausgestattete Preisausschreiben für die zwei besten Filmmanuskripte behandelt unser Artikel auf . . . Seite 16

«La capa», das typische spanische Kleidungsstück, ist das Thema einer bisher noch nicht veröffentlichten Romanze des Sittenschilderers Antonio Casero . . . Seite 18

Über eine interessante Unterredung der genialen und berühmten franz. Künstlerin Gaby Morlay vom Theater Bernstein mit Enrique Meneses in Paris berichten wir auf . . . Seite 19

In der mit reichem Bilderschmuck ausgestatteten Abteilung für Verkehr erzählt Antonio Prast über Verkehrsverhältnisse in der Sierra de Gredos auf . . . Seite 21

Den Herzog von Veragua, einen direkten Nachkommen Christoph Columbus', behandelt unsere illustrierte, literarische Abhandlung a. S. 24

Über die Fragen des spanischen Fussballsportes und seine Aussichten auf der kommenden Olympiade, erfahren Sie näheres aus der berufenen Feder Eduardo Teus' auf . . . Seite 27

Was das Golfspiel in der Welt darstellt und was es in Spanien werden soll, darüber plaudert «Bogey» in einem überzeugenden Artikel auf S. 29

Der Marquis de Bolarque, der junge und begeisterte Präsident des Fussballvereins «Real Madrid», spricht ausführlich, über seine Pläne auf S. 30

Isabel de Palencia analysiert unsere heutigen Lebensgewohnheiten in ihrem Briefe, betitelt «De Claudia a Leonore» . . . Seite 36

Die Besprechung über die beiden letzten Romane von Pio Baroja «Las Veleidades de la Fortuna» und «Los Amores tardíos» finden Sie aus der Feder des hervorragenden Schriftstellers Melchor Fernández Almagro auf . . . Seite 38

Weltbekannt ist der Maler Benedito, über den «Julio Romano» unter der Überschrift: «Wie erwarben Sie Ihre erste Medaille?» uns etwas erzählt auf . . . Seite 40

Sehr interessant ist die Polizei-Erzählung von Enrique Arnal . . . Seite 46

Federico Oliver, der beliebte Dramaturg, erzählt uns, warum er keine Romane schreibt. S. 50

Einige bemerkenswerte Einzelheiten aus dem Leben des Filmkünstlers Emil Jannings, mit Photographien von ihm und seiner Frau finden Sie auf . . . Seite 55

Über das elegante Biarritz im Winter lesen wir auf . . . Seite 57

Das Theater der Gebrüder Álvarez Quintero, von der königl. span. Akademie wird einer Analyse unterzogen durch Araujo Costa auf S. 69

Kurze Übersicht über die letzten Uraufführungen im Madrider Theaterleben unter «Charlas de entreacto» (Theatergespräche) auf . . . Seite 71

Die gegenwärtige Lage der spanischen Filmkunst und eine allgemeine Besprechung der ausländischen Erzeugnisse, die in letzter Zeit in Madrid vorgeführt wurden, sind Gegenstand einer Betrachtung von Adame Martínez auf S. 72

Touristen-Führer von Madrid in spanisch, französisch und englisch auf . . . Seite 76

Unter dem Titel «Los escritores nuevos» (Neue Schriftsteller) vermitteln wir unseren Lesern einige interessante Neuheiten in Poesie und Prosa auf . . . Seite 78

Die neuen Tendenzen der Mode werden besprochen und erklärt von einer hochstehenden Dame, die sich unter dem Pseudonym «Cil» verbirgt. Sie sendet uns ihre Arbeiten direkt von Paris mit Photographien, die Eigentum der Firmen Lelong und Cartier sind und verweist besonders auf die neue Abteilung für Pelzwaren der weltbekannten Firma Cartier auf . . . Seite 80

Unser New-Yorker Vertreter, der anerkannte Dramaturg und Dichter Gustav Davidson sendet uns eine interessante Abhandlung, die sich «Von den letzten Dramen über Ford und das Prohibitions-gesetz zum neuen Opernhaus» betitelt. Sie finden dieselbe auf . . . Seite 87

Abteilung für Kinder mit Preisausschreiben, Erzählungen und Aufstellfiguren ab . . . Seite 91



Cosmópolis

revista mensual ilustrada
AÑO 1 DICIEMBRE 1927 NUM. 1

Director gerente: Enrique Meneses.

¡Ya salió «COSMÓPOLIS!...
¿Qué es?... ¡Vedlo; ojea sus páginas!
¿Qué quiere ser?... Lo que es: una gran
revista, muy española, pero con pre-
tensiones de asomarse a otros países,
de recorrer Europa, de cruzar el At-
lántico...

Y, desde su primera página, a todos
— público y colegas — un saludo.

Ahora, lector, vuelve la hoja y sigue
leyendo

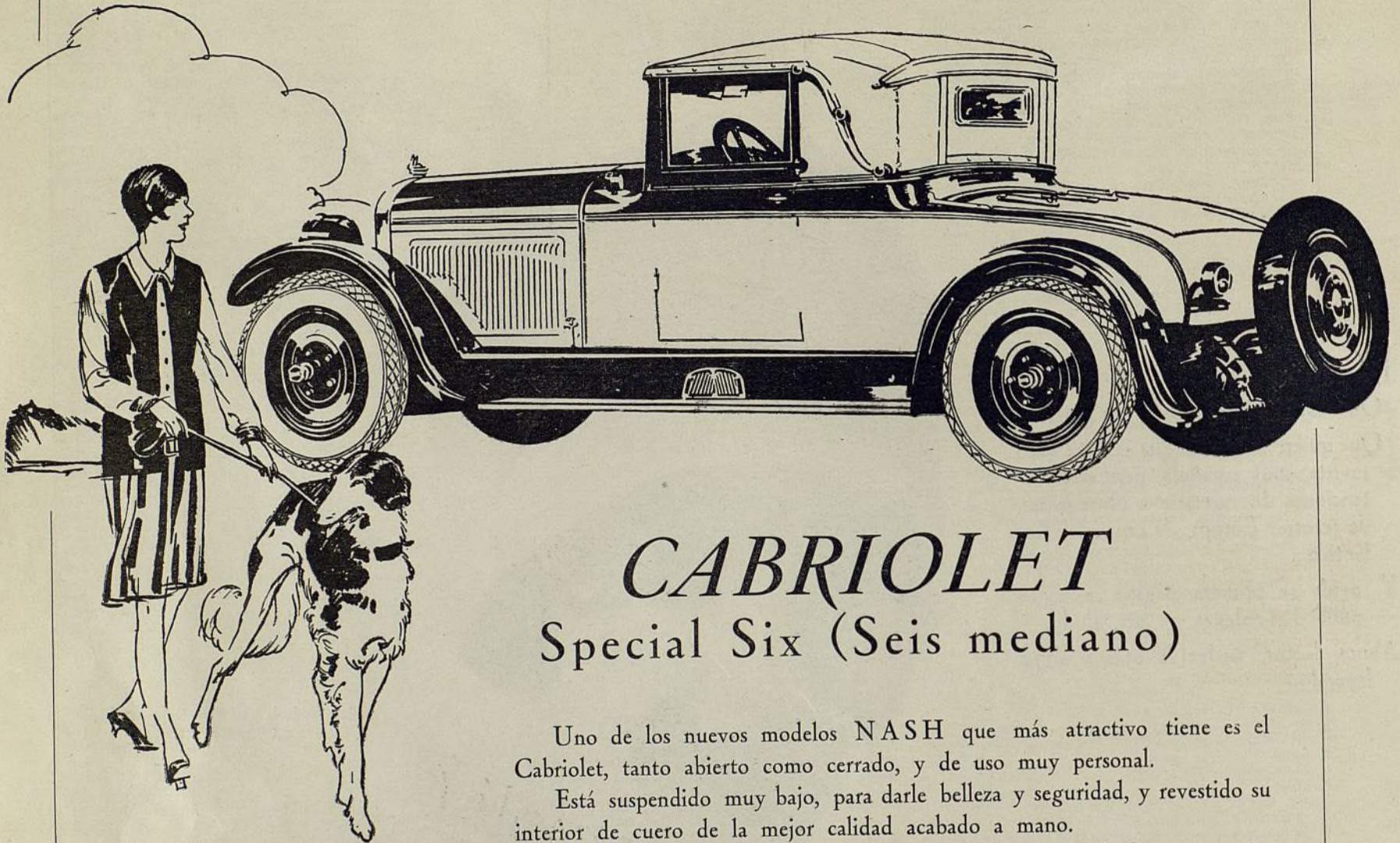


(Retrato de la «estrella» cinematográfica
BÁRBARA KENT)



NASH

MÁXIMO VALOR INTRÍNSECO



CABRIOLET Special Six (Seis mediano)

Uno de los nuevos modelos NASH que más atractivo tiene es el Cabriolet, tanto abierto como cerrado, y de uso muy personal.

Está suspendido muy bajo, para darle belleza y seguridad, y revestido su interior de cuero de la mejor calidad acabado a mano.

Tiene al mismo tiempo la ventaja del Roadster y del Coupé, convirtiéndose en coche abierto o cerrado en breves segundos.

Tiene un asiento posterior, capaz para dos pasajeros cómodamente instalados, además de un compartimiento debajo para equipaje.

Mayor velocidad y aceleración son las características del nuevo NASH; además, es tan fácil de conducir que jamás habrá viajado en coche igual.

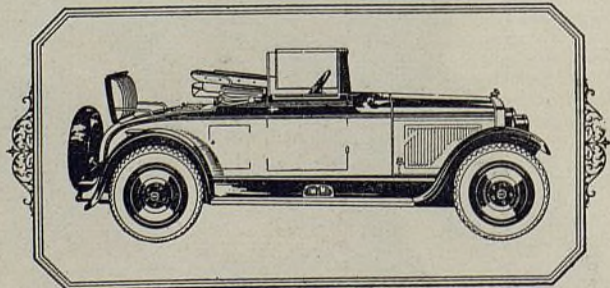
El motor, de siete cojinetes en el cigüeñal, está refinado para conseguir aún *mayor suavidad* con el nuevo *balance integral* introducido ahora por NASH.

El nuevo ballestaje, con láminas de acero de aleación especial, proporciona a los ocupantes de un NASH el máximo de comodidad, por malo que sea el camino.

*Solicite
un paseo de prueba
para que juzgue por sí mismo las
ventajas que reportan estas me-
joras de construcción
en los nuevos
NASH*

E. E. MOTORS, S. A.

MADRID, Carrera de San Jerónimo, 53



El hombre que se quiso matar...



Novela corta, escrita expresamente para *Cosmópolis* por
WENCESLAO
FERNÁNDEZ FLÓREZ



L presidente del Círculo Científico y Recreativo pronunciaba ante el auditorio indiferente el discurso de presentación de Federico Solá. Había poca gente en el amplio salón, porque a aquella misma hora se celebraba en las afueras del pueblo la primera sesión del concurso hípico, y aunque a nadie le importaba ver saltar a tantos caballos desconocidos y casi exactamente iguales, y aunque todo el mundo fuese con el convencimiento de que uno de aquellos cuadrúpedos tan parecido a los otros había de ganar, a la postre, no por eso dejaba de asistir a la fiesta todo el que tuviese un traje, un sombrero o una simple corbata nueva que lucir. La calle principal de la ciudad se había animado la víspera con la presencia de unos oficiales que caminaban un poco echados hacia adelante, con las piernas curvadas en paréntesis y un látigo colgando de la muñeca. Eran formidables ganadores de pitilleras de plata, lazos de honor y premios en metálico, que habían saltado tantas rías, tantos setos, tantas vallas y tantas mesetas artificiales como no es posible que pudieran encontrar nunca juntas en la realidad, aunque hubiesen dado la vuelta al mundo a caballo.

En el salón del Círculo estaban algunas familias que, en el fondo de su corazón, estimaban excesivo el precio de los abonos al concurso. Señoras que se abanicaban frecuentemente, caballeros de mirada turbia por el sopor de la siesta y algunas jóvenes de luto, a las que las costumbres sociales sólo les permitían asistir a espectáculos francamente aburridos. Entre ellas, Irene Morera, la más hermosa entre todas las que citaban en sus «ecos de sociedad» los periódicos locales, daba a los demás un funesto ejemplo de conducta chichisbeando con su novio mientras su padre, el digno presidente del Círculo, vertía solemnemente los lugares comunes de toda presentación.

La verdad es que nadie podría decir, después de examinar una por una a las sesenta y cuatro personas que había en la sala, qué interés misterioso, qué afán de martirio o qué desaforada necesidad de cultura les llevaba a asistir a una conferencia que se había anunciado así, bien claramente, en todos los diarios: «El hormigón armado y las construcciones modernas». Federico Solá, como cualquiera en aquel caso, podía estar seguro de hacer las afirmaciones más arriesgadas acerca de la utilidad del hormigón o calumniarlo villanamente, sin encontrar un solo contradictor en todo el concurso.

Pero esta tranquilidad no era recibida en aquellos instantes por su alma con el merecido júbilo. Difícilmente podría reunir un hombre tantos motivos de disgusto como Solá. Su vida había sido desde la infancia una eslabonada serie de fracasos y de amarguras, de luchas económicas y de derrotas sentimentales. Cuando se asía a un ideal, el ideal se rompía como madero podrido y caía con él. Al fin, Solá no fué más

que un escéptico que esperaba el mañana con la misma burlona sonrisa con que había despedido al ayer. De pronto hubo una magnífica aurora boreal en su fría existencia: se le vió animado de un verdadero entusiasmo por el cemento y llegó a gastarse dieciséis duros mensuales en los tes del «Palace». Renació su optimismo, creyó en el futuro. Publicaba frecuentes artículos en las revistas profesionales cantando al hormigón y se detenía algunas veces frente a los escaparates de las casas de muebles. Federico Solá se había enamorado de una muchachita insignificante y confiaba en obtener un puesto importantísimo en la fábrica de cementos «El Castor», que estaba organizándose para invadir el mercado. Toda su vida, resuelta con estos dos triunfos que él creía seguros: un poco de dinero y un poco de amor. Por conseguir uno y otro batalló empeñadamente con la fe de quien cree librar la lucha decisiva. Los miembros del Consejo de Administración de «El Castor» le habían alentado con felicitaciones y promesas, y Juanita le había dicho más de una vez que le gustaría llegar a tener un automóvil de dos asientos, de ésos que parecen llevar detrás un gran polisón. De dos asientos nada más, para los dos solos, aislados en la velocidad, en un cielo con nubes de gasolina.

Y he aquí que cuando Solá aprovecha sus breves ocios veraniegos en beneficio de «El Castor», cuando tiene escandalizado al dueño de la fonda donde se hospeda, por la cantidad de pliegos de papel que su amor precisa diariamente para contar a Juanita sus nostalgias, lee en los periódicos de Madrid la noticia de que la plaza por él pretendida ha sido ya otorgada al yerno del ingeniero director. Y Juanita —¡oh, esto es lo horrible!—, Juanita se ha dejado conmovir en el balneario de Urberuagua por un centro-medio del Madrid F. B. Club que bailaba el charleston mejor que cualquier otro «internacional» conocido.

Entonces, ¿qué era la vida? ¿Qué añagaza estúpida y sin valor? ¿Qué ilógico dominio del favor caprichoso, de lo trivial, de la injusticia? No valía la pena de bracear en aquel océano espeso de iquinidades. Nada se podía contra el Destino, burlonamente cruel. Asomado a la ventana de su cuarto, por la que entraba el empachoso vaho de las cocinas del hotel, Federico permaneció aquella mañana mucho tiempo ceñudo y caviloso; por la calle pasaban «autos» de estentórea presunción, muchachitas jubilosas con blancos trajes de playa que hacían más morenas las suaves carnes tostadas por el sol. Era una buena mañana provinciana, de ciudad en fiestas, en que la gente habla a gritos y van más repletos los cestos de la compra, y la tensión arterial de las calles—espesas de muchedumbre—es mayor, y se resuelven a tomar vermú en las terrazas algunas señoras de cierta edad que nunca se habían decidido a ello. Todos los ojos brillaban con una alegría o una esperanza: la de un amor, la de un lucro, la de una comida abundante, la de una diversión. O simplemente el regocijo de ver contentos a los demás. Y el sol, también de fiesta, color

El hombre que se quiso matar

concurso hípico prometía ser provechoso.

El alma de Solá llenóse de rencor y de desaliento. Treinta y cinco años de vida triste, ya eran bastantes. Creyó firmemente que toda su capacidad de luchador estaba agotada y que después de aquella última derrota, ocurrida cuando el triunfo parecía seguro, nada había ya que esperar. Rompió las pocas cartas que había recibido de la infiel, se tumbó sobre el lecho y esperó a que su propia alma fallase. Cuando se levantó para almorzar gozaba ya de esa profunda serenidad que procura el haber tomado una decisión firme, de la que estamos tan seguros como de nuestra propia existencia. Tenía los ojos encendidos y la boca levemente fruncida, como cuando un gran llanto aborta dentro de nosotros mismos; pero al encaminarse, en unión de algunos amigos, al Círculo donde había de pronunciar su conferencia, no se advertía en él nada que no pudiese ser atribuido a la preocupación natural en un señor que se dispone a decir algo profundo y grave a propósito del hormigón armado.

El señor Morera anunció: «He dicho»; Jorge Yarza, el venturoso novio de Irene, fué el primero en aplaudir, con todas las fuerzas de sus manos pulidas. En el regazo de los sofás semiocultos en distintos rincones, varios socios se despertaron sobresaltados y dieron en gritar: «¡Bien, bien!» con tanto ardor, que inmediatamente se comprendía que no habían oído nada. En cuanto a D. Evaristo Argüelles, el cacique barrigudo, amo de la provincia, sujetó entre sus rodillas el bastón de puño de oro—regalado por suscripción pública—, elevó sus gordas manos vitaliciamente senatoriales, y batió contra la cuenca de la izquierda los pulpejos de la derecha. Visto lo cual, el Sr. Morera se inclinó hacia él, reconocido, y Yarza se creyó autorizado para robustecer el no muy fuerte ruido de los aplausos batiendo rápidamente el suelo con sus pies. Un socio se asomó a una puerta lateral, dando tiza a un taco. Preguntó: —¿Qué pasa?

Y el viejo conserje, desmayado contra el quicio:

—Nada..., aquí..., el latazo éste...

Entonces, el socio contribuyó amablemente al estrépito golpeando con la contera las tablas, donde el polvo y alguna colilla comenzaron a bailar. Después tornó a la partida.

En este momento, Federico Solá se acercó a la barandilla que amparaba el estrado y agarrotó en ella sus dedos; miró calmosa y duramente al auditorio. Y habló:

—Señoras y señores: vuestro presidente, que ni aun sabe quién soy, ha dicho acerca de mí bastantes tonterías (*movimiento de extrañeza en el presidente*); las mismas que dirá de todos y cada uno de los conferenciantes. Estoy seguro, porque no parece ser hombre de facundia ni aun para las bobadas. En cuanto a vosotros, basta veros para compren-

der que presentís un tedio abrumador y que estáis dispuestos a refugiaros en vuestras propias preocupaciones mientras yo hable. No será así.

No era así, en efecto. Sin querer dar crédito a sus oídos, muchas personas se inclinaban hacia adelante para escuchar mejor. Dos o tres «¡chits!» imperiosos habían hecho enmudecer a algunos que dialogaban, suponiendo que Solá comenzaba a amasar el hormigón. El senador Argüelles miró rápidamente al amigo de la derecha y al de la izquierda; y un caballero bajito y gordo abandonó su butacón lejano y se aproximó corriendo, con una mano detrás de la oreja.

—No será así—continuó Federico—, porque no voy a hablaros del cemento, que, pensándolo bien, me importa ahora tan poco como a vosotros. Voy a deciros algo que quizá tiene muchísima menos trascendencia, pero que os distraerá tanto que no podré pesaros el haber venido. Señoras y señores: la vida es profundamente estúpida; nadie puede presumir de conocer con certeza su significado ni su finalidad. Hace treinta y cinco años que asisto a esta función, y no me he divertido ni un solo día. Esta mañana he resuelto abandonar el espectáculo. No creo que se me deba reprochar el anunciarlo así, públicamente, porque también se anuncian las bodas de cualquier pareja de imbéciles o el nacimiento de un crío tarado y postilloso. En todo caso, el afán que ponéis en hacer decir en el periódico que marcháis a pasar cinco días a la corte, bastaría para justificar que yo os notifique un viaje más largo. Esto aparte, desde que he tomado mi decisión, se han venido a tierra los palos del sombrero del convencionalismo y noto que—por primera vez en mi vida—puedo disponer verdaderamente de mi voluntad y hacer lo que me dé la gana. Aunque no sea más que por asistir a esta curiosa transformación del mundo, vale la pena de resolver suicidarse.

Si yo os dijese ahora mismo lo ridículos que os encuentro, enfermaríais de risa; pero acaso no encontrase palabras suficientemente expresivas para esta sensación nueva y maravillosa. Abreviaré, señoras y señores: este hombre, joven aún y perfectamente sano, que está ante vosotros, va a matarse. Como siempre he sido eso que se llama

«un luchador», es probable que me tire al mar, porque en el mar brucea uno y patalea y se hace la ilusión de que arma barullo. Sin embargo, no he meditado suficientemente este detalle, y hasta confieso que no siento preferencia por ningún procedimiento determinado. No. Me sería igual morir de una nefritis. Ahora, es posible que ustedes se pregunten por qué no me he matado ya. Voy a explicarlo. Si me acojo al suicidio es porque estoy cansado de sufrir las pateaduras de la suerte, el fracaso de mis planes, el agotamiento de mis ilusiones, que nunca fueron excesivas. Todo me ha salido mal siempre. Del único éxito de que estoy seguro es del de mi muerte, y esta certeza me proporciona una tranquilidad de que no he gozado nunca. El que se mata precipitadamente es que no está convencido de la sinceridad de su propósito. Yo no me encuentro en ese caso. Verdad es que tanto me da suicidarme hoy como pasados diez días; pero... Voy a ser franco...; sería grotesco que un hombre que ha resuelto morir mintiese puerilmente... Señoras y señores... yo soy belmontista... He comprado ayer una barrera para la corrida del domingo... Desde que Belmonte ha vuelto a torear, no lo he visto y... ciertamente... me gustaría comprobar si continúa en el disfrute de sus maravillosas facultades... ¿Por qué negarme este placer? Hoy es martes, 15; el 20 traba-



PENAGOS
XXVII

El hombre que se quiso matar

jará Juan en vuestra plaza... Me quedan cinco días de vida... Esperaré... Nunca fui tan dueño de mi tiempo... Ahora, señoras y señores..., ¡al diablo!

II

El camarero se acercó sudoroso, con ese gesto de mal humor que en días de feria tienen todos los camareros.

- Señor Solá, pregunta por usted un individuo. Solá mondaba un camarón.
- Llama al dueño.
- ¿A qué dueño?
- Al del hotel.
- Perfectamente. ¿Qué le digo a ese hombre?
- Que pase.

Continuó mondando camarones. Un joven pálido, de párpados enrojecidos, que ocultaba sus huesos bajo un traje gris en el tercer aniversario de su confección, aproximóse poco después a su mesa, cohibido, apretando en sus manos un sombrero de fieltro ciertamente más rico en grasas que su propietario. Carraspeó el joven antes de inquirir:

- ¿Es usted el señor Solá?
- Estoy seguro de ello - contestó Federico sin dejar de comer, como si no concediese gran importancia a aquella leve prueba de su erudición.
- Yo soy un redactor de *El Progreso*.

Solá le examinó rápidamente, desde los zapatos, extenuados por una larga esclavitud, hasta el cabello abundoso.

- Espero - dijo - que *El Progreso* esté más contento de usted que usted de *El Progreso*. Siéntese. ¿Qué desea?

- El director me ha encargado que le sometiese a usted a una entrevista.

- ¿Una entrevista?... De acuerdo...; tengo alguna cosa que decirles. No... pero... aparte ese fieltro de la mesa, haga el favor. Comprendo que más que un sombrero parece un plato de cocina; sin embargo... ¡Ah..., aquí está este canalla!

El dueño del hotel se había detenido, sonriente, ante ellos.

- ¿Me llamaba usted, don Federico?
- Sí, le he llamado. Haga el favor de beber todo el contenido de esta copa.
- No pruebo el vino...
- Me importan poco sus costumbres. Beba usted.
- ¡Caramba, don Federico, que después no apago con nada el dolor de estómago!
- ¡Beba, le digo! Para el tiempo que voy a vivir, lo mismo me da meterle la copa por las narices que romperle la botella en la cabeza. ¡Arriba!
- El hostelero se apresuró a tragar el vino.
- Ahora - continuó Solá - explíqueme: ¿ése es un clarete de Rioja o es un Alicante estropeado por la alquimia?
- Yo no sé, don Federico..., créame...; es usted el primero que se queja...

- Porque los demás no esperan ser atendidos; pero a mí va a darme usted lo que he solicitado, y si me engaña o me roba, prepare sus costillas. ¡Para el tiempo que he de vivir...! ¡Ea: a buscar un buen vino!

El hostelero se alejó, mascullando tímidamente una protesta. Solá se encaró con el reportero, que se había sentado al borde de una silla.

- Ahora, a nuestro asunto, si usted quiere. Diga en su periódico a la gente de este aburrido pueblo que me deje en paz. Desde que se han enterado de que me voy a matar el domingo, no puedo dar un paso por las calles sin que un enjambre de papanatas se acerque a mirarme; salen precipitadamente a los balcones para verme pasar, me señalan con el dedo y se avisan a gritos mi presencia. No creo que haya nada raro en mí, ni aun mi decisión. Si tanto les interesa contemplar a una persona que ha de morir, que cada cual se mire en un espejo. Anuncie que, de seguir así, tendré que corregirlos violentamente.

- Perdón. Y usted... ¿por qué se mata?

- Hombre..., he estudiado esa cuestión en estos días, e hice el importante descubrimiento de que, aun cuando el domingo me suprimiré por mi propia mano, mi muerte será perfectamente natural. Veamos si usted me comprende. La existencia es un enigma que no sabemos descifrar. Creo que pudiéramos calificarla de accidente incómodo. Si cualquiera de nosotros pensase en las muchas probabilidades que hubo de que no naciese, se maravillaría de ser. En cuanto a la comodidad, es axiomático que sería total si no existiésemos. Incapaz de explicarse el fenómeno que le origina y sostiene, el hombre concede un amplio crédito a la vida; la envuelve en palabras pomposas y le atribuye encantos insuperables. El amor, la amistad, una buena comida, un bello panorama... Un día u otro, el hombre descubre que nada de esto existe. Puede enterarse, como yo, en el vigor de la juventud. Y puede también llegar a los ochenta años sin saberlo, y en esta edad descubrir que amó una apariencia fugitiva de belleza, debajo de la cual estaban las arrugas,

las canas, las flaccideces, la fealdad; de que el egoísmo es el único motor humano; de que una buena comida no es más que un sabroso veneno; de que un paisaje es el mayor de todos los convencionalismos...

- ¡Cómo...!

- Es innegable. En primer lugar, los colores reales no son los que vemos. Después, nosotros tenemos una visión tangencial del panorama, una limitada comprensión del mismo, que debemos a nuestro sistema locomotor. Ahora que comenzamos a volar, comenzaremos también a saber lo horrible que es la Tierra. La visión vertical, más exacta, nos revela mucho de lo que ignorábamos. Pues bien, cuando el hombre se entera de que todas sus ilusiones acerca de la vida eran falsas, muere fatalmente. En esto veo cierta piedad, muy estimable, de la Naturaleza. Después de largos ensayos, de una perfección incesante de sus modelos, creó el animal reflexivo y consciente que somos nosotros. Y cuando lo hubo creado, se encontró con que no sabía qué hacer con él. Entonces comprendió lo espantoso que sería hacerle conocer, desde el primer momento, que la vida era estúpida, y siguió la táctica de ilusionarle, de no descubrirle la verdad, sino lentamente y al final de todo. Primero le dice: «La vida es bella»; luego: «la vida es trabajosa»; por último, inclina tristemente la cabeza para confesar: «la vida es miserable». Entonces, al hombre no le importa morir. Son los desengaños los que nos preparan a recibir tranquilamente nuestra desaparición. Si conservásemos las ilusiones, la proximidad de la muerte sería un tormento demasiado horrible, espantosamente cruel. Yo, que no poseo ya la menor esperanza, me marcharé con la naturalidad del que nada tiene que aguardar ni que hacer.

- Y... ¿no piensa usted en el más allá?

- Si le dijese a usted que no tengo tiempo... Estoy absorto en la contemplación del nuevo espectáculo que el mundo me ofrece. Nadie puede saber hasta qué punto cambia todo de aspecto desde que uno resuelve - tan firmemente como yo - desengancharse de la reata que camina entre la polvareda de los prejuicios. La sensación más intensa



El hombre que se quiso matar

y más agradable, entre todas las que experimento, es la de la libertad, pero una libertad que ustedes, que bautizan con ese nombre abominables esclavitudes, no pueden comprender ni abarcar; una libertad absoluta y un completo dominio de mí y hasta de los demás. Fíjese bien: por el simple hecho de renunciar a la vida, me he evadido de todas las sanciones sociales. Nadie puede nada contra mí. Sería ridículo que me amenazasen con multas, con reclusiones, con la misma muerte... El arma irresistible con que la sociedad tiene a raya a sus miembros es ésta: la muerte, que para un hombre que la busca, como yo, es un premio. Sin contar con el amor a la vida, no puede existir ninguna organización social. ¿Comprende usted ahora el enorme privilegio de mi situación?

Se puso en pie y pidió su sombrero.

—Voy a pasear un poco. Acompañeme. Seguiremos hablando.

Al llegar a la calle apoyó con fuerza su mano sobre el hombro del periodista.

—Confíese usted que nunca se le ha presentado a ningún colega suyo la ocasión de interrogar a un hombre acerca de un tema igual. Pero hay una pregunta más difícil de contestar que las que usted me hizo, y es ésta que yo le dirijo ahora: ¿por qué no se mata usted?

—¿Yo?

—Sí, usted.

—¡Caramba, no creo que...; francamente...; no existe motivo alguno...!

—Perdón, perdón...; lo que yo no admito es que pueda usted alegar ninguna razón para seguir viviendo. Usted tiene muy mala facha. ¿Suele usted comer?

—Bueno..., como muy poco... En *El Progreso* pagan mal, y las invitaciones para los banquetes las utiliza siempre el director.

—Se advierte en seguida. Entonces, si usted trabaja mucho y vive mal, ¿por qué tiene empeño en que continúe en pie sobre el planeta esa figura sucia y escuálida que es usted?

—No..., pero en mí existe un ideal.

—¡Ah!

—Naturalmente. Un ideal superior que basta para justificar una vida. Adoro la literatura... He comenzado a escribir una novela...

—En ese caso debo insistir en mi consejo: mátese. Usted, como era presumible, es un descontento. Los hombres que utilizan su imaginación en crear esas fábulas son simples descontentos. Buscan en su fantasía lo que la realidad les niega, y se forjan un mundo a su antojo, abstrayéndose en él de tal manera que les parece más verdadero que el real. Crean seres tristes para vengarse de sus propias tristezas, suponen amores dichosos para indemnizarse del que no tienen... Si el protagonista de la novela descubre una mina de oro, es que el autor ansía la riqueza; si idea el tipo de un bandido triunfante, es que dentro va su ansia de castigar el poder ajeno... El descontento del novelista es estático, soñador y perezoso; un descontento incapaz de acción, o por escepticismo o por impotencia. Ningún hombre de acción escribe novelas. Ningún descubridor de minas de oro ha escrito jamás novelas en que alguien descubriese minas de oro. En cuanto a los lectores, son asimismo descontentos de otra categoría, en los que puede existir algo más de potencia, pero mucho menos de imaginación. La novela es uno de los indicios más evidentes del malestar humano, de la infelicidad general. El día en que el mundo sea tan perfecto que exista conformidad entre los deseos y las realidades, nadie leerá novelas y desde luego nadie las escribirá. Usted cree que sirve a un ideal elevado, y no hace más que abrir una válvula a sus angustias.

—No sé...; pero el arte...
—Vivir bien vale más que escribir bien.
—Aunque así fuese..., ¿qué puedo hacer yo?
—Procure enriquecerse. Seguramente ama usted a alguna mujer que ni aun le escucha.
—No debo negarlo.
—Quizá la patrona que le hospeda tiene antiguos resentimientos contra usted, por cuestiones económicas.

—La miserable me desprecia.
—Voy a hacer que cambie todo eso. Venga usted.
—¿Qué pretende?
—Sígame.
Federico había cogido por un brazo a su acompañante y le arrastraba hacia el interior de una tienda de ultramarinos. Ya allí, dió una gran voz:

—¡A ver!... ¡El amo!

Un hombretón fornido, de bigote gris, envuelto en una larga blusa listada, se acercó a ellos calmosamente.

—¿Qué sucede?

—¿Es usted el amo?

—Sí.

—¿Me conoce?

—Creo que sí: usted es ese individuo que se quiere matar.

—Muy bien; pero antes he decidido regalarle a usted un dependiente, un buen dependiente. Usted va a firmarle hoy mismo un contrato por dos años, y yo volveré mañana a examinar el documento. Puede ocurrir que usted se niegue, y entonces le incendio la tienda. ¡Para lo que voy a vivir...! Venga esa blusa.

Cogió la blusa, enfundó con ella al reportero y lo empujó bruscamente detrás del mostrador.

Medio caído sobre un saco de garbanzos, el novelista en ciernes alzó sus brazos, ocultos en las mangas copiosas, para protestar:

—¡Pero..., cómo...; no...! ¡Esto es un atropello...!

Miraba en derredor, indignado y con repugnancia, como si le hubieran arrojado a un pozo negro. Sus ojos se encontraron los ojos de un inmenso queso de Gruyère, que le observaban con cándida ternura. Entonces dulcificó sus gritos, para asegurar:

—¡Por lo menos, prevenirle a uno, hombre...!

III

En aquel rincón del parque, verde y umbroso, en que la luz tenía el mismo color de las hojas tiernas, el vestido blanco de Irene Morera resumía todo el juvenil frescor de la mañana. Desde otro banco lejano, Federico contemplaba entre el encaje de la fronda la dulce visión. Soslayada en su asiento, vaporizado el rubio cabello sobre un distante fondo luminoso, Irene atendía las frases de su novio, inclinado sobre sí mismo hasta apoyar los antebrazos en sus

piernas, aparentemente desatendido de la mujer, en la actitud que corresponde a un muchacho de las postguerra, que conoce el crecimiento de la plusvalía varonil. Había tanta gracia y tanta belleza en todas las líneas de la joven, que Solá no podía apartar de ella sus miradas.

—Entre todas las amarguras de la vida —pensó— ninguna como ésta de no haber sido amado nunca por una mujer tan hermosa. Verdad es que nunca me he atrevido a aspirar a ellas. Una mujer hermosa me ha inspirado siempre el temor y el respeto de lo demasidamente superior. Las miraba como algo a lo que no tenía derecho; me acobardaban, porque creía que era preciso reunir también condiciones excepcionales para ofrecerse a ellas. Debe de ser éste un reparo frecuente entre los hombres muy sensibles a la belleza, porque casi todas las mujeres guapas que conozco están unidas a hombres vulgarísimos o a imbéciles que creen merecerlo todo. La verdad es, sin embargo, que una mujer bella no difiere en su propio aprecio de otra que no lo sea, porque todas se creen por alguna razón extraordinarias. Juanita valía poca cosa..., no puedo negar. No obstante, suponía merecer el amor de un dios. No hubiese salido yo peor librado si me enamorase de una venus. La culpa —hay que ser razonables—, la culpa es preciso buscarla en mi apocamiento, en mi supeditación a preocupaciones que ahora veo claramente ridículas

(Concluirá en el próximo número.)

Ilustraciones de PENAGOS.



EN esta nueva y admirable novela de Fernández Flórez, el sutil humorismo del gran escritor gallego se desborda en ella y añade un nuevo jalón a su brillante alcázar literario; Wenceslao Fernández Flórez, con el microscopio de su certera observación y el agudo estilete de su clara visión de la realidad, descubre nuevas facetas de la vida y nos las ofrece dolorosas y palpitantes, pero vestidas con las galas de su ingenio, que las torna amables o grotescas.

El humorismo —ha dicho un filósofo— es hermano de la amargura. Wenceslao Fernández Flórez, hijo del terruño lleno de «morriñas», «saudades» y «tradiciones», gustador del zumo amargo de la vida, en vez de desesperarse y llorar, supo trazar una pirueta sobre el pesar de existir y fué —como Eça de Queiroz, su hermano espiritual— humorista por contragolpe, buscando en la risa alocada la única razón para no dejarse morir.

Una vez más va a deleitarte, desde las páginas de «Cosmópolis», arañando tu sensibilidad, ahondando en tu corazón; pero tan suave, tan tenuemente, que no sabrás si lo que te hace son heridas o cosquillas, y las lágrimas se fundirán al contacto con una sonrisa.



NUESTRO
PRESTIGIO
LITERARIO

ALZÓTLIH

OLD SPAIN

DOS FRAGMENTOS
INÉDITOS DE ESTA
SU PRIMERA PRO-
DUCCIÓN DRA-
MÁTICA



En opinión corriente—entre los novelistas—que una comedia es más fácil de escribir que una novela. Y hay motivos para dudar de tal aserto. Una novela requiere una cantidad enorme de notas y apuntes, que el autor ha debido hacer previamente; después es preciso dar en el libro un profundo sentido de la Naturaleza; el paisaje, las descripciones del campo, del mar, de las ciudades, la pintura, toda la realidad externa, requieren una meticulosidad, un cuidado, una exactitud, un amor profundo a las cosas que hacen que el novelista—como le acontecía a Flaubert— convierta su vida en un largo y doloroso sacrificio y tenga a todas horas, en todas los momentos, su espíritu vigilante, tenso, en obsesión angustiosa.

Y ahora imagine el lector la sensación de holgura, de facilidad, de gratisima fluencia que puede experimentar un novelista que, de pronto, se pone a escribir una comedia y se ve libre de las descripciones, de la pintura material

de los personajes, de la obsesión de la jerarquía y la seriación en los detalles. Parece que se sale de un terreno lóbrego, infructuoso y que se comienza a caminar, rápidamente, por una deliciosa floresta. Y la ilusión dura poco; pronto se echa de ver la falacia del caso. Múltiples son las dificultades que surgen. Una novela es como una línea sin interrupciones; una comedia es esa misma línea, pero cortada, todo a su largo, por espacios blancos, como las líneas que, en los mapas, marcan los ferrocarriles en construcción. Los claros de esa línea

son las soluciones de continuidad en la psicología de los personajes de la comedia; en la novela, el autor dispone de todos los medios para que no aparezcan es-

PALABRAS PRELIMINARES

pacios blancos en la línea ideal; la psicología de los personajes puede llegar a ser perfecta, sin soluciones de continuidad. Puede el novelista dar cuantas explicaciones quiera; tiene a su disposición todo el espacio que necesite; puede hablar por cuenta de los personajes; puede decirnos cuáles son sus pensamientos más íntimos; en resolución, dispone el novelista, como le plazca, del espacio y del tiempo. Pero en el teatro no hay más que diálogo; todo es diálogo y todo ha de estar en el diálogo. Y esto que parecía al principio una delicia; esto que hacía que el novelista, libre del terrible ahogo de la descripción y de la coherencia psicológica, comenzara a recorrer gozosamente, por el campo

de la comedia se convierte bien pronto en su preocupación y en su tormento. Y principia una terrible labor; una labor para hacer que los claros de la línea sean lo menos anchos posible; para hacerlos pequeños; porque un autor será tanto más hábil, más dueño de la materia artística, cuanto esos espacios blancos de la línea de ferrocarriles en construcción sean más reducidos. Y el colmo del arte consistirá en dar al público la ilusión—como en Molière, como en Bécquer, maestros insuperables—de que la línea no tiene intermisiones y los claros no existen.

Todo es diálogo en el teatro y todo ha de desenvolverse dentro de las tres horas reglamentarias. Y sobre tales apreturas y exigencias de técnica hay que poner después, si se escribe en España, la terrible, y conocidísima y tradicional impaciencia del público español. Cuando tomamos en la mano y la sopesamos una comedia francesa, por ejemplo, una



AZORÍN, visto por ECHEA



PRO-
LO-
GO

DESPACHO. En escena JUANILLO y DON JOSÉ.

- D. José . . . —Buenos días, Juanillo.
 Juanillo . . . —Muy buenos días, don José.
 D. José . . . —¿Cómo está el patrón?
 Juanillo . . . —Como siempre.
 D. José . . . —¿Tiempo revuelto?
 Juanillo . . . —Tiempo revuelto.
 D. José . . . —¿Variable?
 Juanillo . . . —Como siempre; variable.
 D. José . . . —¿Ha ideado hoy ya alguna nueva extravagancia?
 Juanillo . . . —Todavía no ha dicho nada. Pero presumo que va a salir con algo muy gordo.
 D. José . . . —¿Por qué lo presumes?

- Juanillo . . . —Porque ha aparecido esta mañana con un talante raro.
 D. José . . . —¿Más raro que de ordinario?
 Juanillo . . . —Mucho más raro.
 D. José . . . —¡Ay! No existe en todo Nueva

comedia de cuatrocientas páginas compactas, nutridas, nos asombramos de que haya un público, el francés, que asista serenamente, con delectación, si es del caso, a una representación de tal obra. En España no podríamos sufrirla; queremos aquí que las cosas, en el teatro, pasen rápidamente; que sucedan muchas cosas sobre el tablado y que los personajes se muevan en una vertiginosa danza. En una vertiginosa danza, que así define Meredith, en su Ensayo sobre la comedia, el antiguo teatro español.

Y creo que apuntadas estas razones de premura y brevedad, he expuesto las causas por que en mi comedia Old Spain fué suprimido el prólogo que ahora se publica, y fué suprimido también un cuadro de los que con más interés escribió el autor. La maquinaria escénica, sin embargo, ha progresado mucho; se puede hoy realizar en poco tiempo múltiples cambios de escena; el teatro de Musset, por ejemplo, ahora representado con gran aplauso en la Comedia Francesa, exige esa muchedumbre de cambios; Los fracasados, de Lenormand, tienen creo que cerca de veinte cuadros. Y se ha encontrado medio de presentar esa obra perfectamente. Pero repito que en Francia actores y autores disponen del tiempo necesario y cuentan con un público no tan impaciente, no tan vehemente como el español.

AZORÍN

Fuera pretensión vana y ridícula en nosotros trazar una semblanza literaria del maestro Azorín, y aún más necio intento presentárselo a nuestros lectores: pero sería también imperdonable ligereza no significar el gusto con que vemos honradas estas primeras páginas de COSMÓPOLIS por la prosa pulida y diáfana de Azorín y no hacer público nuestro agradecimiento al ilustre escritor, que no ha vacilado en enviarnos unas preciadas cuartillas de su primera producción dramática, aquellas que él mismo declara que son «de las que con más interés escribió su autor».

Y tal vez por eso, por tratarse de unos fragmentos de Old Spain, nos parezca más estimable la aportación literaria del maestro: tal vez ningún aspecto tan interesante de su vida artística como esta modalidad que se inicia con sus incursiones al campo escénico, y que nos presenta al literato de fama mundial como novel de una distinta manifestación artística, al maestro discípulo.

Paladín del superrealismo, nuevo Don Quijote de la dramaturgia, en esta su última etapa arremete contra público y crítica, defendiendo al teatro puro, la moderna estética: el periódico, la conferencia son sus palenques, y su hondo conocimiento de los secretos tesoros de la lengua castellana, al servicio de su inteligencia de polemista ágil, consigue hacer vibrar las aguas dormidas del lago teatral.

Old Spain—recientemente estrenada en la América latina con clamoroso éxito—corrió en España varia fortuna. Algunos de sus cuadros hubieron de ser variados, sustituidos o extirpados: quizás por eso guarda para ellos Azorín sus preferencias y no se ha resignado a que duerman por toda una eternidad desconocidos, ignorados. A COSMÓPOLIS ha cabido la honra de ser el portavoz que los lleve por los ámbitos del mundo, y, revista joven, se complace en recoger estos lozanos frutos de la juventud espiritual—avidez de rutas nuevas, madura plenitud de pensar y sentir—del maestro Azorín, que sigue, impávido, su admirable labor en este otro campo de la literatura.

York un ser más absurdo que mi sobrino Joaquín.

- Juanillo . . . —¡Si no fuera por el buen corazón que tiene!...
- D. José . . . —¿Dónde está ahora?
- Juanillo . . . —Ha salido hace un rato; no tardará en volver.
- D. José . . . —Pero tú, ¿no presumes lo que pueda ser?
- Juanillo . . . —Tengo alguna práctica de las fantasías del señor; pero lo de hoy no sé qué podrá ser. Lo he encontrado preocupado, más preocupado que de costumbre.
- D. José . . . —Pues esperemos a ver por dónde sale.

Juanillo. .—Ya está aquí. (*Aparece D. Joaquín.*)

D. Joaquín.—Buenos días, querido tío Pepe...
Hola, Juanillo.

D. José . .—Buenos días, sobrino.

D. Joaquín.—¡Estoy aburrido, querido tío!

D. José . .—¡Y yo de ti, sobrino!

D. Joaquín.—¡Estoy cansado!

D. José . .—¡Y yo de ti!

OLD SPAIN

D. Joaquín.—¡Estoy fastidiado!

D. José . .—¡Y yo de ti!

D. Joaquín.—¡Estoy harto!

D. José . .—¡Y yo de ti!

D. Joaquín.—No sé lo que hacer, tío Pepe.

D. José . .—Y yo no sé qué hacer contigo tampoco, querido sobrino.

D. Joaquín.—Me cansa el ser rico.

D. José . .—Pues resignate a serlo.

D. Joaquín.—No puedo resignarme, querido tío Pepe, y he pensado una cosa.

D. José . .—¿Qué ha pensado mi querido sobrino? Alguna barbaridad gorda, de seguro.

D. Joaquín.—¡Treinta millones de dólares!... ¡No puedo con ellos!

D. José . .—¡Que lo pongan a la puerta de una iglesia para pedir limosna!

D. Joaquín.—El dinero aburre.

D. José . .—Con treinta millones de dólares, ¡Qué aburrimiento más grande tiene mi sobrino!

D. Joaquín.—No quiero ser rico, tío Pepe.

D. José . .—Bueno, bueno, hablemos de otra cosa.

D. Joaquín.—Quiero ser pobre, tío Pepe.

D. José . .—¡Dale bola! Bien, bien; por ahora confórmate con tu desdichada suerte.

D. Joaquín.—¿Qué me aconseja usted?

D. José . .—Malo, Joaquín, malo. Cuando tú me pides consejo, es que ya tienes meditado algún enorme desatino.

D. Joaquín.—Usted es mi mejor consejero, tío Pepe.

D. José . .—¡Que lo digas! Y tú no haces caso nunca de mis consejos.

D. Joaquín.—Es que si usted no me aconsejara yo no sabría lo que hacer.

D. José . .—¡Claro! Porque tú haces siempre lo contrario de lo que yo te digo.

D. Joaquín.—Aconséjeme usted, tío del alma.

D. José . .—Cuanto más cariño pongas en tus palabras, Joaquinito, más te temeré.

D. Joaquín.—Usted siempre ha estado a mi lado en las situaciones difíciles.

D. José . .—Te conozco desde que eras chiquitín. ¿Quieres que te cuente el cuento de la buena pipa? Tu padre era español; vino a

Nueva York; se casó aquí con una señora de gran fortuna; él dobló esa fortuna; tú naciste; te hiciste hombre; murieron tus padres; tú agrandaste con tu talento industrial la ya inmensa fortuna que tus padres te legaron...

D. Joaquín.—Y usted, tío Pepe, estuvo a mi lado constantemente.

D. José . .—Y yo estuve a tu lado hablándote siempre de España y haciendo que te rodeara un ambiente español.

D. Joaquín.—Gracias a usted aprendí el castellano tan bien como el inglés.

D. José . .—Esa fué siempre la preocupación de tu padre. Tu primer apellido es español: González. El segundo, el de tu madre, norteamericano: Moore. Tú eres mixto de norteamericano y de español.

D. Joaquín.—¿Es bonita España, querido tío?

D. José . .—¡Magnífica, preciosa. No has hecho todavía a España el viaje que debiste hacer ya hace tiempo... Deseo que hagas pronto ese viaje. Cuando te encuentres en España, serás tan español como el primero. Todo lo que te ha rodeado en tu casa desde niño ha sido español. Yo he hecho—lo sabes—que todo el personal de tu secretaría hable tan perfectamente el español como el inglés. Cualquier español que entre en la secretaría de don Joaquín González Moore se hará la ilusión de encontrarse en una oficina española.

D. Joaquín.—¿Es vieja España, tío Pepe?

D. José . .—Más que nosotros dos. Viejísima.

D. Joaquín.—Y las cosas viejas, ¿tienen su encanto, querido tío?

D. José . .—Según y conforme. El vino, sí; las mujeres, no.

D. Joaquín.—¡Yo quiero ir a España, tío Pepe!

D. José . .—Por lo menos, esto de hoy no es una extravagancia. Irás a España. Prepararemos el viaje. Escribiremos, cablegraficaremos allá. Lo prepararemos todo bien. Tú no puedes ir a España como iría un cualquiera.

D. Joaquín.—¡Yo quiero irme esta tarde a España!

D. José . .—¡Diablo! Ya decía yo que mi sobrino no podía pensar una cosa como la piensan los demás...

D. Joaquín.—Y gracias a esa oposición mía he podido hacer más grande la fortuna que me dejaron mis padres.

D. José . .—Es verdad. En eso tienes razón. Al fin has dicho una cosa razonable.

D. Joaquín.—¡Yo quiero marchame esta tarde a España!

D. José . .—El niño quiere un juguete.

D. Joaquín.—¡Yo quiero irme esta tarde a España!

D. José . .—Que le traigan al niño un sonajero.

D. Joaquín.—Querido tío Pepe: ya está todo arreglado.

D. José . .—¿Está todo arreglado?

D. Joaquín.—Es que las cosas que se desean y que no se hacen en el acto no tienen gusto.

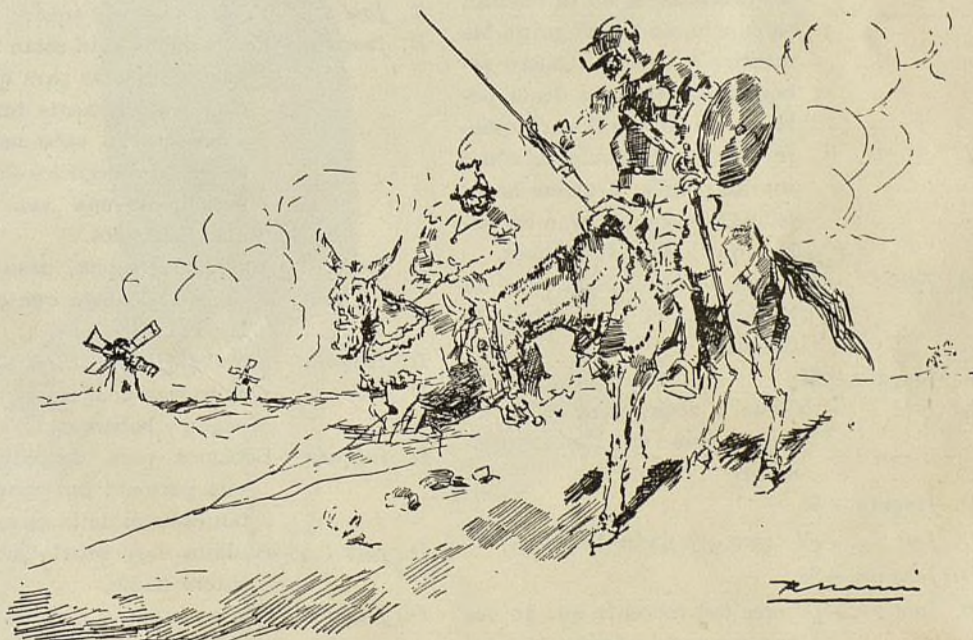
D. José . .—Si; ya te conozco. Para ti, cosa deseada es cosa hecha.

D. Joaquín.—Ya está todo arreglado. Esta tarde me marchó a España.

D. José . .—Pero, Joaquinito, por Dios. ¿Tú crees que eso es cosa seria?

D. Joaquín.—Yo quiero ir a un pueblecito castellano.

D. José . .—Irás a Madrid, a Barcelona, a Sevilla, a Valencia...



D. Joaquín.—En la vieja ciudad castellana, yo viviré a mi gusto.

D. José . . .—Visitarás todas las ciudades, las castellanas y las otras.

D. Joaquín.—En la vieja ciudad castellana yo viviré como un Juan particular.

D. José . . .—¡Vuelta a la extravagancia! ¿Vas a vivir en un pueblo castellano como un Juan particular, según tú dices?

D. Joaquín.—Yo me alojaré en una modesta casa de huéspedes.

D. José . . .—Y llevarás unas botas rotas.

D. Joaquín.—Yo viviré como un oficinista, como un pequeño comerciante, como uno de esos señores que no tienen nada ni hacen nada.

D. José . . .—¡Anda con Dios! Sainete divertido tenemos... ¡Mi sobrino Joaquín González Moore, con treinta millones de dólares, viviendo en una modesta casa de huéspedes!

D. Joaquín.—Y no me conocerá nadie que soy multimillonario.

D. José . . .—Nadie. Ni tú mismo.

D. Joaquín.—Y yo les diré a todos que soy multimillonario, y todo el mundo se reirá, y nadie creará una palabra de lo que digo.

D. José . . .—¡Joaquinito, hijo!... Tú estas delirando. ¿Dónde has leído tú esa extravagancia? ¿En algún folletín?

D. Joaquín.—Yo repartiré los miles de duros entre la gente desdichada del pueblo... ¡Y armaré en la ciudad una revolución!

D. José . . .—¡Santo Cristo! De ésta te llevan a un manicomio.

D. Joaquín.—Sí, tío Pepe; todo está arreglado. Salgo esta tarde; llego a España, y realizo mi ensueño.

D. José . . .—Pero, Joaquín, yo te suplico...

D. Joaquín.—Nada, nada, querido tío. Las cosas deseadas, si no se realizan en el acto, no tienen gusto. Me marchó a España. Quiero saborear los encantos de la pobreza. Un multimillonario quiere saber prácticamente cómo son los pobres. Y quiere hacer felices, con su dinero, a los pobres que le sean simpáticos.

D. José . . .—¿Tú vas a vivir en una casa de huéspedes en un pueblo de Castilla?

D. Joaquín.—Sí.

D. José . . .—¿Y vas a decir, para reírte de todos, que eres multimillonario?

D. Joaquín.—Sí.

D. José . . .—¿Y crees que nadie te creará?

D. Joaquín.—Sí.

D. José . . .—¿Y eres tan inocente que no ves que eso podrá suceder al prin-

cipio, pero que en seguida se verá que eres realmente rico?

D. Joaquín.—Pero yo, cuando eso suceda, habré gozado ya de mi capricho.

D. José . . .—¡Ah, querido Joaquín! El dinero no puede estar oculto. El dinero tiene una fuerza inmensa.

D. Joaquín.—Pues porque tiene una fuerza inmensa, yo me daré el gusto de hacer lo que quiera en ese pueblo castellano donde voy a vivir.

D. José . . .—¿Y yo qué hago?

D. Joaquín.—Y usted estará mientras tanto en Madrid para lo que yo le necesite.



D. José . . .—¿Y las cosas de aquí?

D. Joaquín.—Las cosas de aquí están ya también arregladas para que marchen perfectamente durante mi ausencia. Ya sabe usted que los grandes negocios—como los periódicos—una vez creados marchan solos.

D. José . . .—Joaquín, Joaquín, paso por todo... con tal de que conozcas España.

D. Joaquín.—¡La vieja España! *Old Spain!*

D. José . . .—¡Que traigan unas copas de champagne y bebamos!...

D. Joaquín.—Bebamos para despedirnos de este personal tan simpático y tan español de la secretaría.

D. José . . .—¡Maldita Ley seca! Que no se entere nadie.

D. Joaquín.—Que no lo sepan ni en la casa de enfrente, ni en la de al lado.

¡Eh, Juanillo, trae esas botellas y que entre el personal de la secretaría!

D. José . . .—Vamos, Joaquín; reconozco que eres un hombre de genio. Ven-ga el champagne. ¡Maldita Ley seca! Todo el mundo bebe y no lo sabe nadie. Como dicen en *El barbero de Sevilla*: «Si

OLD SPAIN

todo el mundo está en el secreto, ¿a quién se engaña aquí?» (*Trae Juanillo unas botellas y copas y entran un grupo de seis u ocho dactilógrafas.*)

D. Joaquín.—Hable usted, tío. Yo no soy orador, ni ganas.

D. José . . .—Carmen, Rosalía, Purificación, Lola, Pilar, etc.

Matilde . . .—Don José, ¿me mete usted a mí en el etcétera?

D. José . . .—Matildita, yo a ti... No me obligues a hacer un chiste con el etcétera. Mira, haz el favor de no cortar el hilo de mi inspiración.

D. Joaquín.—Adelante, tío. No se detenga usted.

D. José . . .—Señoritas: el patrón va a emprender un largo viaje. Marcha a la tierra gloriosa de sus padres, es decir, de su padre, porque su madre era de aquí, de Nueva York... Pues bien; nuestro patrón, don Joaquín, va por primera vez a España, al país glorioso... Sí; ya lo he dicho una vez. Va a España en prueba de su amor por aquella gran nación... Oye, Joaquinito, yo tampoco soy orador. Señoritas: bebamos una copa de champagne, sin que se entere nadie, por la felicidad de ese viaje.

D. Joaquín.—Señoritas: levanto mi copa por el buen compañerismo de todos los que trabajamos en esta casa.

Una señorita.—¡Viva el patrón!

Otra srta. . .—¡Feliz viaje!

D. Joaquín.—¡Viva España!

D. José . . .—Señores, bebamos otra copa sin que nadie lo sepa.

D. Joaquín.—Otra copa.

D. José . . .—¡Viva España! ¡Vivan los Estados Unidos!

Las sras. . .—¡Viva España!

D. Joaquín.—¡Viva la vieja España! *Old Spain!*

TELÓN





BASES DEL

CONCURSO

1.^a A partir de este número, COSMÓPOLIS abre entre los escritores españoles e hispano-americanos un «Concurso de argumentos cinematográficos», al que podrán concurrir libremente cuantos lo deseen.

2.^a Los argumentos deberán condensarse en el menor espacio posible, siendo el máximo por cada asunto completo de *trescientas palabras*.

3.^a Los argumentos han de ser absolutamente originales; si una vez otorgado el premio se demostrara a COSMÓPOLIS que el asunto o asuntos premiados estaban plagiados de otro, o bien de comedia, novela o cuento, tanto nacional como extranjero, el concurso se declararía nulo, reservándose COSMÓPOLIS el derecho a ejercitar contra el supuesto autor las correspondientes acciones legales.

4.^a Los originales deberán venir en cuartillas escritas a máquina, con el espacio corriente y por una sola cara.

5.^a Cada trabajo se firmará con un lema, que será el mismo que corresponda a otro sobre cerrado, dentro del cual se contendrá el título de la película, nombre y señas del autor.

6.^a Todo original deberá venir acompañado del cupón que se inserta en ésta misma página, bien entendido que todo el que no cumpla este requisito será considerado como no recibido.

7.^a Cada autor puede enviar cuantos originales quiera, teniendo presente lo que se indica en la base anterior.

8.^a Un Jurado, cuyos componentes se harán públicos una vez dictado el fallo, dictaminará sobre los originales recibidos, seleccionando cuatro de entre ellos.

EMMA MARION
Notable actriz de la pantalla



9.^a Los cuatro seleccionados por el Jurado se publicarán en COSMÓPOLIS, con un boletín de votación para que los lectores puedan elegir entre ellos los merecedores de los premios.

10.^a Los premios serán dos: uno de MIL PESETAS, y otro de QUINIENTAS, únicos e indivisibles, y se entregarán a los autores agraciados o persona que los represente legalmente, a los diez días de la publicación del fallo, y una vez que acrediten en debida forma su personalidad.

11.^a COSMÓPOLIS, por mediación de su representante en los Estados Unidos, gestionará de las principales casas norteamericanas editoras de películas la adquisición de los argumentos premiados.

12.^a Caso de aceptación por alguna de ellas, el autor percibirá el 75 % de la cantidad abonada por la casa editora, reservándose COSMÓPOLIS el 25 % restante.

13.^a Los originales no premiados quedarán a disposición de sus autores durante un plazo de *ocho días*, contados a partir de la publicación del número de COSMÓPOLIS en que se inserte la adjudicación de premios, previa devolución del recibo que se entregará por cada original; pasado este tiempo serán destruidos, sin que sus autores tengan derecho a reclamación alguna.

14.^a El plazo para la admisión de originales terminará el día 15 de febrero de 1928. En el número de marzo se insertará la lista completa de trabajos recibidos.

15.^a El fallo del Jurado será publicado en el número de abril, comenzando la de originales seleccionados en el correspondiente a mayo.

16.^a El solo hecho de acudir al concurso entraña la explícita conformidad con las condiciones del mismo.

«COSMÓPOLIS»

CUPÓN que debe acompañar a todo envío de originales para el

Concurso de Argumentos cinematográficos



JUVENTUD TRIUNFANTE



¿Cuál mejor leyenda cuadra a esta fotografía de Audree Sayre, seleccionada, tras nuevo y difícil «juicio de Paris», por Graham Cutts, para uno de los principales papeles de *Confetti*, la primera superproducción de la renaciente industria cinematográfica inglesa?... Su juventud le valió a Audree Sayre el triunfo en los escenarios, su juventud le ha hecho triunfar en el concurso organizado por Cutts y su juventud la impondrá al público mundial; no en vano Rubén calificó este don de «supremo tesoro».

Los poetas

LA CAPA

En busca de una aventura,
y oculto en su capa grana,
va un majo que, por su porte,
es majo de rompe y rasga;
socarronamente mira,
y a juzgar por su mirada,
tras del embozo parece
que atisba en la cuchipanda
a algún usía parlero
que brinde amor a su maja.

Pero convencido el jaque
de que su moza le guarda
amor, y que sólo celos
eran los que le abrasaban,
mira a la maja de plante,
le tira a sus pies la capa,
diciendo: «Pisa sobre ella
para que claveles nazcan»,
y con aire triunfador
colócase la de grana,
y la acaricia, y la dice,
amoroso, estas palabras:

—No sólo abrigas mi cuerpo,
que abrigas mis esperanzas.
Mis labios junto a tu embozo
tan sólo vertían rabias,
y hoy, tras de tu embozo, abrigo
decires para mi maja.

.....
Pañosa que en todo tiempo
fuiste la prenda gallarda,
que lleva la tradición
de nuestra española raza;
eres buena compañera
cuando de amores se trata,
que hay cosas que no se dicen
si ella no nos acompaña.
Estudiantes que corréis
la tuna universitaria;
sembradores de alegrías
que a veces producen lágrimas,
fieles a la tradición,
nunca dejéis de llevarla,
que en ella van los recuerdos
de una vida que se acaba,
a cambio de unas costumbres
que, sin pagar aduanas,
coláronse en nuestro huerto
para ser la hierba mala
que marchite nuestras flores,
siempre frescas y lozanas.
Juventud, no la olvidéis,
que tan sólo decir capa
parece decir: ¡Leyenda!,
parece decir: ¡España!

ANTONIO CASERO.



R. Marin



Las grandes actrices del extranjero



La influencia de las obras de Henry Bernstein en el carácter de Gaby Morlay

Crítica efímera de la última obra del mencionado autor



GABY Morlay, la bella y genial intérprete de las obras de Henry Bernstein, habita en un lindo hotelito situado en los alrededores del Bosque de Bolonia. La casita es triste y es alegre. La fachada principal despide luz, albura, brillantez. La fachada inversa, la que da a un pequeño jardín, es inhóspita, hosca, sombría. ¿Será así también el alma de Gaby Morlay?

La víspera —la noche antes— he visto representar la última obra de Bernstein, *El veneno*. Aun vibran en mis oídos los acentos, altamente dramáticos y humanos, de Gisèle Pécaud, de Françoise Massart, papeles representados a maravilla, respectivamente, por Gaby Morlay e Ivonne de Bray. Todavía no he salido de mi estupor al ver caer el telón en el último acto, cuando seguía esperando, esperando unas palabras definitivas, una escena más, algo que prestase un poco de armonía, de intensidad a ese tercer acto de una obra que, como casi todas las de este autor, acusaba una factura irreprochable, una reciedumbre exquisita de análisis psicológico y de belleza estética. Y es que, de repente, quiso imprimir en su última creación un sello desconcertante de innovación, quizás influido por un afán de modernismo mal entendido o, mejor dicho, por no merecer los ditirambos de Gastón Baty, Jean Víctor Pellerín o de Simón Gantillón, el celebrado autor de *Maya*, esa inquietante y prodigiosa producción que tiene firmes destellos de genio, pero que, al igual que la obra de Bernstein, posee un final francamente desacertado.

¿Por qué acontece esto casi siempre en los finales de las obras de corte ultramoderno? Probablemente, porque muchos artistas creen que hacer arte nuevo es ejecutar sus creaciones en un plano rápido e ilógico, cosa esta última que confunden con la originali-

dad, cualidad inapreciable en el arte. Y es que en el fondo siempre será más fácil y cómodo manchar un lienzo con la llamativa pincelada cubista que construir primero la figura, detallarla perfectamente y luego probar colores, limar, borrar, cortar, estilizar, suavizar, valorizar la producción con el repaso constante.

Henry Bernstein no necesita para nada ni cambiar su técnica, ni su inspiración psicológica, tan ranciamente clásica y suficientemente moderna. Cuando el arte es verdadero no necesita de ropajes llamativos, de lentejuelas que deslumbren o de innovaciones que sorprendan.

Bernstein triunfa porque es un retratista de las pasiones humanas, cuando éstas viven en estado latente en las conciencias que se mueven alrededor suyo. Bernstein triunfa por esa terrible y verosímil zozobra de sus personajes, por su inquietud morbosa.

.....

Me distrae de mis cavilaciones el ruido de unos pasos ligeros, leves, rápidos, y en seguida escucho la voz de Gaby Morlay, que posee esas inflexiones tan suaves y conmovedoras, tan recias e imperativas. Tras breve cambio de las obligadas cortesías de ritual, comienza mi audaz interrogatorio.

—Mi carácter no era antes así, es cierto— replica ella a mis preguntas, harto indiscretas—. Cuando obtuve mi primer éxito en la escena, hace ya años, en *Simone est comme ça*, obra altamente cómica, mi carácter era alegre, optimista. Hoy en día, no sé si a fuerza de representar las obras de Bernstein, me he tornado triste, pesimista, desconfiada.

Sí, no es posible—continúa a guisa de propia reflexión tras breve pausa—representar, compenetrarse, fundirse totalmente en los personajes complicados que represento y luego, unas horas después,

ser distinta, entregarse irreflexivamente a la realidad, a otro vivir. Además, ¿cuál es el propio, el verdadero vivir de cada ser?

—Es cierto—apruebo—. Pero, dígame: Entonces, como la mayoría de las artistas, usted habrá tenido un momento en su vida en que haya debido optar entre el arte y la vida, el amor o...

—Sí... en efecto... hace algún tiempo...

—¿Y por cuál optó usted?

—Por el arte.

Y los ojos de Gaby Morlay—un prodigio de colorido, de movilidad penetrante—adquieren ese carácter de melancolía infinita que en escena es su arma más decisiva para producir el escalofrío en el auditorio. Eso y su voz, esa voz grave, resignada, arrulladora.

—Dígame, señorita—interrumpo yo cortando el hilo sutil de sus meditaciones—, ¿cómo fué el dedicarse al teatro?

—Qué sé yo... Sentí vocación decidida luego más tarde, pero al principio fué más bien por independizarme, por «ganarme la vida».

Gaby sonríe... Quizás al dirigir una mirada retrospectiva a su pasado se siente satisfecha de haber vencido los inevitables, los dolorosos obstáculos de todo aprendizaje.

—¿Cuál es la obra que ha representado con mayor agrado?

—*Félix*, el drama anterior de Bernstein.

—En literatura, ¿qué autor predilecto tiene?

—Marcel Proust. ¿Pero por qué hace ese gesto?—me interroga ella a su vez.

—Leer Proust y representar obras de Bernstein es lo suficiente para convertir a cualquier ser humano en caviloso, huraño, lúgubre.

¿Qué deporte prefiere?—añado, dando de nuevo un cambio brusco a nuestra conversación.

—Todos, pero principalmente la aviación. Soy piloto de dirigible.

—¿Piloto de dirigible! ¿Pero cómo se le ocurrió practicar tal deporte?

—Verá usted. En 1919 hice mi primera ascensión en St. Cyr, donde se hallan los cadetes de la Escuela militar. No disimulaba el miedo que sentía. Ellos reían a mi alrededor, haciendo burla de mi temor. Todo el tiempo que estuve en el aire pasé un rato malísimo; pero al pisar el suelo me prometí a mí misma que aquellos descarados jovencitos no se reirían más de mí. Al día siguiente comenzaba mi aprendizaje de piloto. Al mes obtuve el título correspondiente.

—¿Y pone usted en todo tal empeño y decisión?—interrumpo, admirado.

—Sí—responde simplemente.

Tras una pausa, Gaby Morlay contesta a mis preguntas sobre el cine y los *films* en que ha actuado.

—Para mí, el cine—dice resumiendo sus justas apreciaciones sobre este arte—es como un espejo donde veo y trato de corregir mis defectos para la escena.

Antes de terminar la entrevista, la gran artista me da algunos detalles de sus vastos planes artísticos. Sus aspiraciones, sus viajes proyectados para cuando se encuentre más libre.

—No me atrevo a dejar mi público de aquí.

—¿Por qué?

—No sé. Tengo miedo de que me olviden—insinúa sonriendo.

—Vamos. Ya apareció su carácter.

—Con Bernstein he firmado un contrato de cuatro años para representar exclusivamente sus obras.

—¿Cuál será la primera que estrene?

—*El secreto*; pero puede usted divulgarlo—añade, sonriente.

—Dígame, señorita, ¿por qué el tercer acto de la última obra de Bernstein termina de manera tan imprevista, descompasada?

—Bernstein es un copista exacto de la realidad; además, esta realidad acostumbra a ser la que bulle a su alrededor. Quizás la culpa del desenlace de esa obra no la tenga el artista, sino el hombre...

—Entonces compadezco más a Bernstein que a usted.

—¿Por qué?

—Porque es más doloroso que sea la vida la que obligue al artista a reproducir su arte con tonalidades ásperas, sombrías, desesperanzadas, que no el que a fuerza de vivir en ese ambiente venenoso se transforme y cambie el carácter, como en el caso de usted.

—Es que yo también aporté a mi arte el trocito de dolor muy mío, muy íntimo, muy desilusionante...—murmura ella.

—Entonces, perdóneme—interrumpo al escuchar sus palabras, impregnadas de suave nostalgia—. Sí, ese es el dolor más profundo, el que nace de nuestras propias entrañas, el que acrisolamos dentro de nuestro ser.

—Pero nada es nuestro—sentencia admirablemente ella—. Esos mismos dolores tan nuestros, ¿no son una consecuencia, un reflejo de otro, mejor dicho, no dependió de algo externo, de otra persona?

—Sí, es cierto—murmuro.

Un momento permanecemos silenciosos. Luego Gaby Morlay, con su encantadora gracia y maravillosa volubilidad femenil, supo dar un giro más festivo a nuestra charla, y antes de despedirnos trazó, rápida, nerviosa, una dedicatoria sobre una fotografía suya destinada amablemente para COSMÓPOLIS y sus lectores.

ENRIQUE MENESES.



La moderna concepción teatral—influencia del cinematógrafo—, en que la plástica y la luz tienen primordial importancia, se admira en este hermoso momento de *PORGY*, la obra de la temporada en el Teatro Guild de Nueva York



TURISMO ALPINO

El Circuito de
Carreteras de la Sierra de Gredos



GREDOS es hoy el punto donde convergen los que, siendo amantes de Madrid, buscan un desarrollo constante en su expansión de turismo.

Así como la sierra de Guadarrama ya está consagrada, especialmente para los deportes de nieve, por las facilidades de acceso que para ella se han

creado y los elementos inmejorables que el Club Alpino Español y la Real Sociedad Peñalara han reunido, la de Gredos será el lugar de consagración de las excursiones alpinas, no sólo en verano, sino también en pleno invierno.

La clarividencia del comisario regio de Turismo así lo ha comprendido, y ha hecho con su proyecto, ya casi realidad, del circuito de carreteras de la sierra de Gredos, y principalmente de su macizo central, que se fije la atención en lo que pueden llegar a ser aquellos pueblos y villas, gracias a sus maravillosos panoramas, que nada tienen que envidiar a otros ya consagrados de fama mundial en el extranjero.

Particularmente, el Macizo de los Galayos, en Arenas de San Pedro, es, sin duda alguna, un centro de atracción alpino que puede competir con los ya célebres Dolomitas del Tirol, porque allí no son más que tres o cuatro monolitos aislados, y éstos son un conglomerado de monolitos que no bajará de un centenar, de alturas inverosímiles y casi todos ellos inaccesibles.

Las Lagunas de Gredos, con sus fantásticos peñascales del Almanzor, del Cuchillar de las Navajas y de los Hermanitos, empiezan a ser ya conocidas, y desde Hoyos del Espino y Bohoyo, por las carreteras que circundan la sierra, se pueden hacer excursiones cómodas, gracias a las Sociedades constituidas para estos fines.

Arenas de San Pedro tiene un tesoro en sus manos con sus Galayos y facilitando el acceso a sus maravillosos riscos, haciendo veredas por la *Cabeza del Covacho* y el *Espaldar hasta* la base de los mismos Galayos, en *Canal Seca*, será un lugar único en su género.

El marqués de la Vega-Inclán, que no desco-



PASTOR
DE
BOHOYO

noce el valor que la sierra tiene para los que buscan el reposo del espíritu, admirando las bellezas naturales, está completando su valiosa labor construyendo en varios puntos del circuito de carreteras magníficos albergues, dotados de todo cuanto pueda necesitar el más exigente turista de automóvil. El primero de ellos está próximo a terminarse entre Navarredonda y Hoyos del Espino, y según noticias que poseemos, será, como todas las obras por él dirigidas, un modelo en su género, no sólo por sus condiciones confortables, sino por su depurado gusto castellano.

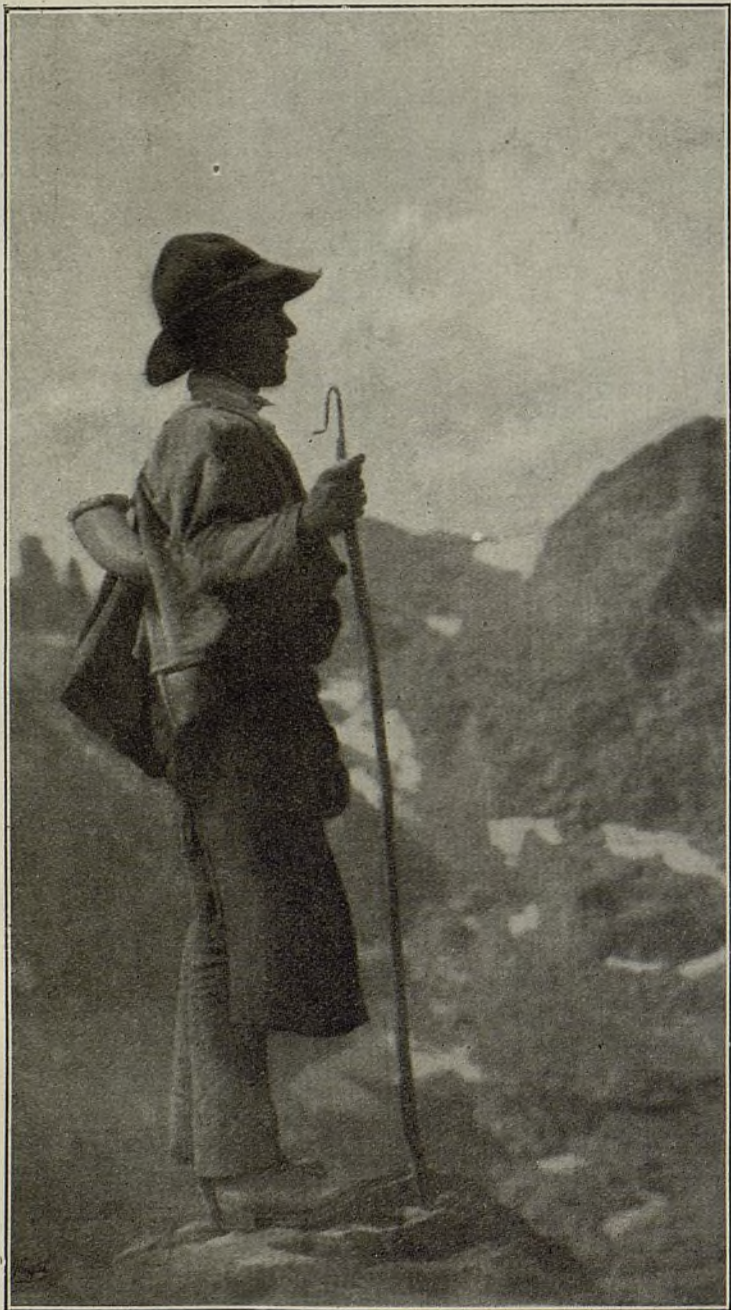
Los restantes es su propósito establecerlos, uno en Arenas de San Pedro para

la provincia de Toledo, en las cercanías de Yuste para la de Cáceres, y en las de El Barco para la de Salamanca, puntos de arranque para realizar excursiones a las sierras de Béjar y de Francia, dotadas también de maravillosos paisajes y monumentos históricos, como el Monasterio de Yuste y los castillos majestuosos de Valdecornejas y Mombeltrán, entre otros muchos.

El gráfico que reproducimos da idea de lo que llegará a ser el circuito cuando estén terminados los trozos de Candelada por la Vera de Plasencia y el Puerto de Tornavacas hasta el Barco de Ávila, que cierra por completo el Macizo Central, que es el que posee todos los



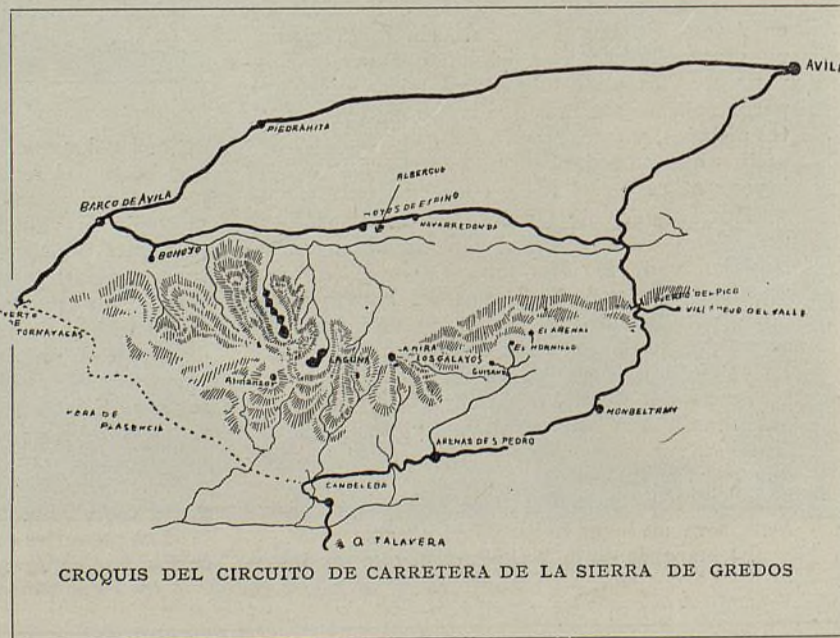
MACIZO DE VISTO DESDE SAN

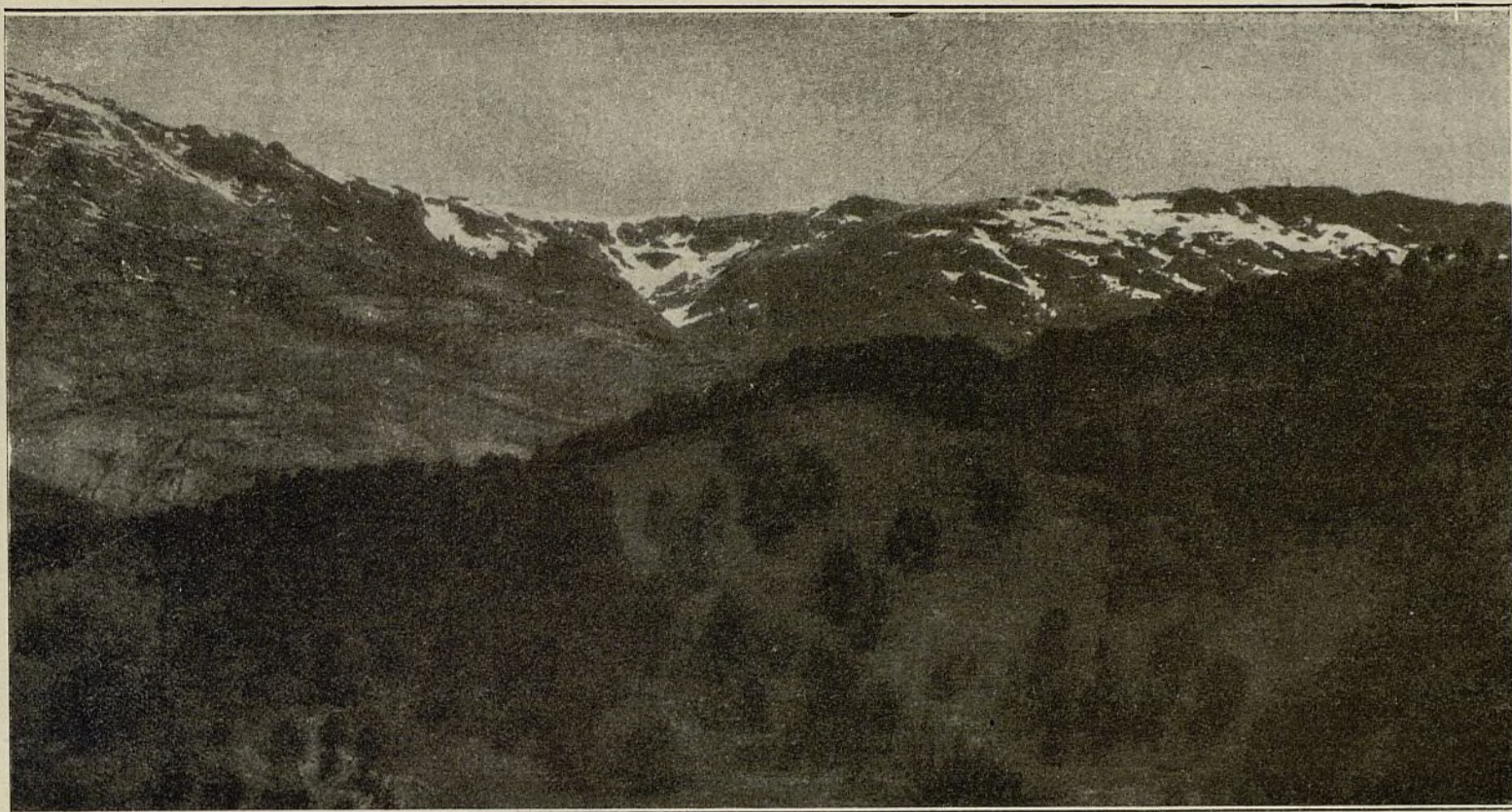


PASTOR DE LA LAGUNA DE GREDOS

encantos naturales, y así desde Madrid por Ávila o por Talavera podrán hacerse los itinerarios.

La Sociedad Gredos Tormes en Lloyos del Espino, la de Arenas Gredos en Arenas de San Pedro y la constituida en Bohoyo, forman un conjunto, el cual administra, si así se puede decir, el turismo de cada región, sin que pueda haber pugna entre ellas, pues la de Bohoyo dirige su propaganda al Almanzor y Cinco Lagunas, Arenas Gredos a Los Galayos y La Mira y Gredos Tormes a La Laguna grande, maravillosa vista, capaz de competir con los más bellos paisajes del mundo, y en todos estos ciclos de excursiones no solamente pueden admirarse los paisajes, sino también los tipos clásicos indígenas, particularmente sus pastores, que entrañan la curiosidad de su distinta indumentaria, y no digamos la arquitectura de sus pueblos, tan característica y diferente a los pueblos del Valle y la Llanura, pues Guisando y el Hornillo por un lado, y Montbeltrán y Villarejo del Valle, por otro, son dignos de que se formara hacia ellos una verdadera peregrinación de artistas de todos géneros, pintores que hicieran propaganda gráfica de sus bellezas, literatos y poetas que las ensalzaran con cantos de emoción, y así, entre todos, realizarían el milagro de atraer la mirada hacia aquellos parajes vírgenes de toda propaganda, hasta hace muy poco tiempo, en que las sociedades alpinas, con sus entusiastas deportistas, empezaron a descubrirlos.





LOS GALAYOS,
ARENAS DE
PEDRO

Hoy ya nos acercamos a la sierra gracias a las compañías que han establecido servicio de autobuses, y dentro de muy poco será una realidad también el ferrocarril Madrid-San Martín de Valdeiglesias a Arenas.

Es decir, Arenas de San Pedro será pronto un emporio de riqueza, y con esta villa, Guisando, El Arenal, El Hornillo, Mombeltrán y Villarejo del Valle, que tantos encantos naturales reúnen y a los que hay que unir sus tipos y costumbres además de su clima, que es el que ha dado a la comarca el nombre ya añejo de Andalucía, de Ávila, cuyo ferrocarril podrá juzgarse de maravilloso, pues su línea va enclavada en la ladera de la sierra y pasa por pueblos de salvaje belleza, entre bosques centenarios de pinos, alcornoques y de olivares, que serán una verdadera revelación para el turista.

Cooperemos, pues, con nuestra modesta pero entusiasta colaboración a la obra del comisario regio de Turismo, pues ella merece la atención de todos los buenos patriotas.

ANTONIO PRAST.

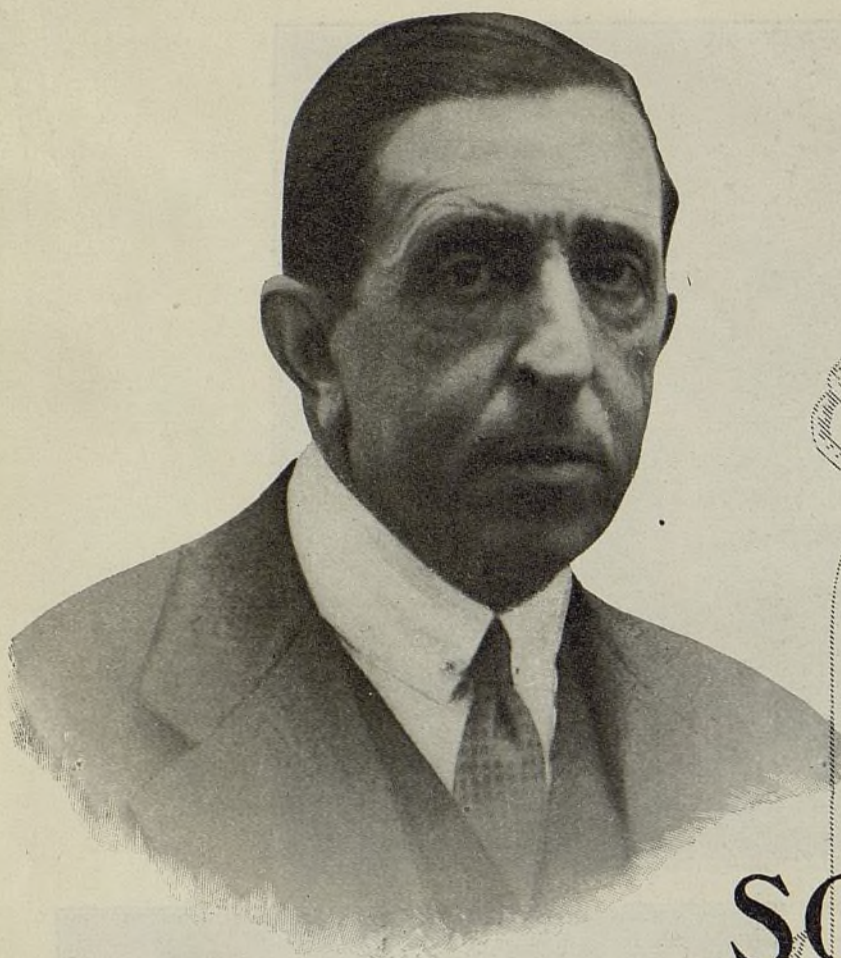
(Dibujos y fotografías del autor.)



CABRAS HISPÁNICAS EN LOS GALAYO



PASTOR
DE
GUISAN-
DO



NUESTROS PRÓ-
CERES Y V MAN-
SIONES

LA EJEMPLAR SOBRIEDAD CASTE- LLANA DE D. CRISTOBAL COLON DUQUE DE VERAGUA



El duque de Veragua, acogedor, amable, sencillo, cordial, nos espera en el zaguán de su «casona», como llama a su palacio, sobrio y severo, enclavado en el centro de una rúa, larga y estrecha, del distrito del Hospicio.

—COSMÓPOLIS—comenzamos—quiere mostrar a sus lectores las bellezas artísticas que encierran las grandes casas españolas. Este palacio...

Don Cristóbal Colón, duque de Veragua, descendiente del descubridor de América, sonrío afable y modestamente nos interrumpe:

—Este palacio, como ustedes dicen, no tiene nada interesante... ¿Qué interés puede ofrecer una información sobre mi casa? Cualquiera otra en cambio... ¿Por qué no visitan ustedes la de...?

Y, en su deseo de rehuir todo exhibicionismo, el duque de Veragua va nombrando residencias de otros próceres, e insiste:

—Si aquí sólo hay algunas reliquias, evocadoras, tímidas, del pasado...

Al pronunciar estas palabras, su voz tiembla levemente, su cabeza erguida—semblante de rasgos firmes y enérgicos—parece obligar a los hombros a encorvarse bajo el peso de algo invisible, de alguna extraña fuerza que irradia en torno nuestro.

Por el ancho zaguán, que comunica con varios grandes patios y dependencias, entre las que se encuentra situado un magnífico picadero de corte moderno, cruzan, de cuando en cuando, unos hombres, de campesina traza y limpia vestimenta, que llévanse lentamente los dedos al sombrero ancho, aludo, reminiscencia del viejo chambergo, precursor del moderno «flexible»... Otros pasan con la cabeza descubierta, al aire los enmarañados cabellos negros o canos... Y todos musitan:

—Buenos días, señor duque.

—Buenos días tenga vucencia, señor duque...

—Dios guarde al señor duque y la compañía.

Veragua nos explica:

—Son viejos servidores de la casa: colonos, mayoresales, labriegos.

Unos viven aquí desde tiempo inmemorial; otros vienen del campo,

de las dehesas, y se alojan en numerosas habitaciones que tengo destinadas para ellos...

Y es que el palacio de la calle de San Mateo engaña por fuera; dentro se expande, crece y abarca una extensión tan grande, que holgadamente puede albergar varios centenares de personas.

—Ya que estamos aquí, les voy a enseñar a ustedes las caballerizas.

Pasamos a ellas; son amplias, limpias, cuidadas, modelo en su clase. Nos presenta el duque dos soberbios ejemplares de potros de raza árabe pura, ágiles, robustos.

—Yo soy un entusiasta del caballo árabe, mejor dicho, del caballo español, que considero el mejor del mundo...—dice con orgullo de buen ganadero.

Luego entramos en el interior del palacio. Al llegar al pie de la amplia escalera que conduce al piso superior, el duque tuerce a la derecha, adentrándose por una puertecita.

—Éstas son mis habitaciones. El piso de arriba hace años que no lo habito.

Penetramos en un gran salón de sobrio y elegante mobiliario. Grandes librerías, sólida y amplia mesa, gran consola... Sobre

una rinconera, un bello e ingenuo grupo en cera representa un charro mejicano «lizando» un toro. Ante la luminosidad de un balcón, la reproducción en bronce de *La estocada de la tarde*. Tras de un reloj de sobremesa, un maravilloso apunte de Sorolla reproduce las facciones del anterior duque.

Seguimos recorriendo la casa. El despacho es de más reducidas dimensiones. En él se amontonan retratos del siglo pasado, cabezas de toros. Una mesa de trabajo cargada de papelotes y de libros; abundan los que tratan de caballos, de toros: las aficiones dominantes del duque. En derredor, diplomas, premios ganados en exposiciones y concursos.

Dirigimos una mirada indiscreta al cuarto contiguo al despacho, y el duque exclama:

—Pasen, pasen ustedes. Es mi dormitorio. Fué el de mi abuelo y lo conservo casi tal cual él lo tuvo. Mientras vivió mi padre dormí arriba para cuidarle; pero la noche misma de su muerte mandé que me bajasen aquí todo.

Y nos asomamos. Sorprende profundamente su sencillez. Parece una austera celda. Sobre la cabecera del lecho, un crucifijo. Unas bastoneras de



pared a uno de los lados. De ellas coge Veragua un palo que concluye en un pincho.

—Es el de la muleta de Cúchares.

Tornamos al despacho, y allí, revolviendo papeles, caen al suelo unos dibujos. Son maravillosas siluetas de caballos, toros, jinetes... Sorprendidos de su maestría, interrogamos:

—¿De quienes son?

—Míos—contesta Veragua con su peculiar modestia.

—Ignorábamos que usted dibujase.

—No me sorprende. Muy poca gente lo sabe.

—A propósito. Y eso sí que no lo desconocemos: ¿sigue usted cultivando sus aficiones literarias?

—Bah... Reconozco que me entretiene mucho escribir, pero...

El duque desvía hábilmente la charla, haciéndola derivar hacia su afición favorita: la ganadería. La ganadería de Veragua, tal vez hoy la más antigua, fué adquirida al propio rey Fernando VII, al «Deseado» en persona.

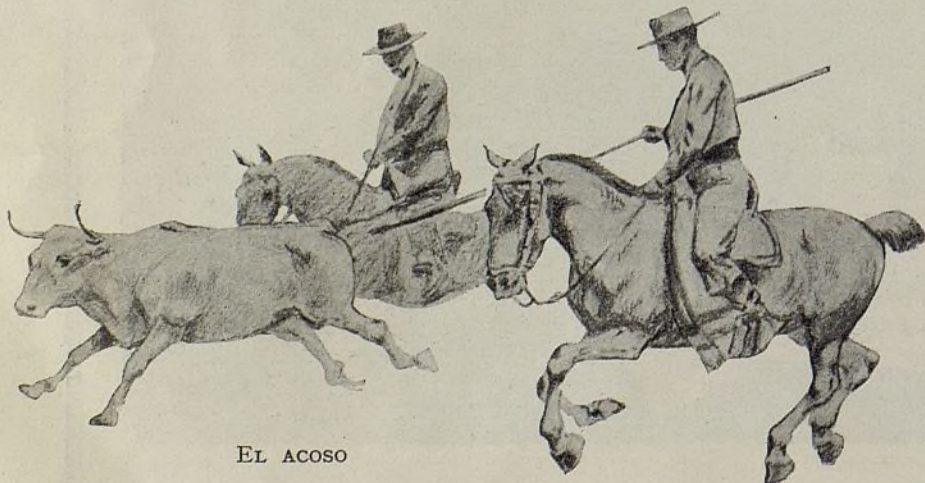
Comentamos el albergue que presta a sus cortijeros en el palacio, su sencillez de trato con los humildes, y sobre todo con mayores y campesinos, y el duque nos relata una curiosa anécdota:

—Un importante ganadero o terrateniente americano del Sur vino a España y fué a visitarme en una de mis fincas. Avanzó hasta las inmediaciones de la casa, y allí, sentado sobre el clásico poyete, fumando un pitillo en compañía de los mozos campesinos hubo de encontrarme. El americano se sorprendió grandemente de que estuviese sentado entre ellos y les hablase con tal naturalidad y confianza. En un momento que estuvimos a solas no pudo menos de comentar:

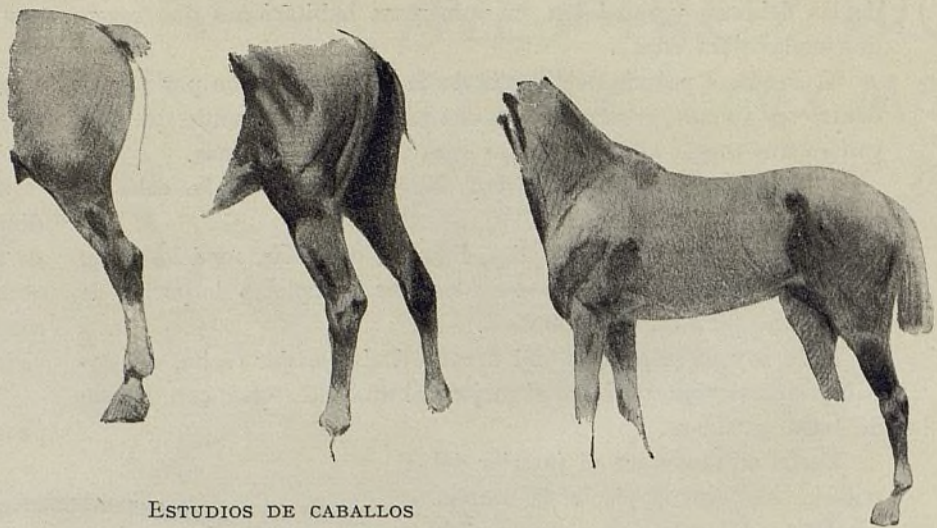
—Confieso que me sorprende que hable usted directamente con sus criados.

—¿Por qué?—le pregunté yo, sorprendido a mi vez—. ¿Han inventado ustedes en América algún aparato para hacerlo?

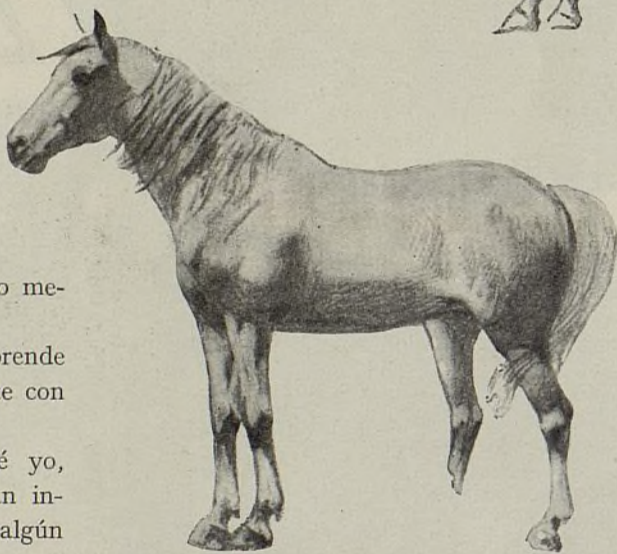
* * *



EL ACOSO



ESTUDIOS DE CABALLOS



Remontamos la amplia escalera. Un vestíbulo de estilo árabe y un salón que preside un maravilloso retablo que habla al corazón y a la cabeza.

Sillones frailunos, recios bargueños... En un ángulo de la estancia, el retrato del Almirante, cuyo perfil recuerda el del duque actual.

—No tiene importancia la casa—insiste todavía Veragua.

El comedor, los salones de fiestas. Mientras los recorremos vamos recordando su contraste con las piezas del piso bajo, las que en realidad ocupa D. Cristóbal Colón. La ejemplar modestia del duque, su sobriedad ascética, dice mucho y muy alto en honor del hidalgo español.

* * *

No nos despedimos, porque él nos acompaña en la salida. En la calle, una vieja se aproxima y le dice:

—Que al señor duque no le molesté desde hace una semana... Deme algo para mi chica, que está muy malita.

Los vecinos de la calle de San Mateo, al pasar el duque, le saludan con respeto y simpatía:

—Buenos días, señor duque.

Y cuando en su jaca castizamente enjaezada vuelve el duque de sus paseos matinales, en esas calles populares de Madrid, en pleno corazón de un barrio comercial, animado, lleno a las horas de la mañana de la greguería parlada de vendedores y criadas que apenas saben que allí, en su centro, reside el heredero de una de las más nobles estirpes españolas, los que le conocen comentan orgullosos:

—Allí va el duque... Mirad qué jaca más briosa lleva...

GALAOR

(Apuntes del duque de Veragua.)




Deportes

LA PARTICIPACIÓN DEL FÚTBOL ESPAÑOL EN AMSTERDAM



UNQUE no muy próxima la fecha de la Olimpiada de Amsterdam, la octava desde su restauración, juzgamos interesante ocuparnos del torneo futbolístico, base financiera de la Olimpiada, y de la participación de España en dicho torneo.

No figuró el fútbol desde el primer momento en el programa olímpico. En el espíritu más puro de reconstitución de los juegos, que se desarrollaban cada cuatro años en Olimpia, la ciudad griega, el fútbol no podía tener representación. En realidad, Olimpia no constituyó nunca una verdadera ciudad, sino un vasto recinto sagrado, formado por un conjunto de estadios, templos y altares consagrados a diversas divinidades, recinto que sólo adquiría vida intensa en los días festivos, pues el resto del tiempo lo ocupaban algunos sacerdotes y magistrados y los atletas que se preparaban y entrenaban para los concursos. Desde luego, en Olimpia, el fútbol, deporte nacional británico, extendido en la actualidad a todo el mundo, no se practicó jamás.

Al restaurarse las Olimpiadas, en 1896, con la celebrada en Atenas, el fútbol no fué incluido en la serie de juegos que allí se celebraron. Tampoco en las siguientes (París, 1900, y San Luis, 1904) el popular deporte británico hizo su aparición. Al concederse a Londres los juegos olímpicos de 1908, los ingleses lograron que el fútbol fuera incorporado al programa olímpico, y por primera vez se instauró un torneo futbolístico.

Vamos a relatar, sin extendernos, su historia a través de las Olimpiadas celebradas hasta nuestros días. En Londres, en 1908, se inscribieron ocho naciones: Dinamarca, Inglaterra, Holanda, Hungría, Bohemia, Suecia y Francia con sus dos equipos, el A y el B. Dejaron después de presentarse Bohemia y Hungría. Los resultados demostraron la desigualdad de fuerzas entre las naciones que concurren. Así vemos que Dinamarca eliminó a Francia (B), por 9 a 0; e Inglaterra a Suecia, por 12 a 1. En las semifinales, Dinamarca derrotó a Francia (A), por la bonita cifra de 17 a 1; e Inglaterra triunfo sobre Holanda, por 4 a 0. En la final, ingleses y daneses se enfrentaron. Resultó vencedora Inglaterra, por 2 a 0. De esta forma, Inglaterra conquistó con su equipo nacional «amateur» el primer título de campeón olímpico.

A la Olimpiada celebrada en Estocolmo en 1912 concurren once naciones. Estaban representadas Austria, Alemania, Finlandia, Italia, Holanda, Suecia, Rusia, Inglaterra, Dinamarca, Noruega y Hungría. El torneo se desarrolló en la siguiente forma: Austria venció a Alemania, por 5 a 1; Finlandia a Italia, por 3 a 2, y Holanda a Suecia, por 4 a 3. Luego, en los cuartos de final, Finlandia eliminó a Rusia, por 2 a 1; Holanda a Austria, por 3 a 1; Inglaterra a Hungría, por 7 a 0, y Dinamarca a Noruega, por 7 a 0. Más adelante, en las semifinales, Inglaterra siguió triunfando y se deshizo de Finlandia, por 4 a 0, y a su vez Dinamarca triunfó sobre Holanda, por 4 a 1. Se reprodujo la final de la Olimpiada de Londres, y por la misma diferencia de tantos, aunque no con el mismo tanteo, volvió a adjudicarse Inglaterra el campeonato olímpico. Los ingleses vencieron por 4 a 2.

La guerra europea interrumpió las Olimpiadas. No se reanudaron hasta el año 1920, en Amberes. Aumentó el número de participantes en el torneo futbolístico. Quince naciones enviaron sus equipos nacionales. De los resultados que damos a continuación se desprende cuáles fueron las participantes. En la primera vuelta, Suecia derrotó a Grecia, por 9 a 0; Checoslovaquia a Yugoslavia, por 7 a 0; Italia a Egipto, por 2 a 1; Holanda a Luxemburgo, por 3 a 0; Noruega a Inglaterra, por 3 a 1; España a Dinamarca, por 1 a 0. En los cuartos de final, Holanda venció a Suecia, por 5 a 4; Checoslovaquia a Noruega, por 4 a 0; Francia a Italia, por 3 a 1, y Bélgica a España, por 3 a 1. En las semifinales, los checos eliminan a los franceses, por 4 a 1, y los belgas a los holandeses, por 3 a 0. Ya en la final, Bélgica triunfó sobre Checoslovaquia, por 2 a 0, en un partido accidentadísimo, que no llegó a su término normal por la retirada de los checos. En esta Olimpiada, España concurre por primera vez. Se destacó netamente al derrotar en la primera vuelta al equipo favorito de Dinamarca, sucumbió ante el vencedor del torneo, y se aseguró el tercer puesto al triunfar sobre Suecia, por 2 a 1; Italia, por 3 a 1, y Holanda, por 3 a 0.

Llegamos, por último, a la Olimpiada de París, celebrada en 1924. Concurrieron 24 naciones. Dejaron de participar Dinamarca, Inglaterra y Noruega por no estar conformes con la mezcolanza de «amateurs» y profesionales existente en algunos de los equipos nacionales que concurrían. España fué eliminada inesperadamente, por un desgraciado tanto que Vallana, el mejor jugador español, introdujo en su propia meta en el primer encuentro jugado contra Italia. Que-

Deportes

daron finalistas Uruguay y Suiza, después de eliminar a las siguientes naciones: Uruguay venció a Yugoslavia, por 7 a 0; a Estados Unidos, por 3 a 0; a Francia, por 5 a 1; a Holanda, por 2 a 1. Suiza se clasificó finalista, derrotando a Lituania, por 9 a 0; a Checoslovaquia, por 1 a 0; a Italia, por 2 a 1, y a Suecia, por 2 a 1. Conquistó el título olímpico Uruguay al vencer a Suiza, por 3 a 0. En este torneo se produjeron las sorpresas de la rápida desaparición de los equipos favoritos: Checoslovaquia, España, Hungría y Bélgica.

¿Qué papel desempeñaremos en la Olimpiada de Amsterdam? Está acordado en firme que el equipo español concorra a los juegos olímpicos de 1928; pero los jugadores que defenderán a España en el torneo futbolístico de Amsterdam no representarán el verdadero exponente del fútbol español.

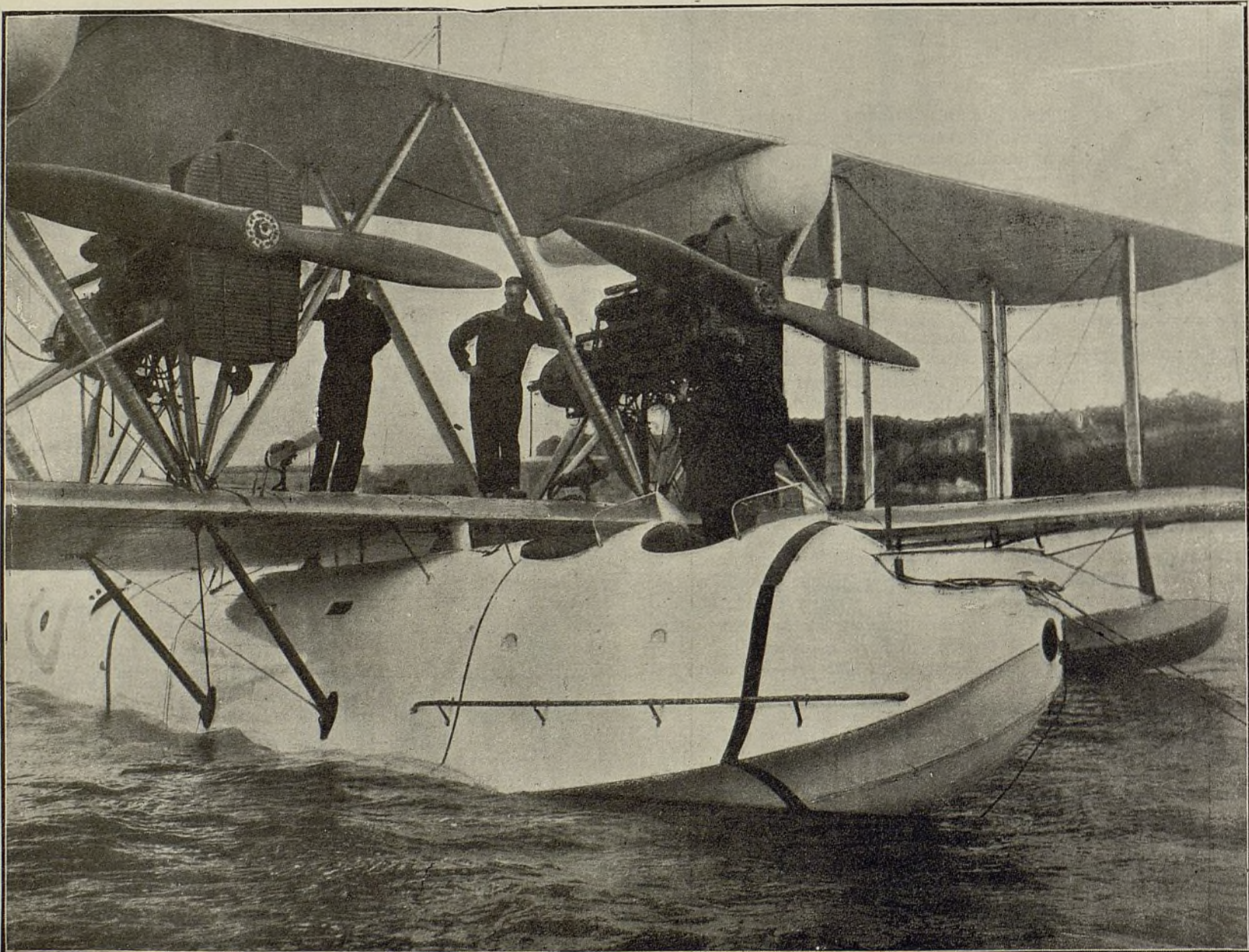
¿Causas? Son de sobra conocidas. Proclamado el profesionalismo en España, la casi totalidad de sus mejores jugadores son hoy día profesionales, quedando, por lo tanto, excluidos del torneo olímpico. Allí sólo podrán ir los verdaderos «amateurs» y los que hipócritamente disfrazan su profesionalismo de diferentes maneras. El «manque a gagner», compensación por salarios perdidos, fórmula salvadora que, pese a las enérgicas protestas y a los puritanismos de Inglaterra y Australia, ha prosperado en el seno del Comité Ejecutivo Olímpico, permitirá que el fútbol se pueda jugar en Amsterdam con la honda satisfacción de los holandeses, que veían en inminente peligro el porvenir económico de la Olimpiada. Pero éste ya está salvado. La decisión de París ha sido ratificada, en lo que se refiere al fútbol, por el acuerdo tomado en la reunión de Lausana. Es aceptado el «manque a gagner».

Inglaterra, España, Austria, Hungría y Checoslovaquia, que con sinceridad loable delimitaron los campos que separan «amateurs» y profesionales, sufrirán las consecuencias de esta medida si concurren a los juegos olímpicos de Amsterdam. Sus equipos, cons-

tituidos por «amateurs», no podrán ser de la misma potencialidad que los formados en otras naciones a base de profesionales disfrazados. Esta farsa permitirá que los equipos nacionales de Italia, Argentina, Uruguay y Francia, entre otros, asistan a los próximos juegos olímpicos con elementos que, al prestar el juramento olímpico de pureza deportiva, lo efectuarán con notoria falsedad.

España, sin sus profesionales declarados, con sólo sus jugadores «amateurs», más o menos puros, está decidida a participar en la Olimpiada de Amsterdam. Y se presenta dispuesta a defender con decoro el prestigio del fútbol español. D. José Berraondo, el seleccionador nacional, tiene ya muy en cuenta los valores «amateurs» disponibles, y el firme propósito de procurar dentro de lo factible que su preparación sea la más adecuada. Se cuidará especialmente que la moral de los elegidos raye a la misma envidiable altura de los esforzados jugadores que con entusiasmo, decisión y valentía asombraron en Amberes al fútbol mundial, destacando la hasta entonces ignorada valía del fútbol español. Y lo que una vez pudo realizarse está dentro de las posibilidades de que se repita, siempre que nuestros jugadores «amateurs» se presenten en el estadio olímpico de Amsterdam con el ánimo templado y la firme decisión de vencer de los inolvidables Belauste, Pichichi, Patricio, Sesumaga, Arrate... etc.

EDUARDO TEUS



UN HIDROPLANO DE LA ESCUADRILLA INGLESA, DISPUESTO PARA AÑADIR OTRA PÁGINA DE GLORIA A LA AVIACIÓN MUNDIAL CON LA REALIZACIÓN DE UN PELIGROSO VUELO



El Golf



ERNESTO CÉSPEDES
venció en el cam-
peonato del Club
de Neguri (Bil-
bao) al actual cam-
peón de Francia,
JEAN GASSIAT.

levemente crispadas, yacía el palo con el que dió el último golpe a la bolita. Yo propuse que a aquél veterano jugador se le rindiesen honores máximos el día de su entierro, como a los capitanes generales muertos en campaña.

Claro que no quiere decir esto que sea el *golf* juego para ancianos, y que no requiera ningún esfuerzo físico o vigor para practicarlo, pero sí que a todas las edades entretiene y se puede seguir cultivando.

Por eso en España, en que en pasando de «cierta edad» somos tan dados a hacer muy poco ejercicio, este deporte podría tener gran aceptación; llegaría a ser, estoy seguro, el predilecto. El *foot-ball* y el *golf* son, en todos los países, los deportes favoritos. En España ya lo es el primero; el segundo también lo será.

En Francia, que se hallaba muy atrasada en materia *golfística*, se han inaugurado recientemente 15 ó 20 campos nuevos. En París, en estos últimos años solamente, se han abierto 4 ó 5 y existe el proyecto de otros cuantos.

Lo que admira en nuestra patria, dado el número verdaderamente reducido de los que lo practican, es la habilidad y destreza que posee el jugador español. Sin ir más lejos, hace solamente dos meses, Ernesto Céspedes, uno de los profesores de *golf* del Club de Puerta de Hierro, ha demostrado plenamente este aserto obteniendo una gran victoria en el campeonato de Bilbao, donde, entre otros grandes jugadores, figuraban los *ases* franceses Jean Gassiat y Laffite, varias veces campeones de Francia, sobre todo el primero, que este último año, sin ir más lejos, ganó dicho campeonato disputado en el *golf* de Chantilly (París) entre los mejores jugadores del mundo. Ernesto Céspedes, en Bilbao, ganó por una diferencia extraordinaria, de 16 y 17 puntos, respectivamente, a los jugadores franceses que quedaron en tercero y cuarto lugar, pues el segundo puesto fué ocupado por otro español, jugador de primer orden, Joaquín Bernardino, profesor del Club de Neguri, de Bilbao.

Otro gran jugador español, que ha puesto nuestro pabellón muy alto en el extranjero, es Ángel Latorre. En la actualidad se encuentra en los alrededores de Nueva York, de profesor de un *golf* magnífico.

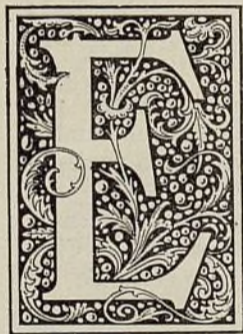
Emilio Gallarza, Julio Casaña, del Real Puerta de Hierro, Mújica, de San Sebastián, son también profesores excelentes y grandes jugadores.

Entre los *amateurs* rayan a gran altura Luis Olávarri, campeón actual de España; Pedro Cabeza de Vaca, el duque de Bournonville, Javier Arana, marqués del Muni, Carlos García, José Vallejo, Enrique Meneses, marqués de Córdoba, Luis Arana, el conde de la Cimera, Joaquín Santos Suárez, el marqués de Portago y el vizconde de Altamira, que siempre gana los partidos interesantes.

Pero es una lástima la falta de entrenamiento de *amateurs* y profesionales, y sobre todo su poca costumbre de reñir partidos importantes fuera de España y con jugadores de clase.

En el próximo artículo expondré sus particularidades y remedio que podría buscarse, pues es preciso que este año, cuando el equipo francés venga a Madrid a disputarse el trofeo anual, encuentre unos adversarios convenientemente entrenados y, sobre todo, disciplinados, sin parcialidades en extremo perjudiciales. Que juegue quien se halle en mejores condiciones de triunfar, *no sólo* por la calidad de su juego, sino por el factor importantísimo de esta *calidad* cuando se enfrenta a un enemigo y es preciso jugar un partido difícil y ante algún público.

BOGEY



El *golf* interesa poco a España, y es una pena, porque palpablemente se ve el desarrollo que va adquiriendo en los demás países del mundo: En Inglaterra, desde hace siglos, es quizás el deporte más popular; en Escocia—la Meca del *golf*—es algo incomparable. Casi todos sus habitantes—oficinistas, barberos, sastres, comerciantes, industriales y grandes señores—, sin diferencia de clases, visten diariamente el obligado pantalón bombacho corto, medias y gruesos zapatos, y se desparraman sobre los verdes campos, armados de sus instrumentales

golfísticos con tanta frecuencia como sus ocupaciones se lo permiten. Para presenciar el campeonato del mundo, que se celebra anualmente en Inglaterra, los últimos años han acudido más de *cient mil* espectadores, cifra que en España parecerá inverosímil, ya que a los partidos internacionales que se juegan con alguna frecuencia en el Club de Puerta de Hierro sólo asisten unas docenas de personas. Claro que aquí, en España, no se ha hecho aún popular este deporte, pues existe la creencia de que es sólo para los «millonarios» y, sobre todo, de que no posee interés alguno, de que es en extremo aburrido, cosa por completo errónea, ya que el *golf* es uno de los deportes que más llega a interesar al jugador. Su único inconveniente es el aprendizaje, duro en extremo, por su monotonía abrumadora; pero una vez adentrado en el juego, cada momento subyuga más y más.

Para subsanar esto es preciso que en España se construyan unos campos de *golf* económicos, como existen en Inglaterra y América, donde por precio reducidísimo puede jugarse. Las diferentes agrupaciones mercantiles o industriales debieran tener un campo de *golf* donde poder jugar los domingos y días festivos. El *golf* tiene la gran ventaja sobre los otros deportes de que no precisa la agilidad extrema y la juventud de los que lo practican. Es el único juego en que puede decirse que la edad no cuenta para nada, y han existido grandes campeones de cincuenta y sesenta años.

Recuerdo el caso de un aficionado inglés que traté en Biarritz y que, no obstante sus ochenta años, seguía jugando todas las tardes al igual que en su juventud. Una tarde, al finalizar el recorrido, junto al verde césped de un *green*, cayó al suelo sin sentido. Cuando otros jugadores acudieron a levantarlo, se hallaba muerto. En sus manos,

Deportes



EL EQUIPO DEL REAL MADRID,
CAMPEÓN DE LA REGIÓN CENTRO.
Fotos Alvaro

Fútbol

El marqués de Bolarque nos habla del Real Madrid



REEMOS innecesario descubrir al Real Madrid, el viejo Club cinco veces campeón de España. Su historial futbolístico, relatado en más de una ocasión por la Prensa deportiva, no nos interesa en este momento. La actualidad es lo que atrae nuestra atención, y ésta coloca en primer término al nuevo Real

Madrid, remozado, al regreso de su excelente excursión por tierras americanas, con la savia de jugadores nortefños.

Es preciso, sin embargo, un poco de historia retrospectiva para justificar situaciones actuales. El Madrid sufrió el pasado año la crisis consiguiente a todo período de evolución. Era un secreto a voces que buena parte de los jugadores oficialmente «amateurs» con que contaba el Club madrileño percibían compensaciones económicas. La disciplina era un mito. El jugador se imponía a los directivos, para realizar cuanto le venía en gana. La situación económica no era desde luego próspera, y agudizaba el problema el criterio dominante en la Junta directiva que regía el Club. El tradicional concepto del «amateurismo» puro, practicado en la vida activa del deporte por los



ESPARZA
PRATS
ILLERA
URQUIZU

componentes de la directiva, pesaba e influía por completo en su ánimo, imposibilitándoles un cambio de derrotero hacia un franco y disciplinado profesionalismo.

Había que buscar la persona de prestigio y entusiasmo que al frente de Madrid encauzara al Club por los nuevos caminos que las exigencias de los jugadores imponían. El fútbol tenía que ser considerado en su aspecto preponderante de espectáculo deportivo y darle la organización adecuada. Entonces fué elevado a la presidencia del Real Madrid el marqués de Bolarque.

Nadie, por lo tanto, más capacitado para hablarnos del Madrid actual, el Club tantas veces campeón de la región, como su joven y prestigioso presidente.

Mejor que una interviú al uso, con su sucesión de preguntas y respuestas, llenará nuestro objeto un breve relato de conversaciones sostenidas en distintos momentos con el actual presidente del Real Madrid, que reflejan con exactitud la vida presente del poderoso Club madrileño.

* * *

Fuerte mediodía de fines de agosto. El sol, en lo alto, lanza, implacable, sus rayos. La carretera, blanca de polvo, despide un vaho de calor. Los hilos del telégrafo nos acompañan todo lo largo del camino, mientras el poderoso coche devora kilómetros. Dejamos atrás las pardas tierras de Castilla, para cruzar Álava y adentrarnos con el coche en las rutas de Vizcaya.

En el volante del coche, el marqués de Bolarque, conductor expertísimo, distrae de cuando en cuando su atención de los incidentes del camino, para hablarnos del Real Madrid.



Deportes

El equipo jugaba entonces la serie de triunfales partidos por Suramérica. Bolarque nos va desgranando sus proyectos...

—En cuanto las circunstancias lo permitan intensificaré la vida deportiva de los socios. Hay que darles facilidades para que practiquen el deporte. Las pistas de *tennis* con que cuenta el Club serán aún mejoradas y fomentaré la afición con la celebración de concursos. La amplia y hermosa piscina que poseemos necesita, para que luzca como es debido, que el agua venga filtrada y, sobre todo, que se renueve con frecuencia, lo que no ha sido posible realizar hasta ahora, por la escasa cantidad de litros que se nos suministra. Trataré de arreglar esto durante el invierno... No se desatenderá el gimnasio y proseguiremos cuidando de la cultura física, a cuyo cargo está el buen profesor Heliodoro Ruiz. El *hockey* precisa un campo aparte. Es imposible practicarlo en el terreno de hierba de que dispone el Club. Se estropearía en seguida. Buscaré otro campo, para que los aficionados a este deporte puedan practicarlo. Se cuidará como hasta el presente la sección ciclista, en la que destacan los excelentes corredores madrileños Telmo García, Manuel López y Eduardo Fer-



LOS PROFESIONALES INGLESES, MAESTROS DEL FÚTBOL, PONEN TAMBIÉN A VECES DESORDENADA ENERGÍA EN SU JUEGO, COMO PUEDE APRECIARSE EN ESTOS GRABADOS.

nández, que tantos triunfos han cosechado para el Club.

Abandonando la enumeración de proyectos, el marqués de Bolarque nos habla incidentalmente del pleito futbolístico:

—Estamos unidos a los campeones de España, pero sin espíritu de intransigencia. El Madrid jugará el campeonato regional y el de España, pero no transigirá en lo relativo a la implantación del voto proporcional, que considera indispensable para evitar en lo futuro que unos pocos caciquillos perturben la marcha ordenada del fútbol español.

Nos acercábamos a la magnífica y señorial mansión de los marqueses de Urquijo, situada en el apacible Llodio. En contraste con el calor de la temperatura del viaje, una húmeda neblina nos envolvía. De vez en vez, un rato de luz nos daba en el rostro, deslumbrándonos; era los potentes faros de otro automóvil que marchaba en dirección contraria.

* * *

El tibio día del otoño madrileño hacía grata la estancia al aire libre. La calle de Alcalá era un hormigero humano. Penetramos en el Banco Urquijo. Ruido de máquinas, trasegar de gentes, agitación de empleados y público. En un recogido despacho, el marqués de Bolarque nos expone cómo el Real Madrid se independizó de

la carga que sobre él pesaba por un contrato concertado con los propietarios del campo. Relata:

—El Real Madrid estaba sujeto, cuando fui elegido presidente, por un contrato con los propietarios del terreno en que se edificó el campo de fútbol de la carretera de Chamartín, y en virtud del cual el Madrid se comprometía a pagar, en el plazo de siete años, la cantidad de 500.000 ptas., en anualidades, para amortización de obras e intereses de las mismas. Además, tenía que abonar anualmente el interés correspondiente al precio en que se valuaba el terreno. Si el Madrid no adquiría el campo al finalizar los siete años, perdía el total de las cantidades entregadas como pago de amortización de obras, y los propietarios quedaban libres de la opción de compra que los sujetaba al Madrid. El valor del campo a los siete años estaba estipulado en 1.700.000 ptas. Era indispensable rescindir este contrato tan desventajoso para el Madrid. No existía más que un camino: la compra del campo. Conseguí ultimar la operación con la ayuda del Banco Urquijo, el Banco Hipotecario y la aportación del Madrid. Estimo un buen negocio lo realizado. Por 950.000 pesetas, incluído los gastos de escritura, el Madrid F. C. ha quedado dueño del estadio de Chamartín. Resulta el pie del terreno con las obras realizadas en 2,46 ptas. y hoy día el valor de los contiguos es ya bastante más elevado, y eso que las obras de prolongación de la Castellana todavía no han comenzado.

Sigue enumerándonos detalles de la afortunada gestión:

—La aportación de los que intervinieron en la operación fué la siguiente: 400.000 ptas. el Hipotecario, 300.000 el Madrid y 250.000 el Banco Urquijo en obligaciones. Quedará el Madrid liberado de cargas en el plazo de veinticinco años, por el pago de anualidades decrecientes, como amortización de intereses que principian en 76.000 ptas. y que a los diez años ya se han reducido regresivamente a la cifra de 33.000 pesetas, con libertad absoluta el Madrid, como propietario del campo, de enajenarlo si lo estima beneficioso en el momento que le convenga.

Esta es la obra económica realizada de manera perfecta por

Deportes

el marqués de Bolarque con ayuda de sus compañeros de Junta, y por la cual el Club le debe eterno agradecimiento.

* * *

La multitud se presionaba al llenar por completo el campo del Real Madrid. Luchaban los rivales de siempre. Los jugadores del blanco uniforme contra los rojiblancos. El equipo campeón contra el subcampeón de la región, en un partido de campeonato, siempre de enorme interés, y de gran trascendencia para el primero después de su derrota frente al Racing.

Abordamos a Bolarque. Necesitábamos las palabras sinceras y poco preparadas que la emoción de la lucha han de sugerirle, para cerrar esta información. El Madrid marchaba entonces por delante en el marcador y juzgamos el momento oportuno.

El presidente del Madrid se expresa con vehemencia y nerviosismo al contestar a nuestra interpelación. Salta de una idea a otra.

—Tenía hoy que dar el equipo todo su rendimiento. El triunfo nos es indispensable. La derrota infringida por el Racing en el primer partido nos colocaba en una situación difícil. Hemos constituido un excelente equipo sin reparar en sacrificios, y es justo que responda a nuestras previsiones. No en balde contamos con dos guardametas como Martínez y Castro, medios de fama reconocida como Prast, Jose M.^a Peña, Illera, Menéndez, Lope Peña, Esparza y Miguelón; defensas de la clase de Urquizu, Quesada y Escobal; y delanteros de valía como Félix Pérez, Uribe, Del Campo, Muñagorri, Monjardín, Moraleda y Gual. Tenemos esperanzas de ir lejos en el campeonato de España, y para ello confiamos en pasar el difícil obstáculo del torneo regional. El año que viene, con tiempo por delante, mantendremos con una organización más perfeccionada el alto nivel del equipo madrileño, para corresponder a la ayuda que nos prestan los miles de partidarios.

El clamor inmenso cerró las últimas palabras del presidente del Madrid. El Athletic había marcado otro tanto y se preveía la posibilidad del empate. Aumentó el nerviosismo y la inquietud del marqués de Bolarque, que seguía atentamente el juego. T.—

ELIXIR ESTOMACAL

SAIZ DE CARLOS

(Stomalix)

Cura las enfermedades del **estómago e intestinos** aunque sean de muchos años de antigüedad y hayan fracasado otros tratamientos.

Indicadísimo en los casos de

DOLOR DE ESTÓMAGO ACEDIAS AGUAS DE BOCA
VÓMITOS DISPEPSIA
CATARROS INTESTINALES EN NIÑOS Y ADULTOS

VENTA
PRINCIPALES
FARMACIAS
DEL
MUNDO





RAYO, el boxeador español, que vino a triunfar a su patria

EN el circo de Price, la multitud, enardecida, seguía la pelea apasionadamente. El ambiente, enrarecido por la densa masa de espectadores y el humo de miles de cigarrillos, formaba una neblina fácilmente visible. El cuadrilátero atraía todas las miradas. Dos ágiles boxeadores libraban entre sus cuerdas una reñidísima y encarnizada batalla. En un palco, como un espectador más, Luis Rayo, el español que vino de la Argentina para triunfar en su patria, seguía atentamente la lucha. No era fácil adivinar en aquel muchacho esbelto, de modales distinguidos y fina silueta, carente su rostro del sello distintivo de los boxeadores—la deformación pronunciada de la nariz—, al campeón de Europa y España de la categoría de los pesos ligeros.

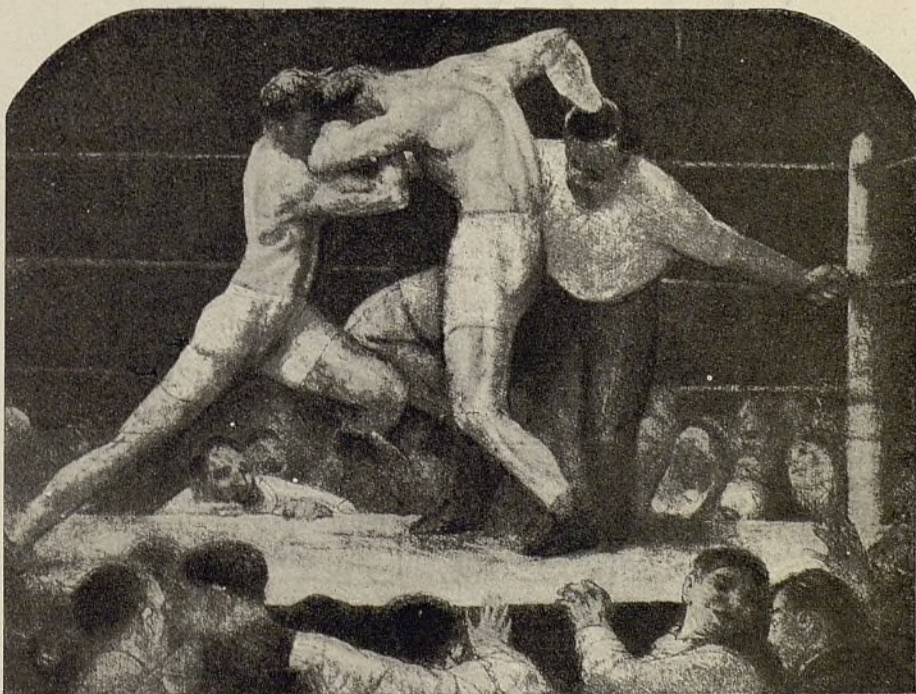
* * *

Luis Rayo nació en Badajoz hace veintidós años. Se trasladó de niño con sus padres a la Argentina. Allí, su vida tomó un rumbo inesperado. Ingresó en un Club deportiva. Sus progresos fueron rápidos. Participó en numerosos concursos de aficionados, cosechando diversos triunfos. Su camino quedó trazado. Y Luis Rayo, el extremeño, que lejos de su patria iba abriéndose paso, se convirtió en boxeador profesional.

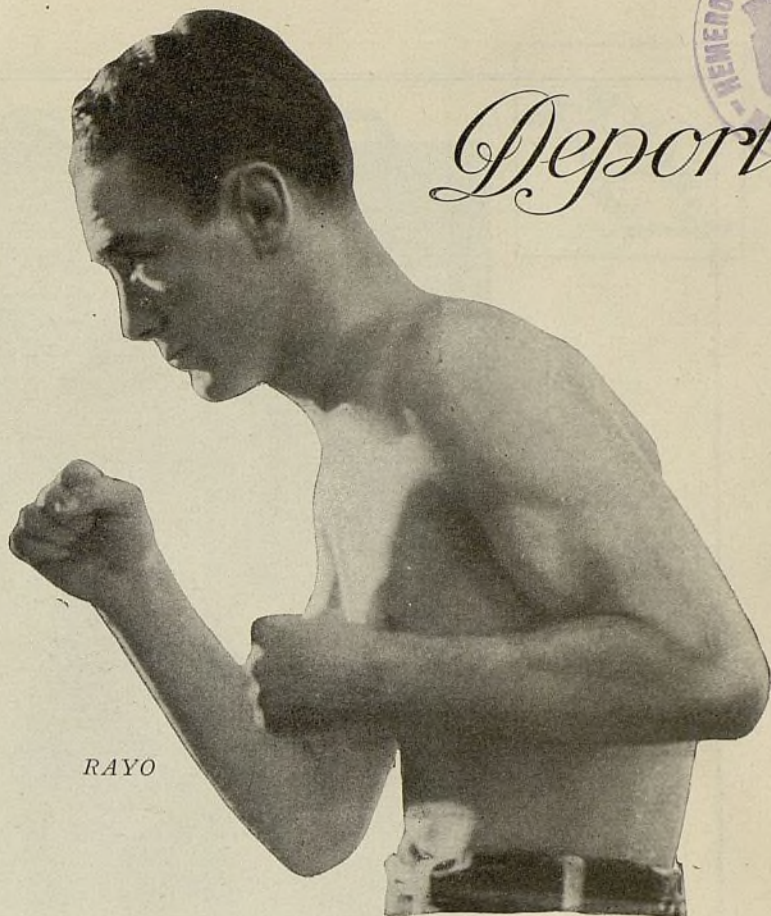
La firme voluntad de vencer, su depurado estilo, pronto se impusieron a la multitud de luchadores que como él pugnaban por llegar a la cima. Vinieron los días triunfales, al vencer a Gandolfi Herrero, el campeón argentino, al duro boxeador peruano Dinamita Jackson, al resistente uruguayo Liberto Corney, al chileno Vicentini, aureolado por su campaña en Norteamérica, y por último al campeón de Europa, al científico francés Lucien Vinez. Se convirtió en el púgil más afamado de Suramérica de la categoría de los pesos ligeros.

* * *

Su preparador, el argentino Guzmán, vigilaba el entrenamiento. La amplia sala, mal alumbrada, no permitía seguir con detalle la fase de los asaltos que Rayo realizaba con su *sparring partner* Morales. El jadear entrecortado de los combatientes y el sordo ruido de los guantes al chocar, se intercalaban con las indicaciones emitidas en voz alta por Guzmán. Finalizada la cotidiana tarea, indispensable para conservar a punto las facultades físicas, ante la eventualidad de los grandes encuentros, abordamos a Rayo.



Reproducción de una litografía de una escena de los primeros tiempos de boxeo.



RAYO

Surge la pregunta obligada:

—¿Está usted satisfecho de haber venido a España?

No titubea en la respuesta el extremeño:

—Cómo no estarlo. He logrado todo lo que ambicionaba: la conquista de los dos títulos, el de campeón de España y Europa. Mis aspiraciones máximas cuando abandoné la Argentina.

—¿Qué le sucedió la primera vez al enfrentarse con Cola?

—Fué un mal paso, que pudo costarme caro. Vencedor del francés Fayolle en el combate celebrado en Madrid, me trasladé a Barcelona. Enfermo, sin la plenitud de mis facultades, no pude combatir como hubiera querido.

—Cuando firmé el contrato que me enfrentaba a Vinez para el título europeo de la categoría, tuve la firme convicción de que había llegado al instante de que mis aspiraciones se convirtieran en tangible realidad. Me preparé con todo cuidado, siguiendo los consejos e indicaciones de mi *manager* Guzmán. Me repetía una y otra vez: Si en Buenos Aires logré vencer cuando el triunfo sólo representaba un poco más de fama, aquí en España, donde he venido para ser campeón de Europa, la victoria no puede escapárseme. Y no se me escapó. Vinez, el científico boxeador francés, curtido en cientos de combates, no existió frente a mí, en la memorable noche en que le desposeí de su título. Al aclamarme entusiastamente el público como campeón de Europa, viví el momento más emocionante de mi vida.

Tras una pausa, Luis Rayo añade:

—Al luchar contra Cola en combate-desquite, conseguí poco después el título de campeón de España.

—¿Qué le ocurrió frente a Sybille?

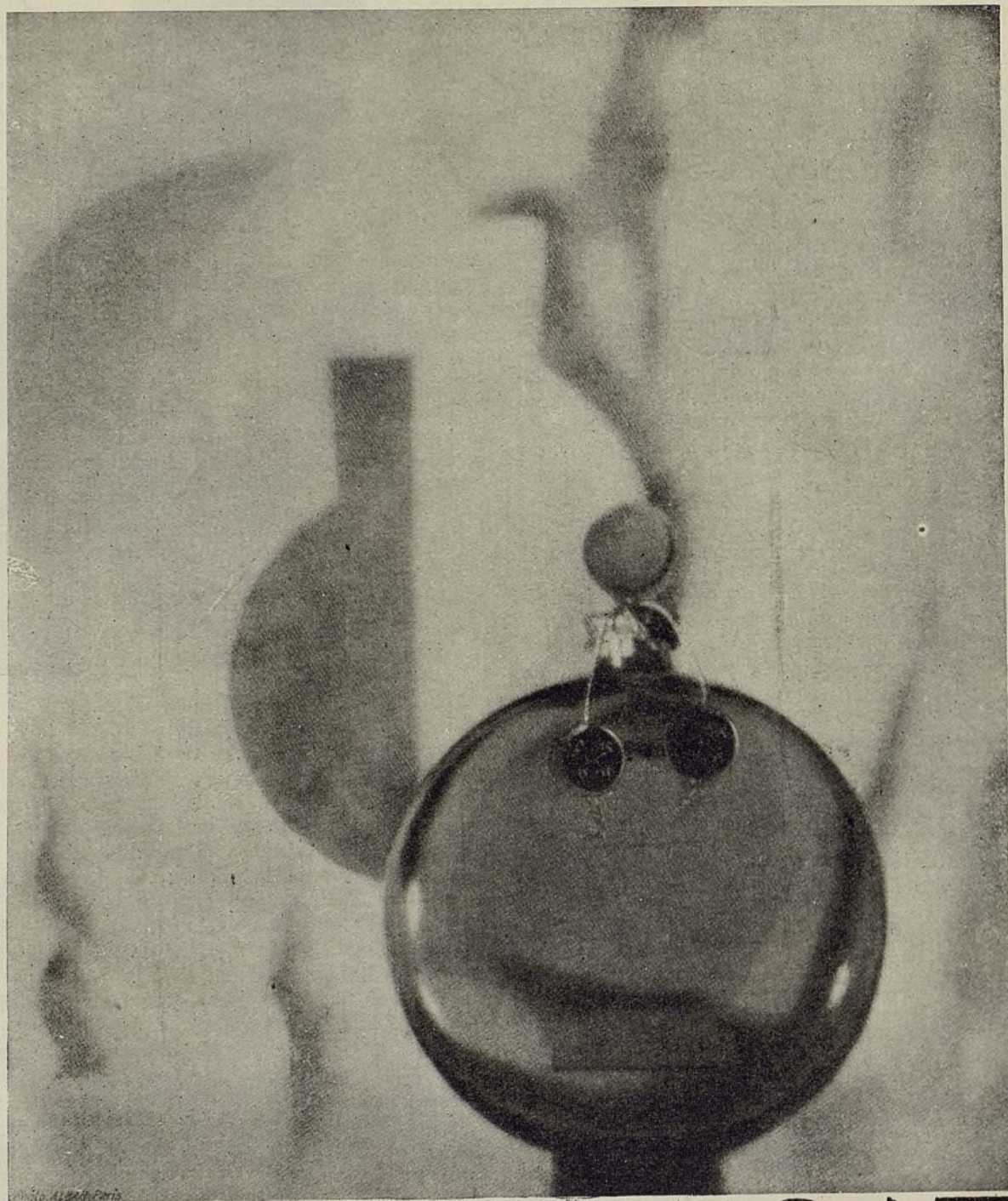
—Es el único combate que he perdido desde que soy campeón de Europa. Fui engañado a la lucha. Desconocía la verdadera valía del campeón belga, al que me lo habían presentado como un boxeador mediocre. Preparado insuficientemente, subí al *ring* y no realicé la pelea que puedo hacer. No vencí, pero tampoco fui vencido.

Rayo habla de sus planes futuros:

—Enfrentarme otra vez con Sibylle. Necesito vencerlo antes de partir para la Argentina. Allí me esperan remuneradoras peleas. Después intentaré la conquista del título mundial, yendo en su busca a Nueva York, la capital del pugilismo.

Contrastaba la decisión inquebrantable de Rayo, con el suave dejo argentino que matizaba sus palabras. Las palabras del muchacho español, que un buen día se embarcó en Buenos Aires, para venir a triunfar a su patria.

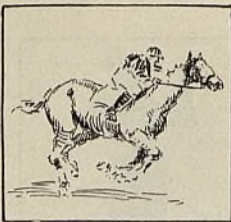
T.—



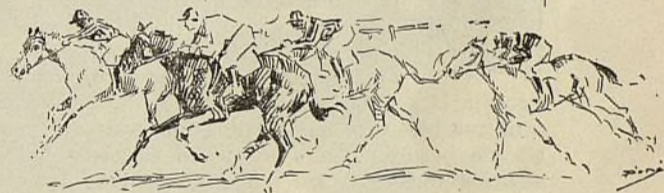
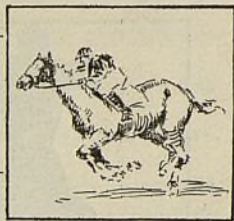
La inefable expresión de la noche, captada por
WORTH
y recogida en un frasco, puro como un zafiro.
"Dans la nuit" + + + perfume de

WORTH

20 RUE DE LA PAIX
PARIS



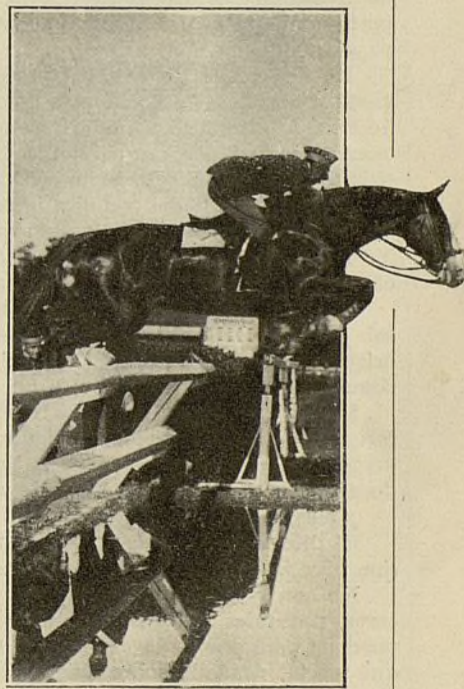
H I P I S M O



Todos los habituales de nuestros hipódromos recordarán el momento que reproduce esta fotografía: es aquel en que *Colindres*, montado por Carlos Belmonte, después de ganar fácilmente el Gran Premio de Madrid, regresaba, triunfador, al «peso».

Pues bien; dando un mentís a los pesimistas que menosprecian la cría caballar española, *Colindres* ganó en París, a fines de septiembre, sobre el hipódromo de Maisons Laffite, el «Handicap de la Tamise» (50.000 francos), batiendo a un lote de treinta y cuatro caballos!

Y este triunfo de *Colindres*, unánimemente celebrado, patentizó una vez más cuán excelentemente orientados están los continuos esfuerzos de su propietario, el conde de la Cigera, que con sus desvelos e inteligencia ha sabido colocar a la máxima altura la cría nacional, de la que es propulsora merítisima y constante su magnífica yeguada de Juenga, productora de infinidad de ganadores que han paseado victoriosos los colores marrón y blanco por todas las pistas.





De Claudia A Leonor

LAS TRES C.C.C.



CABO de recibir, mi querida sobrina, la carta en la que me participas que, de aquí a dos meses, harás tu entrada oficial en el mundo y pidiéndome te alecciono, siquiera sea brevemente, respecto a la actitud que deberás de adoptar frente a los innumerables problemas que, según oyes decir, surgirán a cada paso en torno tuyo; obligándote a buscar una solución que dé gusto a todos, «cosa de la que—admiro y alabo tu franqueza—no te sientes capaz»...

Si no hubieras empezado tu petición invocando el cariño que por ti siento y el delicado estado de salud de tu madre, a la que no quieres molestar con semejante embajada, no hubiera aceptado el responsable papel a que me obligas.

He de confesarte que, tu propuesta, me ha hecho meditar en una sola noche más que en lo que llevamos de año, ¡y estamos en otoño! Me entregaron tu carta cuando, junto a la gran chimenea de mi biblioteca, procuraba fijar la atención en un artículo de cierta revista inglesa y apartarla del crepitar de la leña que ardía en el hogar, yo creo que protestando del «auto de fe» a que Domingo acababa de condenarla. Ya sabes que soy una maniática en mi afán de descubrir sensibilidad en todo lo que nos rodea; pero... a nuestro asunto...

El artículo que yo intentaba leer trataba de esa «docura universal» que ha tomado forma en el baile. Titulábase «El charleston; sus orígenes y motivo de su popularidad». Tu primera pregunta venía, pues, como anillo al dedo: «¿Debo, o no, bailar la danza de moda?»

Por lo visto, unas personas te aconsejan que te niegues a ello; otras insisten en que no se puede «figurar» ni pasar por elegante sin antes demostrar cierta aptitud para la contorsión, que es, a lo que he podido apreciar, la finalidad única de este baile.

¿Qué hacer?

El dilema es terrible y... ¿quieres que lo resuelva una solterona que vive la mayor parte del año recluida en una casa de campo?

No creo preciso decirte que yo deseo que gustes de todos los placeres, naturales y legítimos, que a tu edad, sexo y condición corresponden; pero por nada del mundo quiero verte esclava de no importa qué teoría, fundada sobre quién sabe qué verdad, como esa *supuesta* elegancia de que me hablas.

Y me parece que podemos tomar este anhelo como punto de par-



tida de las normas que más te convienen para el porvenir.

Por lo que he podido deducir de la revista, de la que ya hice mención, el *charleston* fué, en su origen, un baile de negros, y con la música de «Jazz», es expresión fidelísima de la incesante inquietud que caracteriza a este siglo. Tal su aspecto psicológico. En cuanto a su valor material, dices que es «excelente gimnasia», y en lo que se refiere a estética que representa el «arte nuevo». Yo no sé si el autor del artículo que estudio habrá demostrado «aptitud para la contorsión» en su figura corpórea; mentalmente sospecho que sí y que es, además, insigne malabarista. En todo caso, su trabajo va a servirme para aconsejarte que aprendas a bailar el *charleston* y le practiques en la soledad de tu cuarto si es que, después de dominarlo, le prefieres, como gimnasia, a los acreditados ejercicios suecos.

Más tarde te explicaré en qué me fundo para pedir semejante retraining. Desde luego no se trata de consideraciones morales, que si las hubiera no desaparecerían por ser discutidas.

Sigo comentando el artículo y ahora me indigno. ¿Pues no quiere el escritor inglés hacernos creer que el *charleston* es también interpretación perfecta de un arte nuevo? ¿Nuevo? Por su vejez es por lo que le rechazo yo.

No hay uno solo de sus gestos y de sus posturas que no traiga a nuestra memoria el recuerdo de las caricaturas vivientes de otra época: el bufón, el mímico, el Arlequín y el «clown»... cuya presencia o actuación provocaron hilaridad, aun siendo casi siempre expresión de algún dolor o de algún malestar de esos que se nos antojan ridículos, como el dolor de muelas, el amor no correspondido, la bofetada al tonto, y otros por el estilo, manifestados por retorcimientos y contorsiones idénticas a las del *charleston*.

Me dirás que tienes derecho, si te place, a hacer «el payaso» de vez en cuando. ¡Naturalmente! y «el indio» si lo prefieres; pero no con aire de haber descubierto el principio y fin de la belleza y de la libertad. Hazlo si así lo deseas, porque te divierte; pero sin pedantería, por lo que más quieras...

Esto de la pedantería va a servirme para hacerte otras recomendaciones acerca de dos pequeños vicios que están muy de moda y que con el *charleston* forman una definición:

C=C=C. Que expuesto con mayor claridad quiere decir que el *charleston* igual al *cocktail* es también igual al cigarrillo. Igual en su objeto primario, en su finalidad y en sus consecuencias, y que la suma de todos tres representa un estado de ánimo muy corriente en sociedad. Voy a explicarme. Lo mismo que no me parece mal el *charleston* limitándole a su verdadero aspecto de «travesura», «caricatura» o inofensivo pasatiempo, no me opongo a que se beba un *cocktail* o se fume un egipcio.

¿Qué mal hay ni puede haber en todo ello?

Todas tres cosas representan, al fin y al cabo, nada más que un momento de risa, de inocente expansión o de curiosidad legítima; pero... ¿son éstas las únicas razones que han motivado la popularidad de estos aspectos de la vida moderna? No....

Lo que las extendió y arraigó en las costumbres fué el estado de ánimo a que antes me refería y que se llama el «snobismo» y la pedantería. ¿Crees que no puede ser pedante más que la que presume de culta? Te equivocas; lo es también la que quiere aparentar una libertad que no tiene, por cuanto se deja esclavizar por un vicio; una singula-

ridad que no existe, porque adopta costumbres generalizadas por doquier, y una perversidad que no siente, porque ésta no se limitaría a tan menguada expresión de su deseo.

¿Quiere ello decir que toda persona que fuma lo hace por snobismo? No...; pero la mayoría empieza por ahí y lo mismo los hombres que las mujeres, que a todos puede aplicarse el cuento, y en primer lugar a mí misma.

Te sorprende esto, ¿verdad? Pues es cierto, absolutamente cierto.

En mi tiempo también hubo tendencia, en el ser humano, a destacar su personalidad «atreviéndose a hacer» lo que asustaba a los demás. Entonces traducíase este valor en otras modalidades tan absurdas como las de ahora, que también tenían por única finalidad el «epatar». Y... ¿sabes cuándo me desengañé y dejé de practicarlas? Pues el día en que me convencí de que para divertirme con ellas necesitaba un auditorio....

Un auditorio que se asustara, naturalmente. Estos atrevimientos no tienen objeto cuando con ellos no puede demostrarse a las personas timoratas que se sabe más que ellas.

No hay nada que dé una sensación de superioridad tan absoluta, sobre todo a caracteres sin formar, como el llevar la contraria.

Y es que la primera impresión es fulminante. Haz la prueba.

Cuando te encuentres en una reunión de personas afines entre sí hasta cierto punto, pon sobre el tapete algún tema de interés general,

y en el momento en que las veas de acuerdo, manifiesta una opinión totalmente contraria; aunque no la sientas.

Verás cómo inconscientemente todo el mundo adopta hacia ti una actitud de respeto, ya que no de aprobación.

Luego reaccionarán y sostendrán sus puntos de vista; pero el primer momento serás tú quien guíe a las otras.

Como experimento, tal postura puede pasar, ahora bien, no puede sostenerse ni merecería la pena, caso de ser posible; porque ¿a qué puede conducir, a fin de cuentas, si falta la propia convicción?

Persuadida de que tales situaciones, por falsas, caen de su peso, desistí de proseguir por ese camino y no me he arrepentido todavía de ello.

Por eso te aconsejo que bailes el *charleston* en la soledad. Verás qué pronto te aburres y te convences de que todos esos razonamientos de que se valen los que le defienden «a outrance» son falaces.

Las tres C. C. C. modernas son, en esencia, antiguas, digan lo que quieran sus cultivadores, y, por ende, nocivas para la salud cuando se abusa; con que... hazme caso, nenita... no te dejes esclavizar por ninguna de ellas, aunque en ocasiones hagas un poco «el payaso»...

Ya sabes cuánto te quiere

CLAUDIA.»

Por la copia,
ISABEL DE PALENCIA



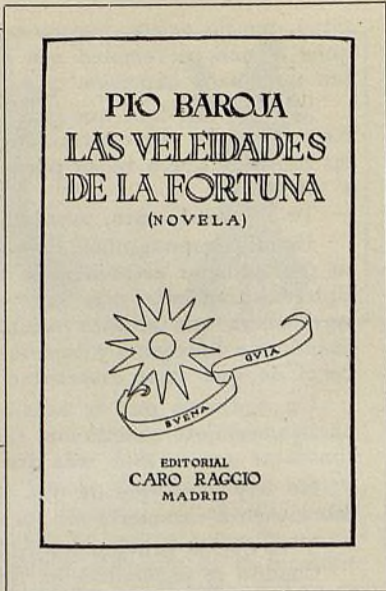
PARÍS?... ¿BERLÍN?... ¿VIENA?... ¡Qué más da! Cualquier banco de cualquiera metrópoli moderna pudo ser sede de esta escena, tan graciosamente ingenua en su malicioso desenfado. Símbolo de una época, estas modistillas que retocan al aire libre sus rostros nos recuerdan que hoy es «la fachada» lo que más interesa y son un afirmativo e inconsciente colofón a las frases de nuestro primer dramaturgo, que, hace ya muchos años, profetizó, quién sabe con cuánta dolorosa renunciación, «que nada importa tanto, según va el mundo, como parecer, y el vestido es lo que antes parece». Aunque, bien mirado, aquí el vestido—de parecer algo—sólo puede parecer corto.



PÍO BAROJA

y

sus novelas últimas



PÍO BAROJA

Foto Marín



o es fácil hallar un poblador de mundos novelescos tan diligente y fecundo como Pío Baroja: cada uno de sus libros viene a ser una colonia de gentes abigarradas y expansivas, fáciles a la tentación de la aventura, aunque la emprendan con el ánimo desgastado de los que ya regresan. Pero andar y ver, para las criaturas de Baroja, no es tanto un goce como una necesidad, y no precisamente en relación con los climas y paisajes, sino respecto a las personas extrañas que suele ofrecer el azar de los viajes. Van de acá para allá los personajes barojianos en busca de un interlocutor nuevo. La cosa es hablar, cambiar impresiones, darse al deporte—antiguo y modernísimo—de las conversaciones arriesgadas.

No deja de ser significativa la afición de Baroja a los escenarios rodantes: coches, trenes, trasatlánticos. Como también le caracteriza su gusto—resabiado de romanticismo—por los muelles y los puertos. El oído de este escritor, que alguna vez se calificara a sí propio de «humilde y errante», es sobremanera sensible a la nota agudísima que la sirena de un barco en trance de zarpar pone en el pentágono revuelto de grúas y mástiles. Hay mucho de diálogo apresurado, arbitrario, ondulado por los temas más diversos, en esas nerviosas conversaciones que cubren la mayor y mejor parte de las novelas de Baroja: diálogos, en efecto, de viajeros que procuran pasar el tiempo de la convivencia eventual como mejor puedan, ajenos, desde luego, a la suerte ulterior que respectivamente les guarde el Destino: amistades al minuto y comentarios con el pie en el estribo.

Los personajes de Baroja se repiten; cierto. Pero ¿no se repite la humanidad misma? En esa muchedumbre heterogénea que cualquiera puede atalayar desde la terraza de un café, ¿no abundan los parecidos extraños...? Parecidos en algo: fisonomías, gestos, modos de andar. El mundo novelesco de Baroja, muy poblado, no destaca, a la verdad, tipos de notable riqueza: al cabo proceden de un mismo padre, y un inequívoco aire de familia bate las frentes de todos ellos. El más reciente es Larrañaga, «animateur» de las dos novelas que, perfectamente hermanadas, nacieron no hace mucho a la luz de las librerías: *Las veledades de la Fortuna* y *Los amores tardíos*, que cierran, por cierto, el ciclo iniciado por *El gran torbellino del mundo*, bajo un título general y expresivo: *Agonías de nuestro tiempo*.

Pero José Larrañaga nos es conocido de antiguo: es el mismo sujeto que ha jugado a diversos apellidos, sin deshacer del todo la unidad esencial de su personalidad. Fué en tiempos Osorio o Hurtado; ha sido, a ratos, Aracil o Iturrioz. Incluso Aviraneta, con ser figura de probada existencia histórica, participa de esta misma naturaleza. El carácter persiste, punto menos que inalterable, a través de las «opera omnia», de Baroja: carácter de hombre desilusionado y voraz, observador displicente, caprichoso, fraseólogo, irreducible por instinto a cualquier clasificación, creyente en sí propio como escéptico del mundo en torno, deleitante del fracaso, inofensivo y amable bajo su apariencia selvática.

La línea de estos hombres procede de Paradox. Pero el tronco está en el *Pío Cid* de Ganivet, antepasado de no pocos héroes de nuestra novela contemporánea.

— —



José Larrañaga es representante en Rotterdam de una empresa naviera de Bilbao. Lo dejamos en *El gran torbellino del mundo* buscando consuelo a la muerte de Nelly, su amante, en la lectura de Spinoza y Kierkegaard, o en la frecuentación de alguna iglesia, sonora a órganos y campanas. Reaparece ahora en *Las veleidades de la Fortuna*, a remolque de un amor de adolescencia peligrosamente revivido: peligroso porque lleva al adulterio. Pero, ¿no será la culpa un incentivo más...? El alma en crisis de Larrañaga se deja deslizar por el plano inclinado que son todas las pasiones. Pepita, impresionable, vehemente, resuelta, da los empujoncitos necesarios para que ruede del todo el corazón de nuestro hombre. Vive, al cabo, la emoción agrídulce de una luna de miel rezagada, gustosa acaso por lo mismo que es irregular, pero fuente, a la vez, de una inquietud mayor, de análisis y desazones. «Esta canción de los amores tardíos es una triste canción—dice Larrañaga cierto día—; este sentido crítico excesivo mata el calor del alma... Es uno como el gimnasta viejo que duda de que podrá dar un buen salto...»

Así se satura de melancolía la atmósfera de la última parte. La luz se hace de atardecer, y Larrañaga ve derrumbarse las ilusiones que improvisaba. Porque ya presentirá el lector el desenlace, puesto que el amor en las mujeres suele afectar las formas fugaces del capricho. Pepita no es constante y vuelve a su hogar: Larrañaga, a su tedio, irremediable ya. Noche cerrada, pues.

«Voy rápidamente a la decadencia», piensa. La vida se le ofrece sin sentido, y el mundo, como un molino que tritura el tiempo en vuelta inacabable, le recuerda el triste emblema a que alude Pablo Jovio en su *Diálogo de las empresas militares*: una noria con los arcauces que sacan agua y la vierten. «Porque en cada momento, casi la mitad de ellos estaba llena y la otra mitad vacía, pudo a su enseña añadir este mote: Los llenos, de dolor; y los vacíos, de esperanza.»

¶ Como se deduce fácilmente de lo dicho, el asunto de las dos novelas más recientes de Pío Baroja no es rico en peripecias: más bien escasísimo. Pero la tramitación avanza con lentitud, y el interés que pueda faltar en el curso discontinuo de la acción principal queda compensado con la animación de los incidentes. Dijérase que los amores de Pepita y Larrañaga, lejos de ser la razón de las dos novelas, no son otra cosa que el pretexto para engarzar elementos de diversa índole: semblanzas, panoramas, alusiones a temas de nuestra época, soliloquios sabrosísimos... Y diálogo, mucho diálogo; diálogo, sobre todo. Aunque si escuchamos atentamente, tal vez advirtamos que Larrañaga habla siempre, incluso cuando alguien le replica; su arte, como el de los ventrílocuos, consiste en prestar voces. El novelista simula polémicas; a la postre, Larrañaga vence: claro que el lector presenta de vez en cuando su voto particular. Pero la discrepancia en cada caso importa mucho menos que el juego mismo de las razones blandidas. Más aún que las razones: los temas. Esparcidos a lo largo y a lo ancho de los libros que ahora repasamos descubrimos los motivos varios de la preocupación contemporánea. Chispean acá y allá los problemas; sobrevienen de pronto los nombres representativos; surge el reóforo de actualidad: Spengler, Freud; Proust, Pirandello, Einstein; el cubismo, el expresionismo; Mussolini y la

Italia fascista; la revolución rusa; la Metapsíquica; la diversa función histórica de católicos, protestantes y judíos; la crisis de la democracia; el sentimiento de la Naturaleza en el mundo moderno; las aberraciones sexuales; la tierra y el cielo; el mar y los barcos... El repertorio es extenso; bien se ve, por el empeño del autor en nutrirlo, que su intención no ha sido más que la de pintar el fondo espiritual de nuestra época. Larrañaga, en fin de cuentas, es el símbolo de las *Agonías de nuestro tiempo*. El drama nos es conocido: desequilibrio entre el querer y el poder; insuficiencia para llenar de nuevo los vasos vacíos.

¿Y si Larrañaga fuese el mismo Baroja? De igual suerte que algunos pintores gustan de incorporarse a sus lienzos, asomando su autorretrato por algún rincón propicio, los autores de novelas suelen mezclarse a la pugna pasional por ellos mismos fraguada; fenómeno mucho más motivado cuando el novelista es Pío Baroja, lírico y subjetivista, como buen hijo del siglo XIX. Y no rechace la filiación: le delatan, además, sus marcadas preferencias: las estampas, las óperas, las habaneras, los folletines, según frecuentes y características alusiones. Quien estudie con el detenimiento debido las fuentes literarias e históricas de Pío Baroja, no podrá prescindir del raro influjo que sobre su Novelística ha ejercido el folletinismo. Su admirable trilogía *La lucha por la vida* no trasluce sólo influencias rusas, sino también auténticas reminiscencias de Sué, el rebuscador de misterios parisienses. El París de Baroja, por otra parte, es un París romántico. No se concibe novela alguna de Baroja ilustrada por un dibujante moderno; a cualquiera de sus obras, por el contrario, le irían bien daguerrotipos, grabados en madera, pálidas litografías o cándidos dibujos lineales. Véase, por ejemplo, esta descripción del Jardín de Luxemburgo: «Caen las hojas amarillas de los árboles en la avenida polvorienta, duermen los vagabundos en los bancos, los gorriones revolotean entre las ramas y los tordos saltan en la hierba...»

La morforlogía de las novelas barojianas, de puro descompuesta, añade amenidad. La cronología nunca es traba, ni unidad alguna de lugar o fabulación coarta la marcha espontánea del narrador. La soltura es una excelencia; otra, el capricho inteligente. Baroja mezcla los elementos de sus obras como quien confunde cuartillas alojadas en diferentes carpetas. Un divertido *pandemonium*: he aquí el resultado. El procedimiento llega a su ápice en este período último de nuestro autor; con los textos que forman el cuerpo de las novelas alternan otros, dotados de vida independiente, aunque conserve el nexo de alguna rúbrica común: *Las estampas iluminadas*, *Evocaciones*, *Croquis sentimentales*, *Las sorpresas de Joé*, *Fantastías de la época*... Son como viñetas que brindan reposo al que lee. Pero son algo más para su autor: válvulas de escape, confidencias, opciones a lo poético. El Baroja de esos rápidos apuntes es un Baroja muy curioso, por lo mismo que parece reconciliarse con lo que él detestó siempre: la Retórica, ese «algo pestífero» que es el estilo.

MELCHOR FERNÁNDEZ ALMAGRO





ODICIA de luz, codicia de matices, codicia por atrapar en la zarabanda de colores los más luminosos y brillantes. Así como el literato encuentra un tesoro en cada palabra, Manuel Benedito lo encuentra en cada matiz.

Es un goloso de la luz. Conoce la prodigalidad y esplendidez de la Naturaleza, y lo inunda el desaliento frente al modelo, porque ha visto en la faz que pinta «demasiadas cosas». Todo lo que no puede coger con la paleta cree que lo ha perdido. Y lo siente como si le perteneciera.

¡Hay tantas riquezas que se escapan a nuestros ojos! Nosotros los abrimos queriendo captar la vida circundante, y cuando nos damos cuenta de que tenemos ya un espléndido botín barruntamos que quizá valga más lo que no hemos cogido que lo que tenemos en la mano. ¡Los millones de veces que cambia de color sus pupilas! La ráfaga que pasó no es igual a ésta de ahora, y el fondo dramático del artista surge al darse cuenta de su impotencia por no poder aprisionar—con su pluma o su pincel—todo lo que se lleva la vida en su cortejo innumerable de mínimos instantes.

Pero lo principal es la lealtad. Hay que poner la mano en la cazoleta de nuestro amor propio y darnos a nosotros mismos palabra de honor de hacerlo bien. Y estar siempre dispuestos a cumplirla. Y Benedito la cumple.

El ilustre pintor valenciano se encara con su modelo. Hay un ligero rumor de confidencias, de intimidad. El diálogo es siempre una labor de policía. El espíritu del pintor llega hasta la raíz en el mudo coloquio. Y al reto, el artífice se arrima al lienzo con su pincel, y pinta. Y cuando remata su trabajo, dice, señalando al lienzo, como si se respondiera a sí mismo: —«En esto habíamos quedado.»

Arguyen los que no son profanos, como yo, en asuntos pictóricos

EL CORTEJO



que hay discordia entre las pinturas de Benedito y las de ahora. «Ahora trabaja de encargo», añaden, con un leve tono de desdén. ¿Y qué? Todos trabajamos por encargo. Unas veces a requerimiento de los hombres, de la necesidad, o empujados por nuestro propio destino. ¡Qué importa el motivo si la obra es grande, noble y buena! También Goya y Velázquez, y el Greco, trabajaron por «encargo» y dejaron un centón maravilloso de cuadros inmortales. Al ver los retratos de Benedito se ve que quizá le hayan dado por ellos algunos ochavos, pero que la cuenta más importante se la gira la inmortalidad.

En el estudio de Benedito.—La primera medalla.—Velázquez y Goya.—La importancia de nuestra pintura en el mundo.

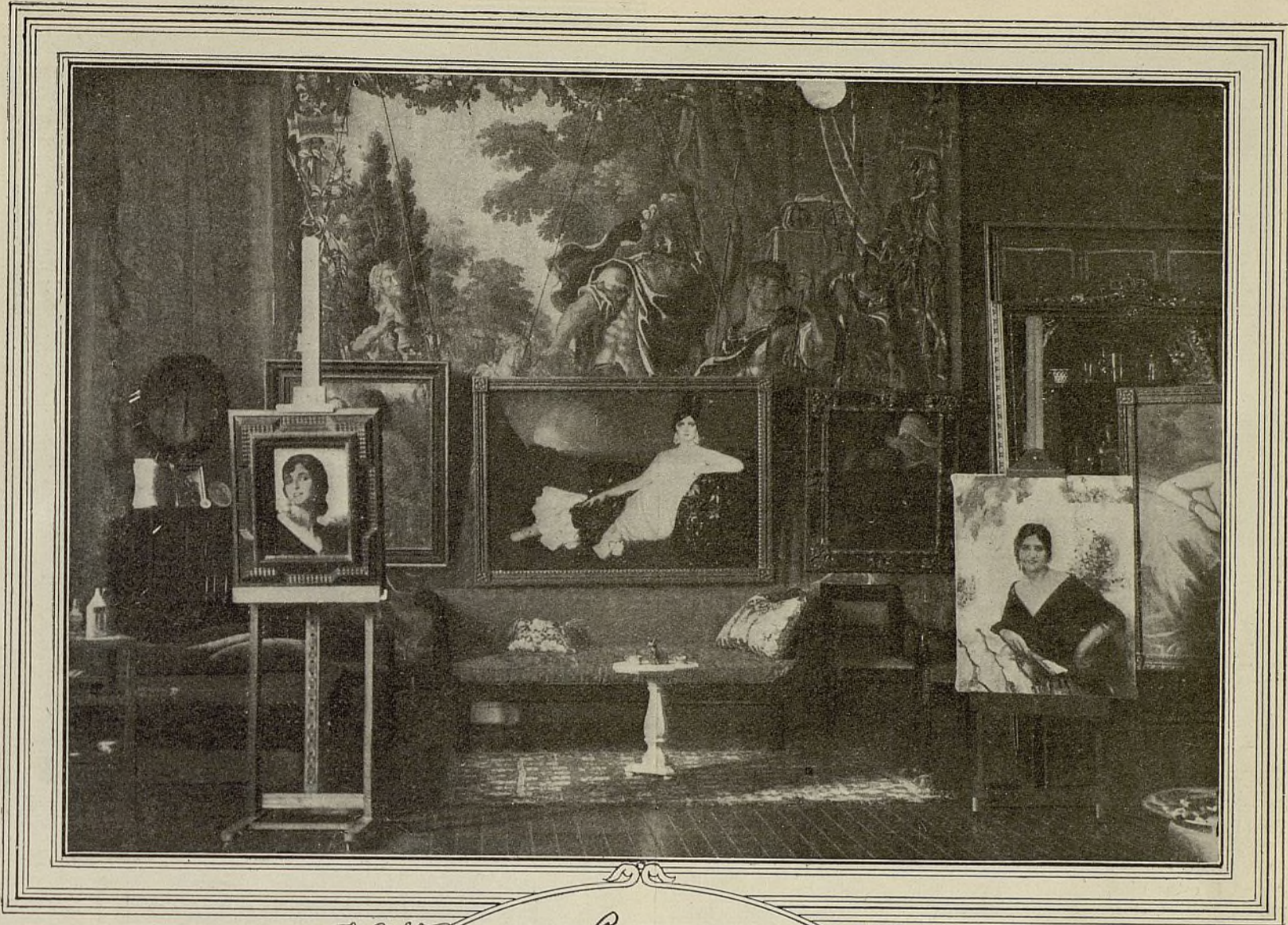
En este azacaneo diario del *reporter*, hemos caído en el estudio de Benedito. Vive el notable artista en un hotelito lleno de costosos cachivaches y decorado serenamente. El jardín es una mancha verde en la calle, y por sus tapias se asoman, curiosos, unos arbolillos. Trabaja Benedito en un cuadro de «naturaleza muerta», y colgados de una cuerda, junto al lienzo a medio pintar, hay unos hermosísimos racimos de uvas verdes. Habla el pintor con moderación y sobriedad. Cuando acaba la respuesta, se ve, por la entonación, que este hombre no dirá unas palabras más acerca de aquello, aunque tenga dentro buen acopio de ellas. En el suelo y en los caballetes hay retratos. La luz que entra por los ventanales lucha con la de los cuadros. Y vence ésta.

Me extiende la mano Benedito; pero yo la estrecho y la abandono aprisa, para correr al trípode que sostiene la cara de una bella mujer. Yo la miro fijamente. Y Benedito apostilla:

—«La de los ojos color de uva».

—Gracias, maestro—respondo—; ya me lo había dicho ella.

Hay en la sala rumor de alegre fiesta campestre, olorcillo a rico ro-



*Mujeres.
bellas mujeres por todas partes...
Cualquier rincón del estudio de Benedito,
-templo prócer del arte-, es un himno a la más
amable mitad del género humano. Y he aquí
uno de sus ángulos más representativos, aquel
en que capta la atención y el alma del
visitante la mirada enigmática y
transparente de "la muchacha
de los ojos color de uva"*

mero, cantares de zagalas, hechizos de trigos en flor, olor a campo maduro, sensualidad, paganía... Ceres guía su carro, cuajado de espigas; Baco retoza en un lecho de pámpanos, y Sileno persigue ninfas.

Y hablamos rodeados de tan grata compañía:

—¿Qué tal fué el cuadro de su primer medalla, maestro?

—El canto séptimo del «Infierno» de Dante, el último trabajo que hice de pensionado en la Academia de Roma.

—¿Hubo lucha?

—Ya conoce usted el alboroto que se forma siempre alrededor de estos asuntos. Surgen los disgustos, las discusiones, los apasionamientos indispensables y necesarios entre artistas. Vinimos a España, en aquella época, tres pensionados de Roma. Yo me presenté con mi cuadro, y me dieron la primera medalla. Eso se hace siempre. Presentarse y aceptar lo que quieren darle a uno. La obra del artista es la que lucha y la que define su personalidad. Es el escudo y la lanza del guerrero.

—¿Qué escuela le gusta más?

—Yo siento predilección por la española. ¡Qué más podemos desear nosotros, teniendo, como tenemos, al genio de Velázquez y al formidable Goya!

—¿Nuestra pintura no es la mejor del mundo?

—Fuera de aquí hay también grandes cosas—dice, rebajando un poco mi entusiasmo patriótico—. Ahora, que nuestra pintura ocupa en el mundo un lugar muy importante. Es más; si se hicieran Exposiciones seleccionadas de nuestros pintores en el extranjero se remarcaría más el éxito. La escuela española no es uniforme. Es varia y distinta.

Cada pintor tiene su personalidad acusadísima, dentro de la diferenciación. Hay una técnica fuerte, de raigambre ibérica. En el momento actual, siempre que saltamos la frontera, la pintura española atrae la atención de los extranjeros y tiene una gran importancia.

«Yo no adulo al modelo».—La pasión religiosa en el arte.—La técnica.—Una laguna de descontento.—Un retrato del rey.—Lo que no se olvida nunca.

—¿Qué es lo que pinta usted con más placer?

—pregunto yo, mientras miro la cara de una gitana que se asoma a un cuadro con un clavel en los labios.

—Me gusta pintar todo. Me interesan mucho los retratos, y en general las figuras. También la «naturaleza muerta». Hace cuatro días se han llevado dos bodegones.

Y añade unas palabras que salen envueltas en un suspiro:

—Soy un pintor muy realista. Trato de conseguir y llevar al lienzo algo de lo que nos presenta la Naturaleza. Junto a una mujer bella me digo: ¡Quién pudiera pintar esa maravilla! Y lucho con la expresión, los rasgos, los matices, y trato de abrirme camino con mi pincel, como un indígena africano en el bosque. Pero no adulo al modelo. ¡Eso, no! Yo no abduco. Sólo trato de interpretar fielmente lo que tengo delante.

—¿Cuál debe ser la cualidad primordial en el artista?

—A juicio mío, debe tener una pasión religiosa por su arte.

—¿Cuál es su mejor aspiración?

—Llegar a pintar algo discretamente.

Yo lo miro a la cara, buscando en su gesto la veracidad de esta respuesta. Y Benedito responde.

—Se lo digo a usted con sinceridad.

—¿Quién fué su maestro?

—¡Sorolla!—dice, rápido, como si le ardiera dentro este nombre. Y ahora su palabra, al recuerdo del ilustre artífice, sale llena de fuego y cordialidad—. ¡Sorolla fué y es mi maestro! Vea usted aquí su retrato. Vea usted allí su retrato. En todas partes está, porque él es el patriarca de este estudio. ¡Todo cuanto yo le diga del gran pintor resultaría pálido!

—¿Qué opina usted de la pintura actual?

—Que el oficio está muy abandonado, porque la mayoría de los pintores se empeñan en no conocerlo. Y un pintor lo primero que debe conocer es el oficio, la técnica...

—¿En qué se acusa más su personalidad?

—En el retrato, sin duda por la enorme cantidad de ellos que he hecho.

—¿Y qué cuadros son más difíciles de pintar?

—Todos son muy difíciles. Los cuadros de composición son siempre más lentos y requieren una detención mayor para la agrupación de las figuras y para la formación de la escena.

—¿Está usted contento de su trabajo?

—Soy un gran pesimista de mí mismo. Borro mucho, lucho mucho, insisto mucho, y muchas veces frente al lienzo me interrogo si no podría hacerlo mejor. ¡Qué esfuerzos y fatigas se pasan, amigo mío, hasta llegar a la plena realización! Entre lo que uno cree que debe hacer y lo que hace, ¡qué gran laguna de descontento!

—¿Le ha comprado a usted el Estado algún cuadro?

—Sí. En el Museo de Arte Moderno está mi cuadro *Las bretonas*.

—¿Ha ganado usted mucho dinero?

—¿Quiere usted que no hablemos de eso?

—Bueno, maestro, no era ésa, justamente, la pregunta. Yo quería decir si tenía usted muchos encargos.

—Bastantes. De España y de América.

—¿En qué trabaja usted ahora?

—Estoy haciendo unos estudios para un retrato ecuestre y terminando este retrato del rey don Alfonso. También pinto cartones para los tapices. Soy un apasionado por el arte de la tapicería y trato de reivindicarlo. Se iba perdiendo. Tengo mi campo de acción en la Real Fábrica

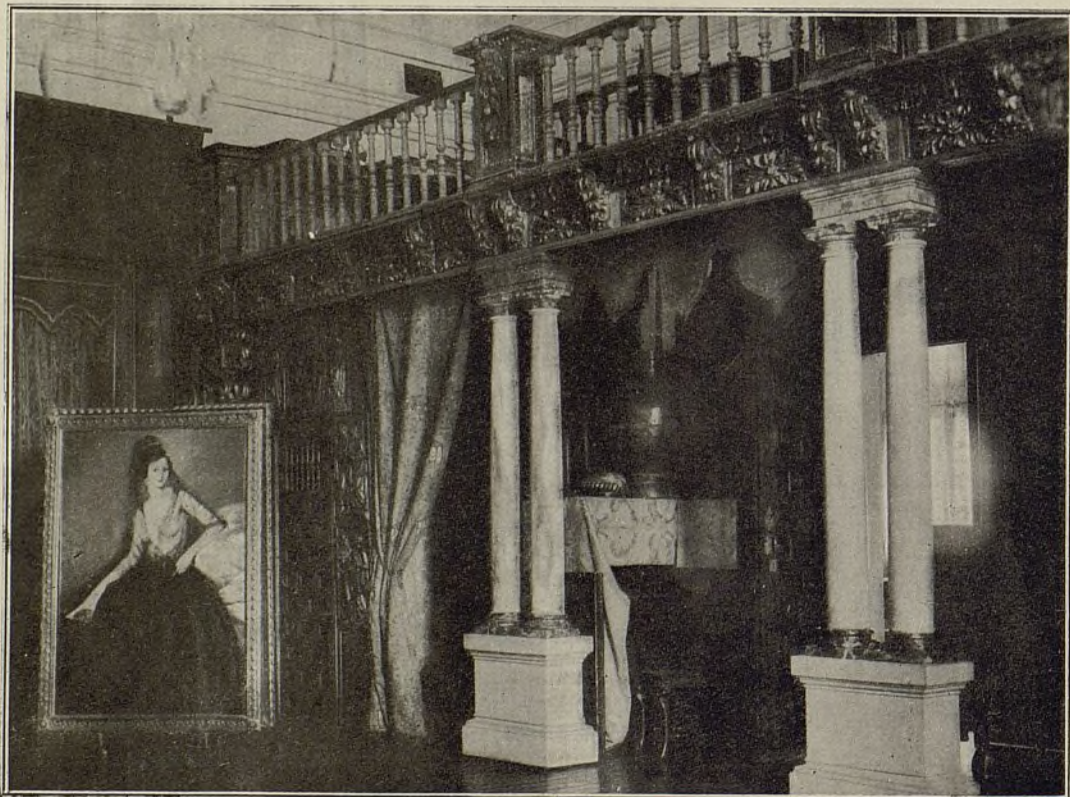
Me paro frente a un retrato de mujer.

—¿Y estos ojos, maestro? ¿Dónde ha encontrado usted estas pupilas verdes, claras, enigmáticas, en cuyo fondo hay la serenidad de un mes de estío y la quietud y bienandanza de un pasaje de égloga? A mí me conturban y me hechizan estos raudales de luz que se escapan de esos dos gloriosos portillos. No podré arrancar de mí el recuerdo de esos ojos brujos. Porque ya es posible que yo olvide acudir a una cita, cumplir una palabra, el momento más feliz o el más desdichado de mi existencia; yo olvidaré todo eso y muchas cosas más; pero ¡ay! el brillo y el color de esos ojos, maestro, no los olvidaré nunca!

H. R. DE LA PEÑA



*El maestro ama su jardín.
Un poco elegantemente descuidado,
domina en él una gracia espontánea
de selva en la que dos frondosas higue-
ras recuerdan a Benedito, la luz y el
color de sus tierras levantinas que
supo aprisionar su pincel*



*T*ODO el denso aroma de nuestras seculares catedrales preside este otro rincón del estudio. Dijérase que huele a incienso y a mal despabilados cirios de amarillenta cera. Claustros de cartujas, cajas de púlpito fueron, quizás, antes esos altorrelieves que hablan de anacoretas, ascetas y ermitaños. Pero junto a ellos, contrastando su gracia alada con la belleza de una dama española—muy antigua y muy moderna—rompe con la euritmia de sus formas, semiveladas por la mantilla, el rancio ambiente antañón.





ESTAMPAS MADRILEÑAS

Un rincón del Puente de Segovia

A lo lejos
la ciudad,
blanca y fría,
despereza
lentamente
a la caricia
del sol fuerte
que despeja
la neblina
de las horas
matutinas
madrileñas...
Sobre el puente
de Segovia,
que contempla,
desde antaño,
la corriente,
poca y lenta,
del anciano
Manzanares;
sobre el puente
que pisaron
—varios siglos—
trajinantes
y carreros,
que han cruzado
tantas veces
con sus carros,
con sus recuas
y rebaños...
levantando
nubes blancas
—polvo seco—
en las tardes
estivales,
y dejando
carriladas
en el barro
en los días
de llovizna
del invierno...
Sobre el puente
de Segovia
dejan rastro,
dejan huella
de su paso,
las edades
de la vida
madrileña...

EDUARDO
COBIÁN HERRERA

Dibujo de
ANTONIO CASERO





MÁQUINAS DE ESCRIBIR

Olivetti

ÚLTIMA MARAVILLA DE LA INDUSTRIA ITALIANA



Ganadora de todos los concursos:

Presidencia del Consejo de Ministros

Dirección general de Marruecos

Unión Patriótica de España

Patronato firmes especiales

"El Sol" y "La Voz"

Etc., etc., etc.

❖ Adoptada por "Cosmópolis" en sus oficinas ❖

Pida Vd. hoy mismo el catálogo descriptivo a
GUILLERMO DA COSTA BLANCK
Director propietario del Omnium Mecnográfico
Plaza de la Lealdad, 2 * MADRID





Novela de aventuras
por E. ARNAL



I

¿Ha sido un atropello?

- ¿Quién lo ha presenciado?
- ¡A ver, un guardia, un guardia!
- ¡Que se está desangrando!
- ¿Estará muerto?

Preguntas, exclamaciones, murmullos; y el grupo de curiosos crecía por instantes en torno de la víctima. Y, sin embargo, aunque a aquella hora, las doce de la mañana, la calle de Alcalá era de las más transitadas, nadie, a juzgar por los comentarios, debió presenciar el suceso, lo cual no impidió que muchos trataran de explicarlo, siendo, como es natural, distintas las versiones.

-Al apearse de un tranvía le ha atropellado un taxi—decía un vendedor de periódicos, asegurando haberlo visto.

-No; a mí me ha parecido que estaba cruzando la calle hacia la puerta del Retiro—replicó una señora, ya de edad, muy afectadamente.

Y todos, los que un momento antes interrogaban, con aplomo más o menos desenfadado, daban ahora minuciosos detalles de cómo ocurrió la desgracia, brotando más relatos que individuos había, pues algunos llegaban a admitir la posibilidad de que el hecho acaeciera de dos distintos modos.

En el suelo, el cuerpo de un hombre yacía de bruces entre los rieles del tranvía, y el charco de sangre que circundaba su cabeza aumentaba poco a poco.

Por fin, al cabo de unos minutos, llegó un guardia, avisado por unos transeúntes. Preguntó a los mirones y, desconcertado por las varias y contradictorias respuestas, optó por no atender a ninguna.

-Bueno, bueno, que el que lo haya visto me acompañe—dijo.

Y se dispuso a transportar al herido al automóvil de un señor, de distinguido porte, que al pasar por allí y enterarse de lo ocurrido se apresuró a ofrecerlo.

Entre el señor, el guardia, el *chauffeur* y un *botones* levantaron del suelo al herido, que no daba señales de vida, y lo acomodaron en el coche. El grupo de curiosos, hartos numerosos, rodeó el vehículo, queriendo contemplar el rostro de la víctima, oculto hasta entonces.

Era un hombre joven, o al menos bien conservado, de pelo muy negro, tez muy morena, sin barba ni bigote, de elevada estatura, delgado. Tenía la frente ensangrentada y el traje, pese a su reciente deterioro, parecía nuevo y de elegante hechura.

El guardia, al sentarse en el coche junto al moribundo, insistió:

-Que el que lo haya visto venga con nosotros a prestar declaración.

Y entonces, por vulgar paradoja, todos los charlatanes callaron y sólo el *botones* y un señor, que hasta aquel momento permaneciera mudo, se prestaron a acompañarle. Los demás se limitaron a comentar con el más próximo, sin atreverse ya a levantar la voz, trocándose en cuchicheo lo que unos momentos antes era molesta algarabía.

El *botones* se encaramó al pescante, y los dos señores, con el herido y el guardia, se acomodaron dentro. El coche partió, el grupo de curiosos empezó a disolverse, y poco después, en aquel lugar no quedó otro vestigio del suceso que una pequeña mancha de sangre entre los rieles del tranvía, que los vehículos se encargarían de borrar con su rodaje, como cómplices del ignorado causante del atropello.

Sobre la mesa de operaciones de la Casa de Socorro yacía un cuerpo desnudo. El médico de guardia, antes de dar principio al minucioso reconocimiento que a la sazón practicaba, advirtió ya que no daba señales de vida.

¿.....?

Mientras, el guardia pretendía hallar entre sus ropas algún indicio que le identificara. Y nada encontró. Ni tarjetas en la cartera, ni papel alguno en los bolsillos, ni siquiera una inicial en el pañuelo. En la cartera había un billete de cincuenta pesetas por todo contenido. En un bolsillo del chaleco encontró un reloj de oro, con el cristal roto, sin duda por el golpe recibido al chocar contra el suelo, y parado: sus agujas marcaban las nueve y media. Y en uno de los bolsillos del pantalón, unas monedas de diez céntimos. Eso era todo.

—¿Qué raro!— comentó el guardia—. No llevaba nada que pueda identificarle.

—Sí que es extraño— comentó el propietario del automóvil, dirigiéndose al otro señor.

—Muy extraño— comentó éste.

El *botones*, un poco cohibido, se atrevió a insinuar:

—Pues nadie puede haberle quitado nada.

—¿Quién sabe!— contestó, con tono de duda, uno de los caballeros.

—Estoy seguro— replicó el *botones*—. Yo fui el primero en llegar junto a él, y estoy seguro de que nadie se atrevió a tocarle.

—¿Tú fuiste el primero? Entonces verías cómo ocurrió el atropello, ¿verdad?

—No fué atropello— repuso firmemente el *botones*.

—¿Que no fué atropello?

—No, señor.

Los dos caballeros se miraron sorprendidos. El guardia, más sorprendido, siguió interrogando al chiquillo:

—Entonces, ¿qué fué?

El dueño del *auto* se apresuró a advertirle:

—Pero reflexiona la importancia que tiene tu declaración. Di lo que hayas visto, lo que hayas visto— insistió—, sin inventar nada.

Y volviéndose al guardia, añadió, sonriente:

—Estos chiquillos, a fuerza de leer noveluchas, acaban teniendo una imaginación calenturienta.

El guardia sonrió, y sacando un carnet de notas y un lápiz, preguntó al muchacho:

—Ante todo, ¿quién eres y cómo te llamas?

—Me llamo Antonio Nadal, aunque todo el mundo me llama Tono a secas, y soy *botones* del café Madrid.

—¿Qué edad tienes?

—Quince años.

—¿Cuánto tiempo hace que estás en Madrid?

—Soy madrileño.

—¿Qué tiempo llevas en el café?

—Un año.

—¿Qué hacías antes?

Tono bajó la cabeza, un poco avergonzado.

—Nada— repuso.

—¿Tienes padres?

—No, señor.

—¿De qué vivías?

—De lo que sacaba cogiendo colillas— dijo, después de una corta vacilación.

El guardia tomó unas notas. Cuando se disponía a continuar el interrogatorio, el dueño del coche, espontáneamente, le dijo:

—Y yo me llamo Félix de la Roca; soy abogado, aunque no ejerzo, vivo en Barcelona, y paso en Madrid largas temporadas. Me hospedo en el Hotel Palace, y a la sazón volvía de dar un paseo por el Retiro, adonde suelo ir todas las mañanas, y al ver un grupo de gente detuve mi coche, suponiendo que se trataba de un atropello, para ponerlo a disposición de la víctima.

El guardia sonrió agradecido a tales explicaciones, pero sin tomar nota de nada. El señor Roca, con aire de gran señor, añadió:

—Yo no he visto lo ocurrido; pero, a juzgar por el comentario de toda la gente que allí había, se trata, al parecer, de un vulgar atropello que, por desgracia, ha tenido las más graves consecuencias, y en que el autor del mismo, con inhumano egoísmo, lejos de preocuparse de la víctima, atendió sólo a ponerse a salvo para eludir responsabilidades.

—Eso creo yo— dijo el otro señor—, y ante el ejemplo de este caballero y, sobre todo, por si puedo servir de algo, diré a ustedes que me llamo Ramiro Pozas, soy ingeniero industrial, resido en Bilbao y he venido a Madrid a ultimar unos negocios de compra de maquinaria para mi fábrica...

—Muy bien, muy bien— dijo el guardia—; ya se les avisará en momento oportuno.

Don Félix, hombre al parecer de unos sesenta años, insinuó:

—Pero será pronto, ¿eh?, porque tal vez la semana que viene vuelva a Barcelona...

El ingeniero, que no representaba más de treinta, apoyó:

—Sí, porque yo tampoco permaneceré muchos días aquí...

A todo esto, el *botones*, que se disponía a explicar lo acaecido, permaneció callado, escuchando cuanto se decía, con una atención tan pronunciada, que llegó a sorprender al señor Pozas. Tanta fué la fijeza del muchacho, que el ingeniero, algo molesto, le interrogó:

—¿Qué miras con esa impertinencia?

—Nada, señor— repuso humildemente el chiquillo—; es que ha olvidado usted decir dónde vive.

—¿Y a ti qué te importa?— exclamó, molesto. Y luego dijo al guardia, cambiando de tono—: Lo había olvidado. ¿Quiere usted tomar nota? Vivo en el Hotel Inglés.

—Perfectamente— contestó el guardia—. Ahora vamos a ver qué nos cuentas tú— añadió, dirigiéndose al *botones*.

—Pues yo, lo que he visto...

La salida del médico de la sala de operaciones interrumpió por segunda vez la relación del muchacho

—¿Qué tal el herido, doctor?— interrogó, con falso interés, D. Félix.

—¿El herido? Ese hombre ha llegado aquí completamente cadáver.

—¿Sí?— terció Pozas—. Yo creí que venía sin sentido.

—No, señor. Y lo raro del caso es que, no tengo duda, este hombre no ha muerto atropellado.

—¿No?— preguntaron a una los señores.

—No; ese hombre ha fallecido hace más de dos horas.

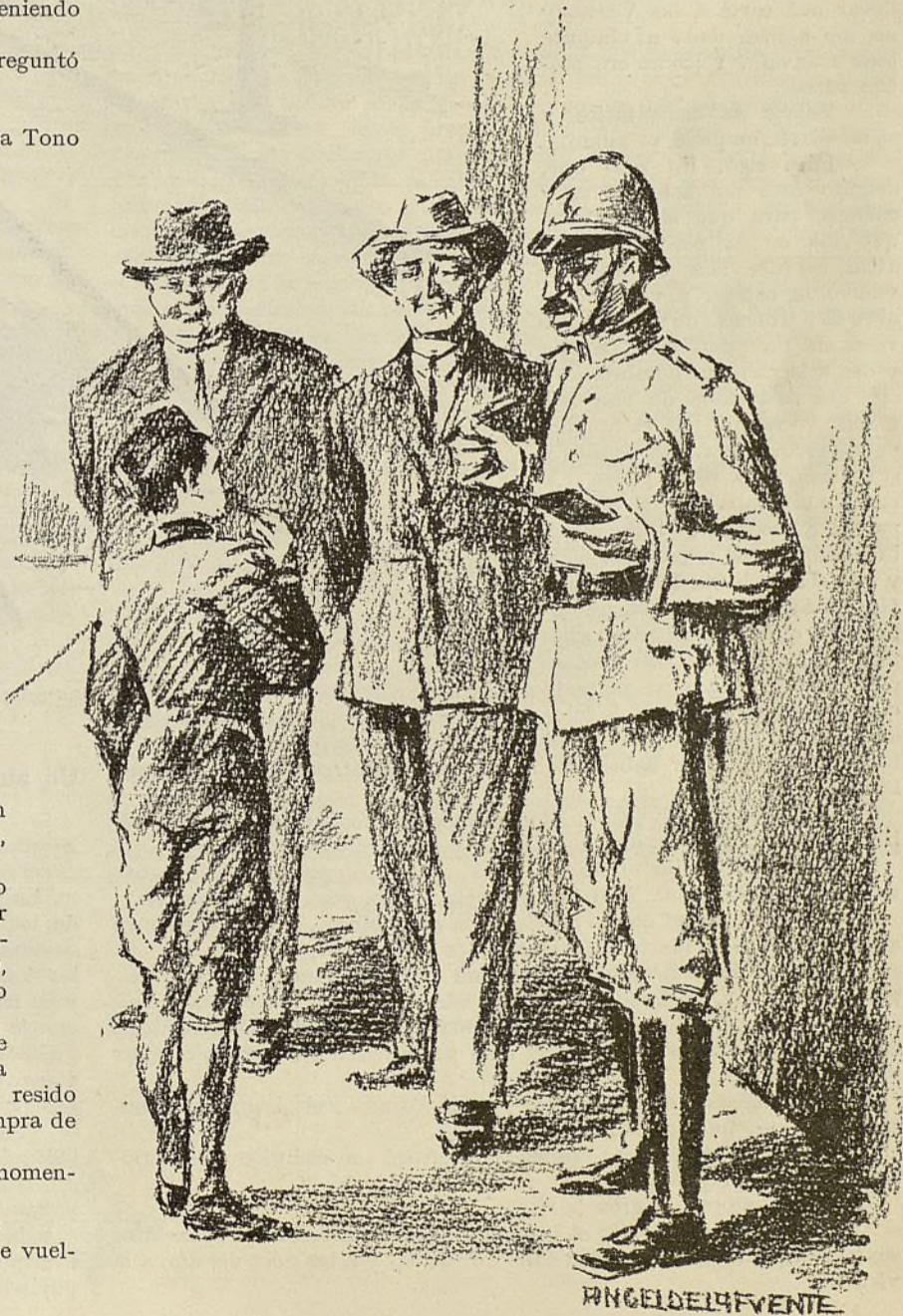
—Sin embargo, la sangre que vertió en la calle era bien reciente— objetó Pozas.

—Y bien abundante— añadió D. Félix.

—Sí, sí, era un gran charco— dijo el guardia.

El médico insistió:

—Pues, de todas suertes, no ha muerto a consecuencia de un atropello. Es imposible que las aletas, los faros, las ruedas o cualquier otra parte de un auto puedan producir una herida, como la



¿.....?

—Tal vez producida por la manivela del auto.
 —¿Y no tiene más heridas?—interrogó D. Félix.
 —Sí, otra en la frente, producida por el choque contra el suelo, pero que no es mortal.
 —Es extraño—objetó Pozas.
 —Sí, muy extraño—concluyó el médico. Y, entregando al guardia el certificado que había extendido, añadió—: Yo ya he cumplido mi misión.

Y despidiéndose con un gesto de los señores volvió a entrar en la sala de operaciones.

El guardia cogió el certificado. Cuando se disponía a salir, le detuvo el botones.

—¿Pero no quiere usted que le diga lo que he visto?—le dijo.

—Es verdad. Cuenta, cuenta; pero con brevedad, que tengo que ir al Juzgado en seguida.

—Sí, señor; en cuatro palabras. Verán ustedes.

Hizo una pequeña pausa, vacilando unos momentos, y por fin narró:

—Yo iba en el tope de un tranvía... Comprendo que no está bien ir en los topes de los tranvías, pero me habían mandado a llevar una carta a las Ventas y no me habían dado ni chiquita para tranvía... Y ¡como era mucho paseo!...

—Déjate de comentarios, y sigue—interrumpióle el guardia.

—Pues sigo. En esto que, cuando más me acurrucaba y encogía para que el cobrador, que iba en la plataforma de atrás, no me viera, en esto que vuelvo la cabeza y veo que se abre la portezuela de un auto que venía un poco detrás del tranvía y cae a la calle un hombre... Yo creí que se trataba de una desgracia y me fijé en el hombre para ver qué le había pasado y si se levantaba o no podía... Y cuando esperaba que el auto se parara a recogerlo, vi que el pobre señor no se movía del suelo y que el auto había desaparecido. Me llamó tanto la atención, que intenté ver qué había sido del coche; pero al asomarme, con precaución para no caerme, ya no pude distinguirlo entre los cinco o seis autos que se perdían de vista a lo lejos, en el viraje de la plaza de la Independencia... En cuanto acortó la marcha el tranvía, me tiré del tope y volví hacia donde el señor había caído, a la vez que otros que pasaban por la calle...

El botones hizo una pausa. El guardia permaneció en silencio. D. Félix y el ingeniero cruzaron una mirada y sonrieron burlescamente.

—Este chico—dijo al fin D. Félix—ha leído, por fuerza, muchas noveluchas policíacas... Eso es de novela, chico, pero sólo de novela.

—¡Le juro a usted que lo he visto con estos ojos!...—dijo Tono, muy airado, apoyando fuertemente los dedos sobre los párpados.

—Con los de la imaginación, que no son los mismos—insistió, sonriendo, D. Félix. Y, bondadosamente, añadió—: ¿No comprendes, muchacho, que si fuera cierto lo que dices y se tratara de una desgracia, los que fueran con ese señor en el auto se hubieran apresurado a parar y recogerlo?

—Y suponiendo que fuera solo—terció Pozas—, el *chauffeur*, al notarlo, también hubiera parado.

—¿Y si se tratase de un crimen?—interrogó con enérgico y misterioso acento el chiquillo.

Los dos señores soltaron la risa.

—¿De un crimen?—dijo el ingeniero—. ¿Y van a ser tan insensatos sus autores que dejen en plena calle de Alcalá, y a las doce del día, a la víctima?

que ese infeliz tiene en el pecho. Parece hecha con un instrumento muy agudo y cortante, como estilete, navaja, puñal...

—Yo confieso ingenuamente—agregó D. Félix—que no he visto lo ocurrido, pero la versión más general de cuantos allí estaban es que se trataba de un atropello, y por un *taxi*.

—No, no... Nada de *taxi*... Era un auto particular, y un buen auto. Como no entiendo de marcas, no sé de cuál era; pero se trataba de un buen coche.

—¿Te fijaste en él?—le preguntó el guardia.

—Sólo de primera impresión. Luego, ya he dicho que me fijé en el señor. Pero desde luego era un coche particular, bastante grande, pintado de negro... Al que reconocería sin vacilar es al *chauffeur*. Tenía bigote rubio. Y era joven. No se me despinta su cara.

—Pues eso ya puede ser un indicio—dijo D. Félix riendo—, aunque las señas no son demasiado precisas. ¡Vas a encontrar en Madrid una de coches grandes y pintados de negro...! El mío, entre otros... Y una de *chauffeurs* jóvenes y con bigote rubio... ¿No viste el número de la matrícula?

—No; al principio no pude reparar en ese detalle, y luego, cuando quise verlo, ya no se distinguía...

—¡Que lástima!—dijo el ingeniero—. Ese podía ser el hilo para dar con el ovillo.

—En fin de cuentas—dijo don Félix, disponiéndose a salir y dirigiéndose al guardia—, que ahí ha tomado usted nota de nuestros respectivos domicilios por si nos necesitan.—Y ya saliendo, añadió:—Y excuso decir cuán gustoso haría cuanto estuviera de mi parte por aclarar ese suceso, si, como dice este pequeño, tiene algo misterioso que aclarar...

—Lo mismo digo—agregó el ingeniero, y salió a la calle, detrás de D. Félix.

El guardia, sin esperar a que el auto arrancara, se encaminó al Juzgado, y el botones, que, o tenía menos prisa o más curiosidad, esperó en la acera unos momentos. Vió cómo D. Félix se empeñaba en hacer subir al señor Pozas en su coche; cómo ambos señores le dijeron adiós con la mano, y cómo, después de dar el dueño una dirección al *chauffeur*—que Tono no pudo oír, por más que afinó el oído—, el coche partía lentamente, como si no tuviese prisa, como si le invitara a seguirle...

II

En uno de los periódicos de aquella noche se publicó la información siguiente:

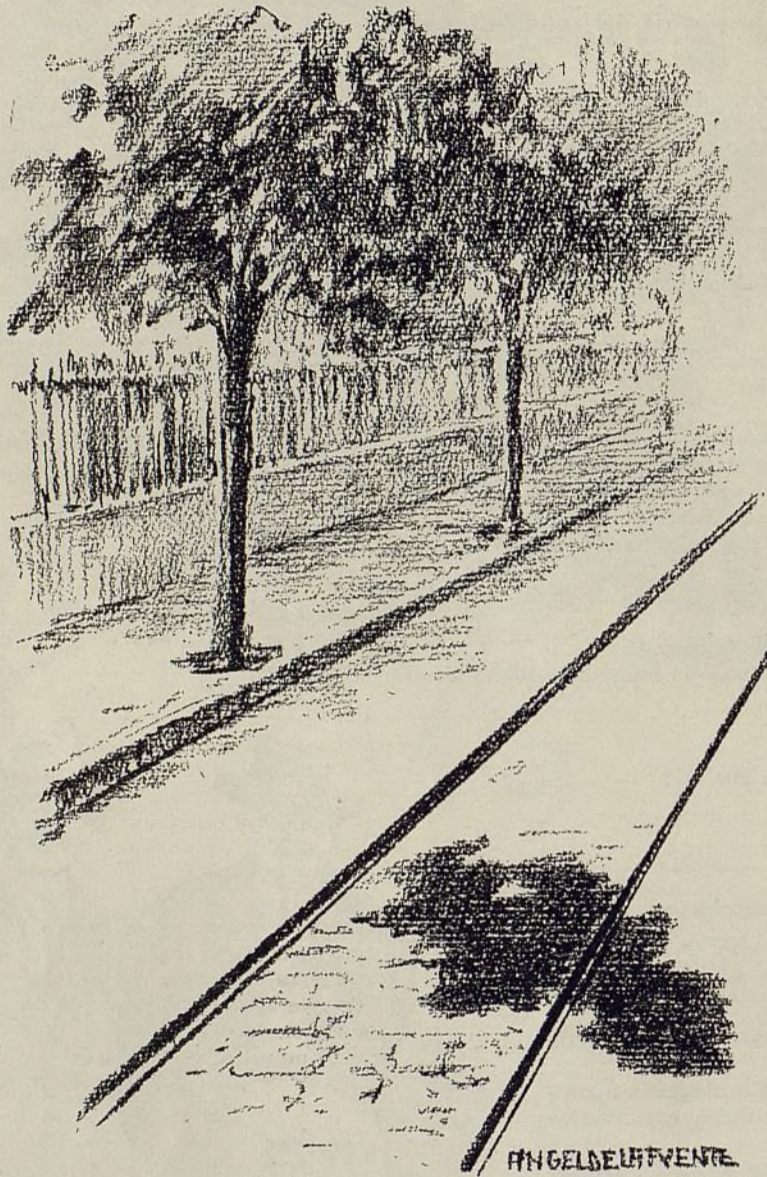
Las víctimas de la circulación.

Un automóvil atropella mortalmente a un hombre y huye en busca de la impunidad.

¡A las doce del día y en la calle de Alcalá!

La serie de desgracias que el alocamiento y la excesiva velocidad de los automovilistas, unida a la pasividad de nuestras autoridades, ocasionan diariamente, ha culminado en el atropello de hoy, ocurrido a las doce de la mañana y en plena calle de Alcalá: a la plena luz del sol y en lugar tan concurrido, un hombre ha sido atropellado por un auto que le ha causado mortales lesiones y ha logrado huir sin que nadie pudiera saber el número de su matrícula. El hecho—vergonzoso e indignante—es el siguiente, según relato de uno de los contados testigos presenciales:

Frente a la puerta de Hernani del Parque de Madrid, y a la hora indicada anteriormente, un hombre como de unos treinta años pretendió cruzar la calle en dirección a la acera de la iglesia de San Manuel y San Benito; al hallarse ya frente a ésta, un automóvil que doblaba a toda velocidad la esquina de Lagasca y Alcalá se le echó materialmente encima, sin darle tiempo a retroceder ni ganar la acera, empujándole hacia la vía del tranvía, donde cayó bañado en sangre.



El bárbaro autor de la hazaña, presumiendo tal vez las graves consecuencias de ésta, no aminoró la marcha del vehículo; antes al contrario, la forzó, abandonando a su víctima inhumanamente, perdiéndose entre los demás coches que se encaminaban a la Puerta de Alcalá, sin que los contados transeúntes que se dieron cuenta del trágico suceso pudiesen fijarse en el número de la matrícula, preocupados tan sólo en atender al herido.

En un automóvil particular que un caballero puso a la disposición de un agente de la autoridad se condujo, acto seguido, al atropellado a la Casa de Socorro del distrito, donde falleció al rato de ingresar, sin haber podido articular palabra. Según nuestro amable comunicante —persona bien informada y cuyo nombre callamos a ruego propio—, la muerte había sido producida por el violento encontronazo con una de las aletas de auto; además, el cadáver presentaba una ancha herida en la región frontal que se causó al chocar contra el pavimento, pero que no hubiera bastado a producir la muerte.

Sobre el cuerpo del infeliz atropellado no se han encontrado documentos, iniciales ni nada que pueda ayudar a su identificación, que tampoco ha podido ser realizada —hasta la hora de cerrar ésta edición— por ninguna de las varias personas que han desfilado ante el cadáver en el Depósito Judicial.

El Juzgado de guardia ha empezado a instruir las oportunas diligencias, ordenando la busca del automóvil misterioso. Sin embargo, es creencia generalmente admitida en los centros policíacos que el bárbaro atropello quedará impune.»

Al día siguiente, muy de mañana, Tono Nadal entraba en el hall del Palace Hotel. Se acercó al *bureau* del conserje y, leyendo la dirección de una carta que le presentaba, preguntó:

—¿Don Félix de la Roca?

—Se marchó anoche —respondió secamente el conserje.

—¿Anoche?

Tono vaciló.

—Sí, anoche, en el expreso de Barcelona.

El *botones* titubeó unos momentos. El conserje, sin hacerle caso, siguió barajando cartas y notas.

—¿Tendría usted la bondad de darme sus señas de Barcelona?

—Pregunta en el *comptoir*.

Tono cruzó el hall, dirigiéndose hacia uno de los encargados. Le formuló su deseo, y, pese a la afabilidad del mismo, no pudo satisfacer su curiosidad.

—En la ficha sólo indicó que procedía de Barcelona; y al marcharse no dijo adónde había de remitírsele la correspondencia que recibiera.

—El caso es que esta carta es muy importante. ¿Quién podría darme noticias de ese señor?

El encargado reflexionó. Y contestóle al cabo:

—Como no sepan su dirección en el garaje de donde le prestaban servicio...

Tono sacó de su cartera un lápiz, y en el dorso del sobre se apresuró a escribir las señas que el encargado le diera. Rápidamente salió a la calle y bajando por la plaza de las Cortes embocó el paseo del Prado.

En una calle céntrica estaba emplazado el garaje en cuestión. Y a aquella hora, los lavacoches se afanaban en la limpieza de un gran número de autos. A Tono no le fué difícil reconocer el que, en la mañana del día anterior, les condujera desde el lugar del suceso a la Casa de Socorro. Alegremente se dirigió al *chauffeur*, que también reconoció sin dificultad, y que no era otro que el hombre que a la sazón repasaba y engrasaba el motor.

—Muy buenos días. ¿Podría usted decirme las señas del señor Roca en Barcelona? —le preguntó respetuosamente Tono.

—Hola, muchacho —contestó el interpelado, sonriendo—. Y tú, ¿para que las quieres?

Tono le explicó en breves palabras el objeto de su pregunta: Un señor le había entregado en el café una carta para D. Félix, y en el hotel no habían sabido darle razón de su paradero.

—Pues a mí me pasa lo mismo: no sé su dirección. Ayer noche le conduje a la estación del Mediodía y ni sé adónde se fué, ni dónde vive, ni cuándo volverá... Hace quince días llamaron del hotel diciendo al encargado de este garaje que un señor necesitaba un buen servicio de automóvil. El encargado me envió a mí con este coche, y durante este tiempo he venido prestándole puntualmente servicio.

—¿El coche lo alquiló por días? —preguntó Tono, después de una pausa.

—Me parece, creo recordar que fué por todo un mes.

—¿Y usted cree que este viaje puede ser de corta duración?

—No, no. No creo que vuelva; al menos, al despedirse me dió una propina. Y hoy ya me ha dicho el encargado que desde mañana tengo un nuevo servicio.

Tono, después de breve vacilación, se aventuró a preguntar:

—¿Y fué espléndido en la propina?

El *chauffeur*, sorprendido, le interrogó a su vez:

—¿Y para qué quieres saberlo, ni qué te importa a ti?

El *botones* encontró rápidamente la respuesta:

—Para nada. Para saber si me he perdido una buena *propi* o ese señor era un tacaño que no me hubiese dado ni *chiquita* —añadió, riendo con picardía.

—Pues sí que te la has perdido... ¡Menudo señor soltando dinero! ¡Es el tío más rumboso que he conocido...!

Y como quien no quiere la cosa, burla burlando, Tono se hizo tan amigo del *chauffeur*, que por éste supo cuanto en relación con D. Félix podía aquél decir. Pero nada absolutamente que aclarara el suceso de la víspera. O Felipe, que así se llamaba el mecánico, era un hombre muy hábil y estaba complicado en el suceso, como cómplice de D. Félix, importándole mucho la reserva, o era en absoluto ajeno a lo ocurrido y no sabía nada que pudiera esclarecer el misterio. Fué, como había dicho el Sr. Roca al guardia, al salir del Retiro, donde diariamente paseaba por las mañanas, cuando, al enterarse de lo ocurrido, ofreció su coche. Y ni Felipe ni su señor vieron el atropello ni conocían, siquiera de vista, a la víctima del mismo.

Convencido de la inutilidad de su pesquisa y amenguado por este primer fracaso el entusiasmo de Tono, se dirigió, con el retraso consiguiente, al café donde prestaba sus servicios, ya bien meliada la mañana.

Allí oyó comentar a dos camareros el suceso que a él tanto preocupaba. Se acercó con curiosidad e intervino en la conversación. Uno de los camareros, que acababa de leer un periódico, le interpelló:

—Oye, Tono: ¿es de este atropello del que hablabas anoche?

—Sí; yo lo presencié.

—Pues mira lo que ya se sabe.

Y le acercó el periódico

Tono, con avidez de noticias, leyó rápidamente el suelto. Por lo que en él se decía, a última hora de la noche había sido identificado el cadáver por una señora joven y rubia, cuyo nombre no quiso dar a la publicidad, que era, según propia confesión, la esposa de la víctima. La señora había declarado que su marido, mister Hembolth, era inglés y a la sazón desempeñaba el cargo de secretario en una importantísima Compañía; que dicho señor llevaba tres años en Madrid y estaba casado con la declarante desde hacía dos. Luego, como ampliación, publicaba unas notas logradas por un redactor que se había personado en el domicilio de la señora en cuestión con ánimo de brindar a los lectores más amplia información sobre el suceso que tanto interés había despertado, y se aseguraba que Mr. Hembolth era persona estimadísima, buen esposo e inteligente empleado. Al decir de su esposa, aquella mañana, como de costumbre, salió de su casa antes de las nueve, sin que volviera a tener ninguna noticia de él. Y como llegara la noche sin que su esposo regresara, al leer en los periódicos la noticia de un atropello misterioso, llena de angustia, se encaminó al Depósito, donde tuvo lugar una desgarradora escena.

Tono, al acabar de leer el periódico, no hizo comentario alguno.

—Y sigue creyéndose en que se trata de un atropello, a pesar de lo que tú decías anoche —le insinuó un camarero.

—Así es —repuso Tono por toda respuesta.

Y aprovechando que un parroquiano requería sus servicios, se apartó de los camareros y acudió a la mesa de donde le llamaban. Le fué entregada una carta, y el *botones*, con el pretexto de ir a llevarla, pudo salir del café y, lejos de dirigirse al domicilio que en el sobre se indicaba, se encaminó hacia el centro de Madrid, y poco después entraba en el edificio de la Compañía inglesa en la que, según el periódico, Mr. Hembolth había prestado sus servicios.

Alegando que tenía una carta para dicho señor, no le fué difícil que un portero le indicase su domicilio. Y minutos después, jadeante por haber subido rápidamente ciento y pico escalones, llamaba al timbre de una casa de elegante porte.

—¿La señora de mister Hembolth?

(Continuará en el próximo número).

Dibujos de Ángel de la Fuente.



¿Por que no
escribe Ud.
novelas?

El hombre que dialoga con los Fantasmas

Un remo-
lino de
frases.



Federico Oliver



En un sillón abacial, junto al humeante soconusco, metido en el canuto de un púlpito, frente a una factoría en Boston, o en la proa de un barco? ¿Dónde hemos visto esta faz ancha, serena, de abate o de filósofo?

Un día, alguien dibujó sobre el mármol de una mesa del café la silueta del autor de *Los semidioses*. Inclínamos la cabeza en un ademán de curiosa reverencia, y uno de los del corrillo extendió el dedo sobre la figura, exclamando:

—Este hombre ha hecho un pacto con la pereza.

—¡No; estáis engañados! Federico Oliver no es un tráfuga, ni un desterrado, ni un indolente...

Un haz de miradas cayó sobre mí. Hubo un ligero revuelo, un pequeño remolino de palabras... Todos aguardaban con ansiedad que yo moviera los labios, como hombre que sabe un secreto.

Yo no quería decirlo todo de una vez. Conocía la importancia de mi regalo, me sentía orgulloso y ufano de mi privilegio. ¡Era el encargado de dar a conocer al gran Filipo las nuevas de la victoria de su hijo Demetrio!

—No es un indolente—remaché con energía—. Es que Oliver ha estado buscando durante años y años un empleo para su alma. ¿Veis esta arruga que le cruza la frente? Este es el signo de todos los hombres que corren muchas tormentas metafísicas. Yo sé muy bien que él dialoga todos los días con los fantasmas, y la señal de estos coloquios se ve en su sonrisa tenue, suave, imperceptible...

Mahoma y la Favorita



Un día el ilustre autor de *La niña* apareció en el tinglado de la farsa armado de lanza y arco, y, como Hércules, fué reconocido por los arreos. Había perdido el mostacho y ya la sonrisa no se enredaba en la maraña de las agresivas púas. Al verlo, la gente se asomó al zurrón del viajero para conocer los tesoros que había cogido en el campo dramático. Y las almas sencillas gustaron el dulce sabor de *Lo que ellas quieren*, y de todas las bocas salieron ingenuas palabras de bienvenida.

Estoy en su despacho. Libros sobre la mesa, libros en los estantes, libros en las sillas. Y papeles, muchos papeles. Al verlo hundido en la butaca, expuesto a morir aplastado por la pirámide de letras, yo quiero tirar de él y sacarlo del peligro; pero Oliver me extiende benévolo su mano, y me tranquiliza, diciéndome:

—No hay cuidado. Son amigos.

En una jaula salta una bola amarilla: es un canario que hace gimnasia. Un cigarrillo. Las primeras frases salen envueltas en humo. Así corrompemos los hombres el don divino de la palabra.

Yo traigo de la calle una pregunta para COSMÓPOLIS:

—«¿Por qué no escribe usted novelas?»

Oliver se levanta, abre un buró, mete la mano, hurga en las entrañas del mueble, saca un puñado de cuartillas y dice con pena:

—Yo soy un novelista fracasado. Esto que usted ve es media novela. La empecé hace seis meses. ¡No tiene usted idea con el ardor y entusiasmo con que yo cojo este trabajo! Lleno y lleno cuartillas, y, cuando más metido estoy en la grata tarea, siento como si alguien me tirara de la chaqueta. ¿Y sabe usted quién me llama?: ¡el Diálogo!

Yo miro a la puerta, cuyo gozne ha sonado. El autor de *El crimen de todos* continúa:

—Cuando es—

cribo la novela siento hasta remordimientos. Parece que veo en el fondo de la sala una vieja cara de mujer cariñosa y amante que me interpela, con la boca muda. Porque no se puede poner el corazón en dos amores. Esto me recuerda...

Arrepentido, Oliver se calla; pero yo le insto:

—Siga usted...

—Lo que le ocurrió a Mahoma con su buena y fiel Kadijah, la mujer que le siguió en sus tiempos duros y difíciles, cuando todos le creían un impostor y un hombre vano. Mahoma, ya glorioso y triunfador, tuvo una nueva favorita, la bella y dulce Ayesha, que celosa le preguntó un día: «¿No valgo yo más que Kadijah? Ella es vieja y ha perdido su hechizo. ¿No es verdad que me quieres más que a ella?» «¡No, por Alá!, respondió el Profeta. ¡No! Ella fué la primera en creermme cuando nadie me creía. En el mundo tuve un amigo, y ese amigo fué Kadijah.» Yo también prefiero a Kadijah, que es para mí el teatro.

La vida inquietante de los muñecos

—¿No gusta usted de las obras de imaginación?

—Todo es imaginación. Yo no puedo leer libros de entretenimiento. No hay tiempo. Yo soy un goloso de las horas, y éstas, las que me sobran de mi trabajo, las empleo en leer libros de antropología, de estudio de razas, todo lo que es ciencia natural. Me gusta también la literatura inglesa y la rusa. ¡Oh los rusos, qué inquietantes y misteriosos!

Y olvidándose que soy el *reporter*, me pregunta:

—¿No le gustan a usted?

—Perdone usted, don Federico; soy yo el que tiene que preguntar. ¿Y qué hace de teatro?

—He concluído una comedia popular madrileña, que titulo *Atocha* y que ensaya estos días la compañía del Alcázar. Cuando se publiquen estas líneas se habrá estrenado.

—¿Qué tiempo tarda usted en pergeñar una comedia?

—Un mes... mes y medio. Trabajo despacio. Guardo lo que hago. Vuelvo a leerlo. Rompo cuartillas escritas. Si algún tipo se me ha desviado, le meto otra vez en el oscuro rincón de donde salió. En el mundo espiritual hay personajes que salen rozagantes y llenos de vida, y otros, enclenques y cuajados de macas.

—Algunas veces la criatura fantástica que crea, ¿toma rumbos insospechados para usted?

—Con frecuencia. El muñeco creado se desvía, torna, se yergue y se hincha, como criatura ajena a uno, que exige un puesto preeminente en la obra. Y lo arrastra a uno. Y lo empuja. ¡Se hace el amo, amigo mío!

—¿Qué situación le es a usted más fácil: ¿la cómica o la dramática?

—La situación dramática tengo que buscarla. A veces paso apuros grandes. La situación cómica me la encuentro hecha. Se viene a la mano, como perrillo familiar.

Una pausa y Oliver pregunta:

—¿Recuerda usted aquella obra de la que les dí a ustedes una lectura en casa?

Yo recuerdo:

—¡Ah, sí! ¿Cuándo nos reunimos aquí Maeztu, Diego San José, Rafael Marquina, Canedo, Rodríguez de la Peña, Ricardo Puga...?

—Exacto. Pues esa obra, titulada *El hombre*

crea su destino, la estrenará Fuentes en el teatro de Fuencarral este invierno. Tengo ahora las manos sobre *La mujer y el payaso*, que no sé a qué teatro llevaré, porque yo no atino a escribir para un actor o actriz determinados. A mediados de noviembre estrenaré en el teatro Eldorado, de Barcelona, *Las hilanderas*, una zarzuela a la que le ha puesto música Serrano, y tengo también otra zarzuela con Penella.

Esta obra saldrá a la calle con el mote de *El hermano Lobo*.

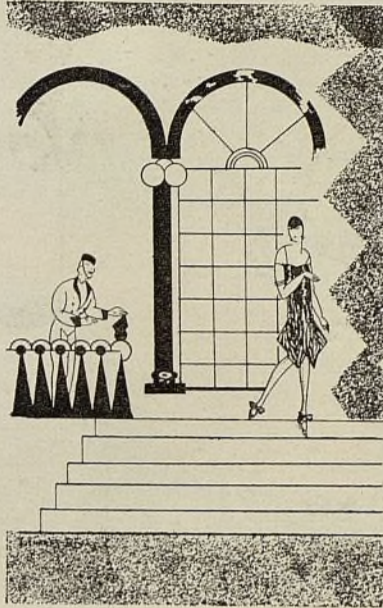
Y, como si se le hubiera ido entre los espirales del cigarrillo algún recuerdo, Oliver busca con la mirada algo en los hilachos de humo.

—¡Ah, y si me queda tiempo llevaré al Infanta Isabel *Susana y los viejos* — dice definitivamente.

Los ojos del autor del *El azar* brillan, optimistas y alegres; su mano, franca, noble, que se abre repleta de sinceridad, estruja la mía. Se ve que está contenta de estar en la batalla y que confía en sus armas, en las que brilla el talento. Yo le recuerdo sus tiempos de vaguez, de los días sin azares y sin luchas. Y digo al ilustre autor:

—Ha vuelto usted otra vez a la tarea. A los ocho años encuentra usted su sitio. Tiene reservada su mesa. Y pensar—digo con pena—que si no vuelve al trajín hubiera usted estado expuesto toda su vida a lo peor que se puede exponer un hombre: ¡A que no le pase nada!...

JULIO ROMANO

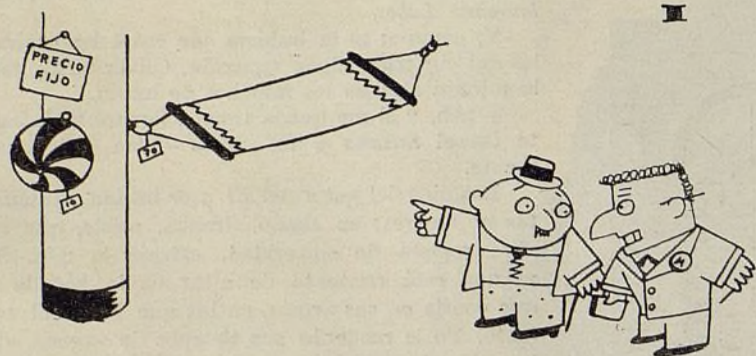


¡¡El baile!... He aquí la locura del día. Pero ya no basta con el «fox», ni es suficiente con el «blue», ni satisface el «charleston»: la humanidad, enloquecida, clama incesantemente; ¡Mds!... ¡Mds!..., sin detenerse en su marcha hacia el absurdo. Por eso las hermanas Dolly, famosas danzarinas, crean nuevas contorsiones, tan ridículas como las que hoy brindamos a nuestros lectores, y que son un momento culminante de «dirty dig», el baile que asegura la Prensa parisina—cuyas primicias le han sido concedidas—que gozará este invierno del favor de los aficionados.

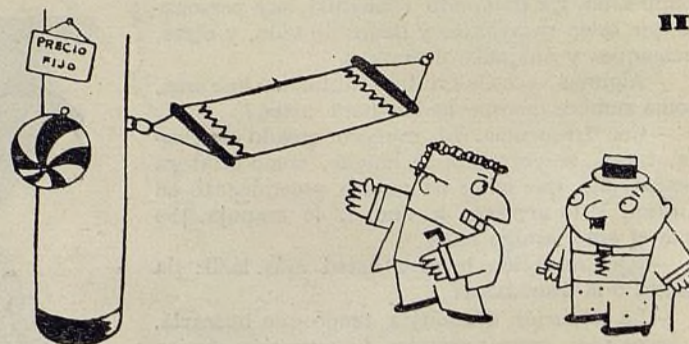
Historieta
cómica

LA HAMACA

por
M. Mihura



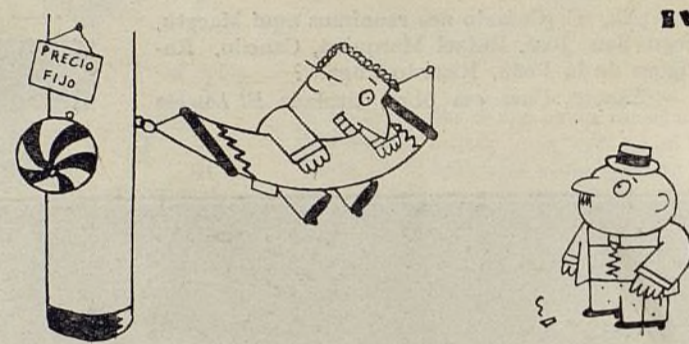
—Quisiera comprar esa hamaca. ¿Es resistente?



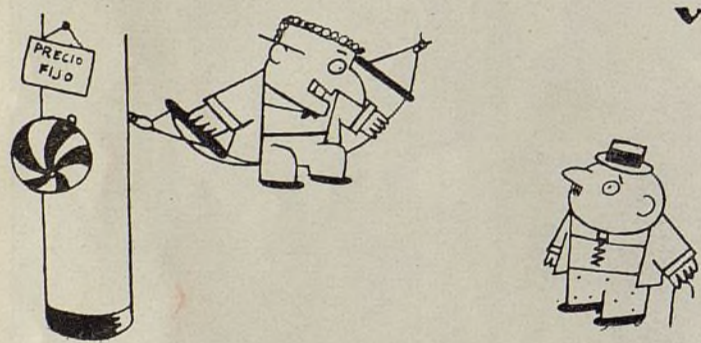
—¡Oh, no tenga usted ningún cuidado. Está hecha del mejor material...



... Puede resistir el peso de una persona gruesa sin miedo alguno de que se rompa...



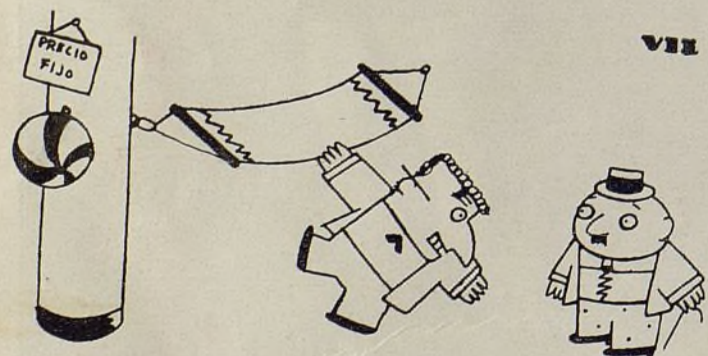
... Por muchos movimientos que se hagan, los resiste...



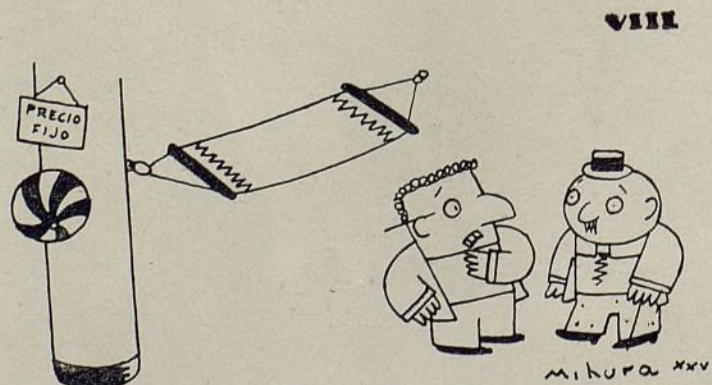
... Es tan fuerte y está tan bien hecha...



... que hasta se puede bailar encima...



... sin miedo a que se caiga nadie.



—Bueno, bueno. Entonces no me conviene. Es que yo quería regalársela a mi mujer.

Mihura xxvii.



Renault

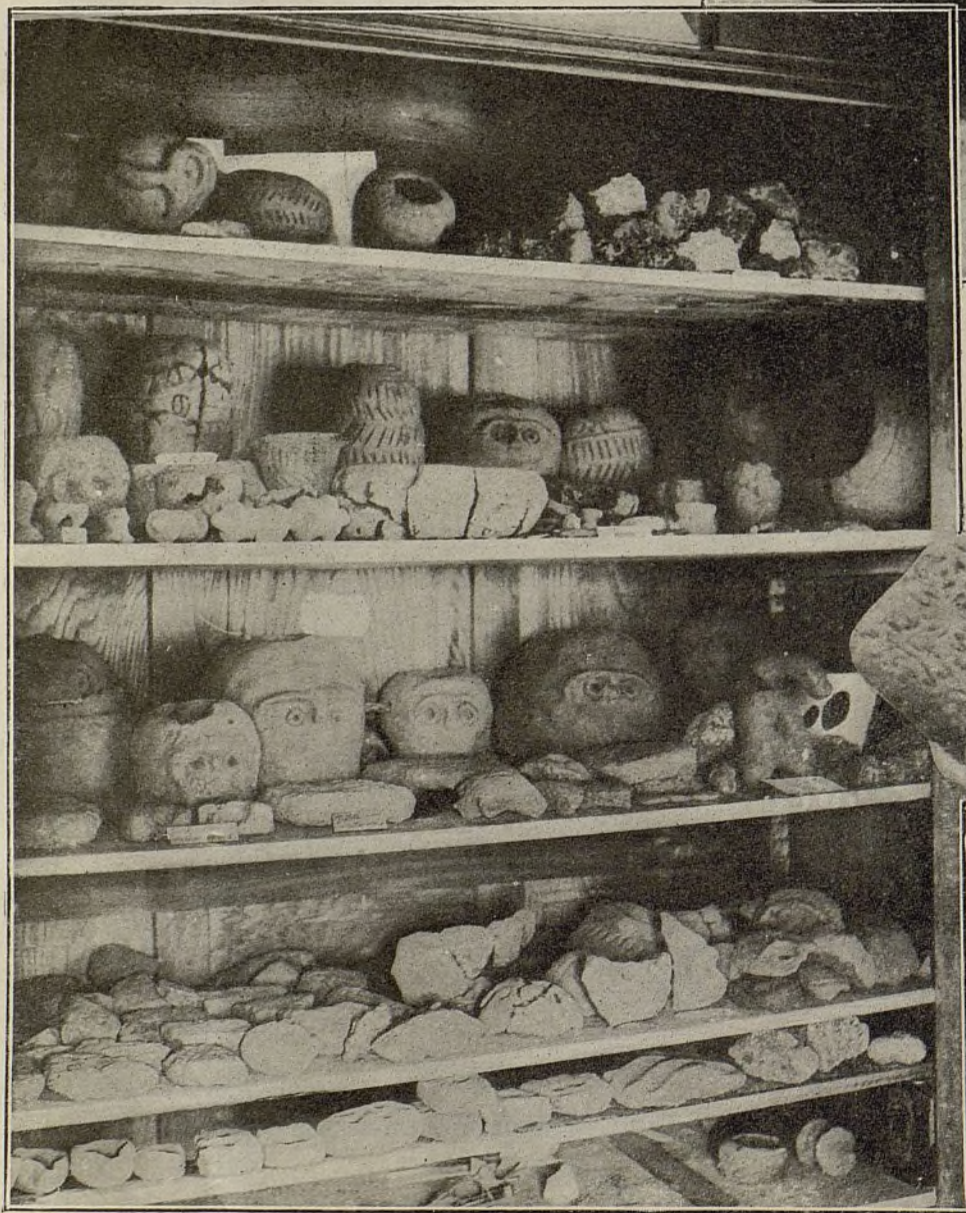
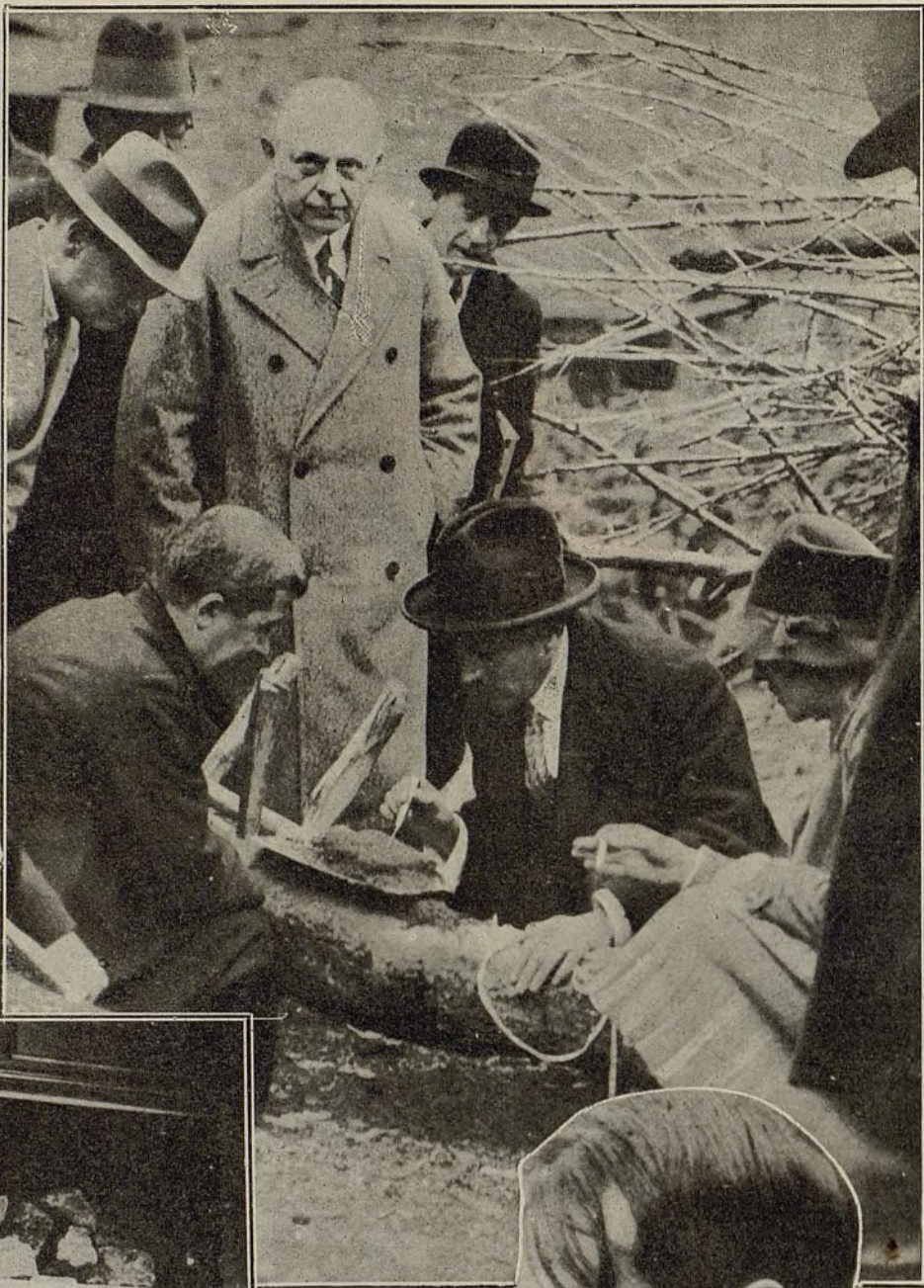
Ayuntamiento de Madrid

Nuestros remotos ascendientes

Los hombres de ciencia—cráneos ralos, ojos parapetados tras las vidrieras de las gafas, larga perilla amarillenta o grisácea—han pasado ya al reino del tópico, están anticuados, francamente *demodés*; el sabio de hoy es joven, correctamente peinado, oloroso a colonias fuertes y a cigarrillos ingleses; a veces, hasta es sabia, en vez de sabio, y pinta sus labios en forma de corazón y corta *a lo chico* sus cabellos.

Ahora, en Glazel, los arqueólogos franceses han caído, nuevamente, sobre los restos de la civilización en que existían nuestros remotos ascendientes, los hombres del período neolítico. Las fotografías nos muestran cómo husmean en las excavaciones el abate Favret y el Dr. Morut, y hasta la delgada inglesa miss Garrod—sabia y mujer, doblemente curiosa—, admirados ante un ladrillo con inscripciones, recién salido a la luz pública, y otra cómo lo examina detenidamente, en afanosa búsqueda de los vestigios de aquel existir, el susodicho doctor.

Y todo, ¿para qué?... Ved las vitrinas del museo de Glazel, donde se amontonan los hallazgos, y considerad si el valor científico de esas piedras y esos fósiles puede compensar de la pérdida de ilusiones, de fantasías poéticas que todos nos hemos forjado respecto a la vida de «aquella edad y tiempos dichosos aquellos que los antiguos...»





FIGURAS DEL CINEMATOGRAFO



Se trata de Emil Jannings, lector. El eminente mimo que «Varieté», la revolucionadora película de Dupont, descubrió mundialmente y elevó al pináculo de la fama,

es para todos un actor alemán y como tal se le ha presentado en reclamos y críticas; y ahora, cuando en los estudios de Hollywood ha «rodado» su primer «film» para América, no ha faltado quien ha querido esgrimir su supuesto extranjerismo para desvirtuar el éxito de la producción.

Y, sin embargo, Jannings es americano; más aún: estadounidense. Hijo de alemanes, sajón de raza, el gran artista de la pantalla vió en el meridiano de la América del Norte la luz primera; pero al cinematógrafo nació en la Europa Central.

Sufrió y vivió mucho Emil antes de ser lo que hoy es. Muy joven aún abandonó, ya en Alemania, el hogar paterno y se incorporó como grumete a la tripulación de un navío. Supo entonces de los azares de la vida marinera y recibió las caricias del viento y de las olas y las no menos duras de marineros, que golpe que a bordo de un barco se pierde es el grumete quien se lo encuentra.

EMIL JANNINGS

o

LA PERFECCIÓN

El alemán que se adueñó de América

Al cabo, cansado y maltrecho, dejó la vida del mar para formar parte de una compañía de cómicos de la legua que recorría pueblos y aldeas interpretando dramas más o menos clásicos; pero, como tantos otros, su personalidad no logró destacarse en el arte escénico. Algún tiempo después, Jannings traspasó los umbrales de la cinematografía, consagrándose por entero a ella.

Desde el primer momento, su experiencia dolorosa del vivir, su conocimiento de las pasiones humanas y la práctica del fingimiento adquirida en el contacto con los comediantes, le aseguraron el triunfo; y «Pasión», «Pedro el Grande», «Ana Bolena», «Quo vadis?», «Madame Dubarry» y «Dantón» fueron otros tantos esca-

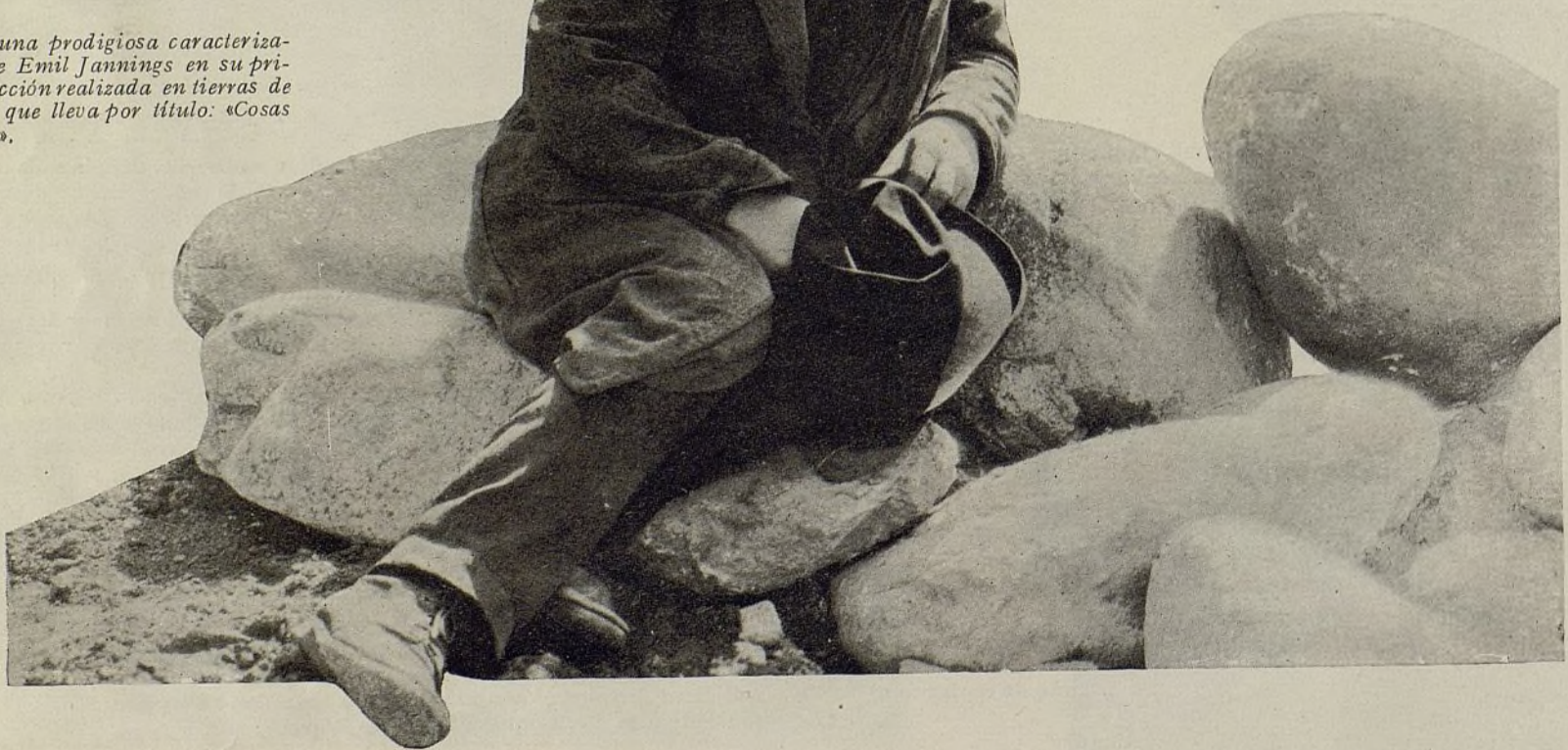
lonos que le condujeron al éxito categórico, indiscutible, de «Varieté».

Después, América, su patria, le llamó, abriéndole, con sus estudios, el camino de los multimillonarios. Vedle en su casa de Hollywood sonriendo, feliz, a la tranquilidad de hoy, para él y para su esposa, a tanta costa lograda; contempladle atentamente y tal vez comprenderéis por qué Emil Jannings, que ha saboreado todas las amarguras, sonríe plenamente a la gloria, que, para él, es la paz.



Ante su casa de Hollywood, el mismo alemán especialista en encarnar malvados o atormentados se nos muestra con su plácida sonrisa satisfecha de buen burgués.

He aquí una prodigiosa caracterización de Emil Jannings en su primera producción realizada en tierras de América y que lleva por título: «Cosas de la carne».





La grata época invernal

Las comparsas veraniegas que giraron vertiginosamente por la ciudad ya se fueron en busca de nuevo bullicio, de nueva algarabía; ya se conglomeran otra vez en los bares elegantes de París, en sus «dancings» y recreos selectos. Muchos, sin embargo, han retornado a sus hogares, a Inglaterra, a América, para reposar unos meses y en seguida reunirse en con sus vestimentas niveas de «skis» y luego volver a encontrarse bajo el cielo azul de la Riviera y su ficticio y prematuro verano. Después, vuelta a París, en seguida unos días por Pascuas a Biarritz, a Deauville y otra vez a la *ciudad de las ciudades* hasta que llega el verano y vuelven a invadir las playas de moda.

.....

Biarritz en la temporada invernal recobra su belleza ingénita, su señorial actitud, su galana sobriedad. Parece como si al fin se hubiese visto desembarazada de la invasión de unos huéspedes molestos que revuelven, cambian, ensucian, lastiman los muebles, el decorado, la armonía, el silencio y la quietud de un hogar.

Ya se marcharon los ricos improvisados, los que maltratan el dinero con furia novicia, con desprecio de jugador de azar. Ya se fueron los que triunfan y sienten el afán de lucro, de brillo, de conquista. Ya no quedan más que los habituales de Biarritz, los que aman Biarritz y gustan de su quietud, de su rústica galanura, de su encanto inexplicable, pero certísimo, y en esta época del año se juntan, se reúnen cerca de los leños que arden en una chimenea y recuerdan, recuerdan trozos vivos del pasado, recuerdan otros tiempos...

Y es que los moradores de Biarritz, aunque jóvenes, poseen todos una tendencia, un carácter viejo, tranquilo, aquietado. Cuando envejezcan estas principales figuras de Biarritz que con tal vigor evocan el pasado, ¿quiénes vendrán a sustituirles? Cuando mueran éstos, ¿habrá otros que vengan a ocupar sus sitios vacíos?

Yo creo que no. Esos que se irán son fieles guardadores de una tradición que se fué para siempre; conservan dentro de ellos ese precioso talismán que consiste en haber conocido los tiempos de antes de la guerra y éstos de ahora tan antagónicos. Los que vengan vendrán de prisa, poseerán esa desdichada actividad, ese afán de moverse y de trabajar que destruye toda armonía y encanto. Estas figuritas de Biarritz que en esta época del año se destacan con recia tonalidad, emancipándose del forzado oscurecimiento producido por el torbellino forastero del verano, poseen un mérito inestimable, son semejantes a esas ediciones raras, curiosísimas, imposible de encontrar, que un buen bibliófilo encierra con cautela, como reliquia santa, en lo más hondo de un cofre, de un arca, de una caja de caudales.

¡Ah!, son los representantes de una época, de algo que ya no podrá volver, de algo que no es posible reconstruir ni siquiera en América, donde todo se logra a fuerza de oro.

Sí, yo venero y siento un respeto profundísimo por esas figurillas que, metódicamente, van viviendo sin establecer ninguna diferencia entre sus quehaceres, sus goces, sus esperanzas.

En el fondo poseen una sensibilidad de artistas, un cúmulo de bellas cualidades que han dejado dormir, morir en su alma quizás por pudor, o por temor a que no fuesen debidamente apreciadas.

Yo siento mucha simpatía, mucha ternura y admiración por su pasividad filosófica, por su renunciamento admirable de las vanidades humanas, de sus estímulos y pasioncillas.

Cuando los años abrumen con mayor intensidad mi espíritu y mi pulso ya no tiemble por ningún afán, allí, recogido en un respetuoso silencio, escucharé cómo vibra la voz del pasado en labios de uno de esos filósofos «biarrots», a los que tanto admiro, a los que tanto quisiera parecerme.

.....

BELLEZAS ARISTOCRÁTICAS



La señorita María Luisa de Moltke, hija de los condes de Moltke, que destaca su belleza y fina espiritualidad en los «sets» más elegantes de Londres, París y Biarritz.



Un día de noviembre en Biarritz

A pesar de la llovizna insistente y molesta, los habituales a Miremont acuden sin falta. Margot Pastor, la distinguida y bella señorita, es quizás la primera; luego Carlitos Candamo y su inseparable can; en seguida las bellísimas señoritas de Amézaga. Tras los comentarios de ritual sobre el *golf*, *bridge* o una comida de la víspera, van llegando los más rezagados, el marqués del Muni, Pedro Candamo, la encantadora Marie Louise Moltke, la condesa de Arcangues, Madeleine Forbes y su hermana menor Jhon, que rivaliza con ella en gracia y distinción.

Luego llega el señor Silva de Ramos, explicando una atrevida jugada de *bridge* que la víspera realizó en perjuicio suyo Mr. X., que cada día juega peor.

La encantadora señora de Silva de Ramos, que acompaña a su marido, charla en grupo aparte. Carlitos García llega el último y es recibido por todos con la natural simpatía y afecto.

Otras bellas damas y señoritas, cuyo nombre siente no recordar el cronista, van llegando y al poco tiempo todos se marchan, después de haber concertado algunos partidos de *golf* o *bridge* para la tarde.

En Royalty, donde se reúne la «trinca» de los que gustan de charlar de la caza, bacarrat y «faldas», ya no queda ninguno. En invierno se almuerza más temprano.

Al pasar por el Bar Basque me encuentro con algunos rezagados: el barón de Forest, el conde de Zarnekau, el marqués de Somosancho, Mario Casasús y otros cuantos.

• Antes de las tres de la tarde, los que juegan al *golf* se hallan congregados ante el «tee» de salida.

En el magnífico *golf* de Chiberta se ha perdido un poco la intimidad peculiar del *golf* antiguo. Es un marco demasiado grande, y el lago y los millares de pinos que se alzan todo a lo largo parecen indiscretos lacayos gigantescos. No obstante, es tal la belleza de aquel lugar, que todo es perdonable, hasta casi, casi el excesivo número de millones empleados en su construcción.

La señorita de Gouy d'Arsy, «Pierrette», como la llaman sus íntimos, es de las primeras que regresan de jugar. Pronto, con su animación peculiar, organiza una partida de *bridge* con Carmencita Landa, toda gracia, belleza y simpatía, y otros contrincantes.

Según van regresando al chalet los jugadores, suben de tono los comentarios sobre las jugadas de aquella tarde.

El te o el *whisky* suavizan los ánimos y pronto, ante las mesas de *bridge*, cuando se hallan más apaciguados, comienzan otra vez éstos a exaltarse.

La llegada de «Maitre Laxague», el célebre abogado de la región, que con tantas simpatías cuenta, despierta un murmullo de protestas y comentarios sabrosos. El señor Laxague, aparte de que juega bien al *bridge*, posee un «naipe», una suertecita, que a muchos irrita profundamente.

I. Ibernegaray llega detrás de Laxague y con su amable sonrisa parece querer disculpar finamente la suerte excesiva de su camarada.

La distinguida y amable Mrs. Marshall viene encantada de su tarde de *golf* y pronto se dispone a enfrentarse con sus enemigos diarios de *bridge*.

El conde d'Arcangues, el mejor jugador de Biarritz, acude también al saloncito donde, ante varias mesitas verdes, los jugadores se entregan a sus largas, dolorosas e intensas preocupaciones.

.....

Antes de comer se reúne un grupo de personas en el bar del Casino Municipal, y otro en el Bar Basque.

Al nuevo y suntuoso hotel de Miramar acuden unos cuantos elegantes para concurrir a una comida íntima que ofrecen a sus amistades los condes de X...

En el restaurante del café de París se hallan congregados sus habituales. Es uno de los lugares donde se come mejor y más económicamente. Además, los clásicos «biarrots» sienten especial predilección por este restaurante.

Saludo un instante al marqués de Somosancho. En otra mesa se hallan otros aristócratas, genuinos moradores de Biarritz.

Después de comer, en invierno, los cines del Royal y del Lutetia se hallan concurridísimos. Más tarde, entre once y doce, acuden al Casino Municipal unos cuantos para efectuar su visita de costumbre.

Fijos en el verde tapete se observan los mismos ojos de siempre; pero la mirada más tranquila que en el verano, cuando todo cuesta más caro, ¡hasta el jugar!

Los que en agosto arriesgan cien mil francos, ahora sólo cruzan cinco mil, y no es por falta de adversarios, pues a veces ante una mesa suelen concurrir los mismos que en verano; es que falta la atmósfera, el empuje que da la galería, los mirones de importancia y el saber que una gran pérdida o ganancia será lo suficientemente comentada.....

REMEMBER



UNO DE LOS MEJORES «GREENS» DEL GOLF DE CHIBERTA (BIARRITZ)



Los jóvenes marqueses de Portago, que han contraído matrimonio recientemente

Gran Mundo



DEL EXTRANJERO



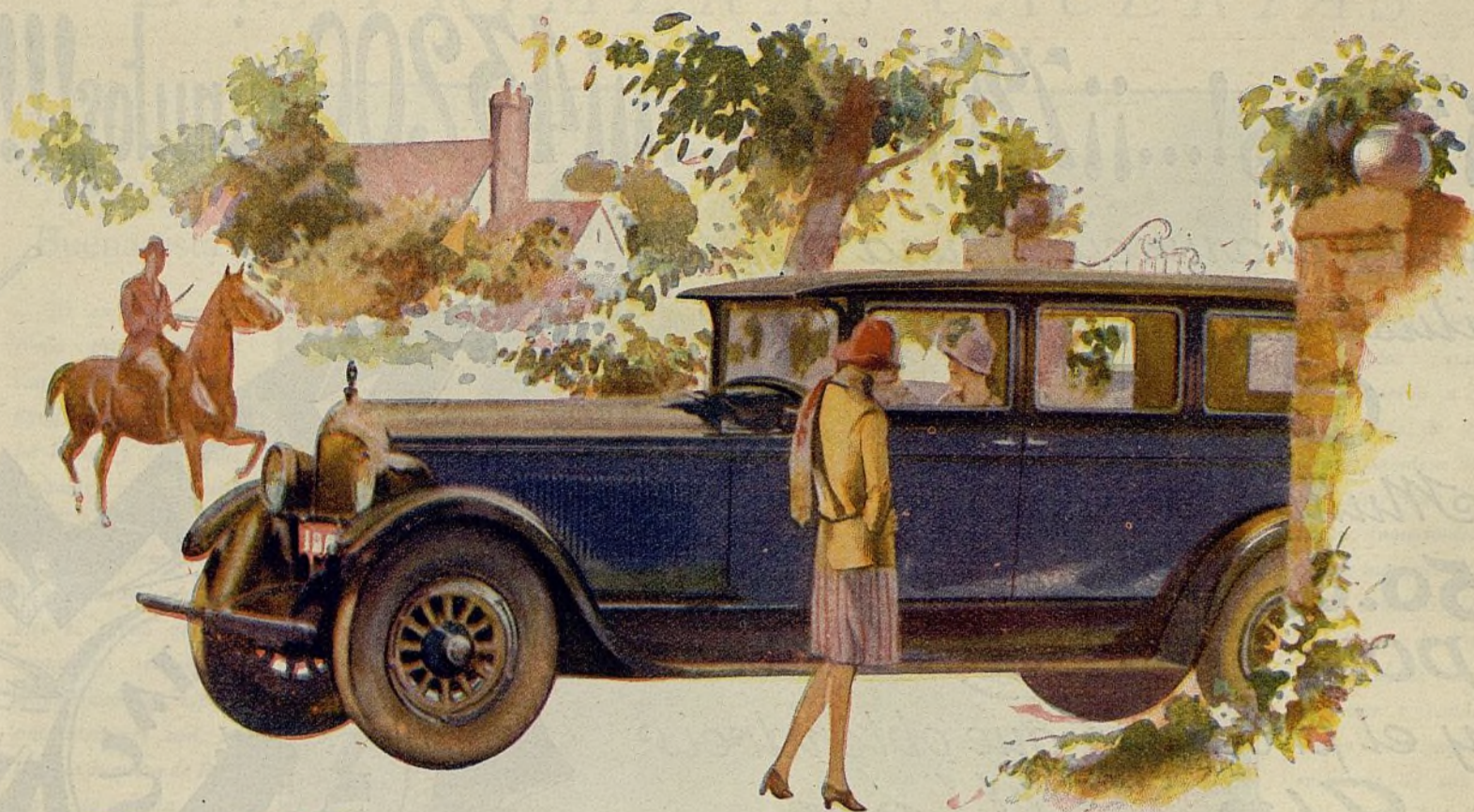
Las aristocráticas cacerías inglesas

La condesa de Essex en el plano superior, y el conde de Essex en el inferior.

En Graven (Inglaterra) se conserva con todo cariño la tradicional costumbre de cazar la liebre y el zorro con las inquietas traillas de perros. Bajo el cielo de un tono gris plomo se desarrolla la escena. Los aristocráticos jinetes y las gentiles amazonas, sobre los rápidos pura sangre, escoltan a la alborotadora jauría, aun atraillada, impaciente por lanzarse tras la huella de la fugitiva presa. Entonces, en plena agitación de la caza, el grupo de cazadores pierde su sosegado y sereno aspecto de viñeta aristocrática, para adquirir vida intensa y movimiento.



La vizcondesa de Peña Parda, hija de los marqueses de Rajal, que por su clara inteligencia y belleza es figura sobresaliente en la alta sociedad española



unicamente el «Nuevo Paige 8»

con "dos altas velocidades" puede hacer lo siguiente:



1. Parar de 8 a 40 kilómetros por hora en 5,5 segundos, y a 65 kilómetros por hora en otros 5 segundos.



2. Marchar a 115 kilómetros por hora o más con la misma suavidad y seguridad que en otro coche a 80 kilómetros por hora.



3. Un ahorro de un treinta por ciento de gasolina, debido a sus 3.^a y 4.^a velocidades en directa, consumiendo alrededor de 20 litros por 100 kilómetros.

4. Marchar en paseo a 5 kilómetros por hora en la tercera (directa) y a 8 kilómetros por hora en la cuarta (directa).

«PAIGE 8»

Alcalá, 69 - MADRID



i 30 días!... ii 720 horas!!... iii 43.200 minutos!!!

*dura el anuncio en una revista
ilustrada mensual como*

Casmopolis

Multiplicad, ahora,

**50.000 ejemplares
por 30 días**

y el producto que obtendreis

**Un millón
quinientas mil**

*seran las veces que leeran
vuestro anuncio los lectores de*

Casmopolis

*Casi todos ellos tienen, inevitablemente
diez amigos incondicionales
que fuman su tabaco, revuelven su biblioteca y leen gratis
sus novelas y sus revistas, resulta que si anunciáis en*

Casmopolis

vuestros productos serán conocidos

iiii 15.000.000 de veces más!!!!

iiii QUINCE MILLONES!!!!



LAS PRIMERAS CACERÍAS



Buenavista

Es en Buenavista, finca propiedad del conde de Romanones, donde, en la alegría de los breves y claros días otoñales, se han celebrado las primeras cacerías de la temporada. Y en uno de los «puestos» el conde de Romanones, entusiasta de este deporte, espera pacientemente con su hija, la duquesa de Pastrana, la pasada de las piezas.



Buenavista

Al final de un «ojeo», los cazadores (de izquierda a derecha: conde de Romanones, condesa de Yebe, señor Van Vollenhoven, duquesa de Pastrana, marqués de Córdoba, señor Gil Delgado, duque de Pastrana, señora de Van Vollenhoven y conde de Yebe) contemplan el resultado de sus tiros recontando las piezas cobradas.



BUENAVISTA Y MAZALABEAS



El placer de la caza compensa con creces la larga espera de los cazadores. Ved si no cómo el semblante de la señora de Van Vollenhoven no denota, en su simpática expresión, la más leve sombra de impaciencia o cansancio.



En Mazalabeas, propiedad del duque de Santoña, han empezado las interesantes y apasionadoras cacerías de liebres. La marquesa de Villabragima y la señora de Santos Suárez, en un alto de la carrera, dibujan sus distinguidas siluetas de esbeltas amazonas en el fondo claro de un cielo sin nubes.



El almuerzo congrega a los cazadores en rededor de la «mesa» improvisada. Y mientras reparan las energías gastadas, comentan alegremente las incidencias de la jornada.

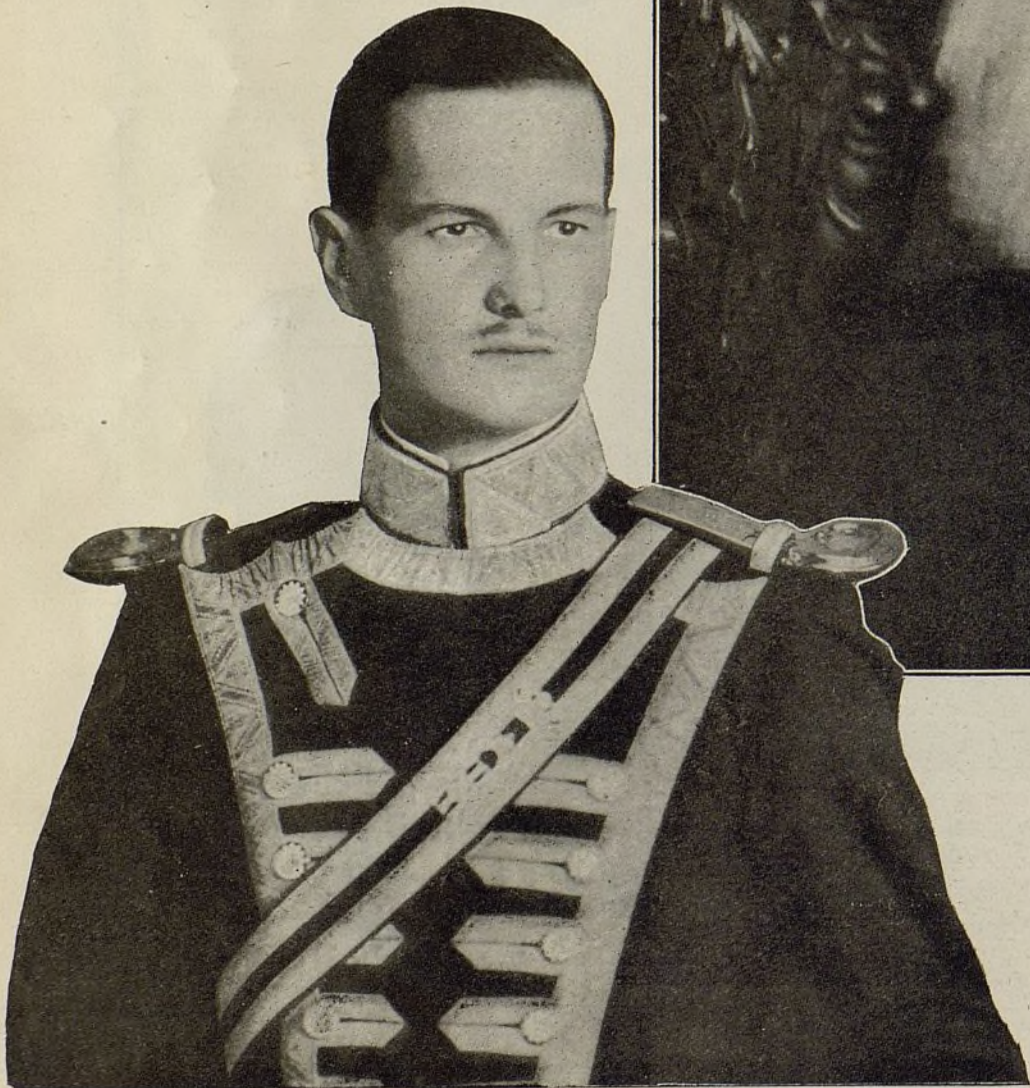


La bella condesa de Yebes y el marqués de Córdoba, que obtuvieron un brillante éxito personal en la última cacería de Buenavista, batiendo numerosos «records» anteriores.



En el cortijo de Pedro Marín, propiedad de los señores de Saro (don Manuel), su hijo primogénito, ataviado a la clásica usanza andaluza, disponiéndose a intervenir en una de las más renombradas cacerías de liebres de aquel lugar.

Gran
Mundo



Los condes de Fontanar (Isabel Urquijo y Landecho, hija de los marqueses de Urquijo, y Francisco de Borja Carvajal y Xifré), cuya boda se celebró el día 19 del pasado noviembre.

EL TEATRO DE LOS QUINTERO



E propongo reseñar en estas crónicas mensuales el estado actual del teatro. Estudiaré los estrenos más importantes de los dos últimos meses; las nuevas maneras y los nuevos ideales a que se entreguen los dramaturgos españoles y extranjeros de mayor renombre; los espectáculos vistosos que ocupen la actualidad; las grandes figuras de la escena que nos honren con su visita; las actuaciones de compañías francesas, inglesas o italianas; la labor del cantante famoso, la bailarina que se lleve la atención de todos o la cancionista de fama universal; los nuevos sistemas de escribir y de presentar comedias; los nuevos anhelos, las nuevas ansias, las nuevas inquietudes espirituales que con el arte del teatro tengan relación.

Buscaré pretexto en el último estreno de un autor para esbozar las líneas generales de su figura dramática; utilizaré la última interpretación de un artista cómico, trágico, lírico o coreográfico para fijarme en sus méritos, en sus tendencias, en sus aptitudes más o menos latentes; procuraré enlazar la actualidad del momento con el principio generador que a través de varias facetas, y a veces de insospechadas evoluciones, ha traído aquella etapa a los horizontes escénicos; juntaré en la medida de mis fuerzas lo concreto con lo abstracto, la conclusión con la premisa, el efecto con la causa, el individuo con la especie y con el género; trataré de ver las flores en los capullos y los capullos en las flores, la planta en el germen y el germen en la planta, a fin de que todo se ofrezca natural, lógico, evidente, claro, preciso.

* * *

Serafín y Joaquín Álvarez Quintero han estrenado dos nuevas comedias: *La cuestión es pasar el rato*, en el Infanta Isabel, y *Cascabel y Tamboril*, en el Reina Victoria.

De todos nuestros comediógrafos de primera línea son los autores de *El genio alegre* los más genuinamente españoles, en el sentido de ser los menos sujetos a tendencias y modas extranjeras. ¿De dónde sale la mitad de sus producciones? De los caracteres, de los tipos, de la manera de ser propia que observamos en cada uno de sus personajes. No se comprende en los Quintero un teatro de sombra, de símbolos, de alegorías, de ideas abstractas encarnadas para las necesidades de la representación en actores de carne y hueso. Ibsen y Maeterlinck, pongo por caso, se

encuentran en el polo antagónico de los Quintero. En ellos, las figuras sólo tienen por misión reflejar una tesis, una inquietud humana, una doctrina religiosa, filosófica o social, que causa la desdicha o la ventura de un individuo, de una familia, de un determinado grupo de hombres. Como se trata de dos genios dramáticos —Ibsen sobre todo—, el anhelo de humanidad, de amor al semejante, que hay en sus obras consigue animar a sus héroes y a sus heroínas de modo que parecen moverse por sus propios impulsos. En realidad, son los hilos del ensueño, del símbolo, de la concepción ideológica los que agitan y articulan a hombres y mujeres. La habilidad escénica de los autores, la técnica del teatro, por ellos conocida y manejada con admirable precisión, es lo que realiza el milagro de convertir en personas las ideas y de llegar a lo íntimo del alma pasando por sus facultades, sus deseos y el norte de las acciones que ponen carácter en su vida individual.

Los Quintero, por el contrario, eligen antes la persona en toda su integridad sustancial y trazan después su comedia combinando los pensamientos, las idiosincrasias, los caracteres, los rasgos psicológicos de los que van a intervenir en la acción. Las comedias de los Quintero tienen la misma virtud que los cuadros de Pousin. Recordamos *Los pastores de Arcadia*. Las figuras que en el lienzo aparecen podrían sacarse de allí y ser colocadas en un Museo de escultura, lejos las unas de las otras. No por ello perderían su hechizo. Con «los tipos» que los autores de *Malvaloca* han sacado a

escena en el cuarto de siglo a que se extiende su carrera teatral, no terminada todavía, pudiera hacerse lo mismo que con los seres mitológicos y legendarios llevados al lienzo por Pousin. No desentonarían como retratos, caricaturas, escorzos, diseños y composiciones unipersonales. Es de notar una circunstancia. No existe en el día comediógrafo español que tenga sus personajes tan íntegros, tan sueltos, tan desligados de la acción dramática. El fenómeno no se repite ni con Benavente, ni con Linares Rivas, ni con los modernos poetas del teatro: un Marquina, unos Machado, un Villaespesa, un Ardevín... No es esto decir que los autores citados carezcan de mérito y sean inaptos para completar caracteres y moldear lo que hoy se llama psicología de cada personaje. Es simplemente señalar una manera literaria y artística de los Quintero en contraposición a otras que también se



Franziska Ceballos
1927

usan y a las que nadie tachará de falsas e ilegítimas. Por lo demás, y apurando el ejemplo mencionado, ¿quién tiene a Velázquez como inferior a Poussin. Nadie que esté en sus cabales y no quiera gastar una broma. Pues con Velázquez no es posible hacer la experiencia. La unidad de cada una de sus pinturas se opone a que éstas puedan ser desintegradas. Cada autor y cada artista tiene un método, un ideal, un modo de concebir y de ejecutar característico. Todos merecen respeto, alabanza y comprensión cuando lo emplean honradamente, sin olvidar los fines estéticos a que el arte y la literatura responden.

¿Qué efectos produce el procedimiento quinteriano de sacar las comedias de las personas? Primero, el de la naturalidad. Todos hemos conocido en la vida real a los diversos tipos con quienes nos amistan en sus obras de teatro los hermanos Quintero. El don Baltasar de Quintana de *La zagala* es... ¡chitón! Sale también en una novela de Pereda; el don Eligio de *El genio alegre* se parece como a un hermano gemelo a... pero no compliquemos la dramática quinteriana con los traductores de Esquilo. El protagonista de *La casa de García*, y los que le rodean habitan tal vez otro piso de la finca en que nosotros vivimos. Al don Tomás y al don Cristino de *El patio*, ¿quién no les conoce en Sevilla? El empleado de poco sueldo que da en la ironía de estrenar una comedia y que les ha servido a los autores para *La musa loca*, ¿en qué covachuela faltará? El don Cayetano de *Las de Caín*, ¿no se halla en todas las Academias?... Y así espigando a lo que saliere en todo el teatro de los Quintero encontraremos, sin otro cuidado de nuestra parte que poner nombres conocidos a las figuras, a la muchacha que nos enamora; a la hembra que tuvo un mal paso; a la viuda o la desengañada que hace reír con sus cuitas; al joven tontolición; al hombre maduro petulante; a la niña ultramoderna tipo «Manolo»; al *sportman* que lleva por cerebro un motor de gasolina; al jayán canalla y pretencioso; a la sevillanita o gaditana, limpia como el oro y que no cree que exista la China; al hombre de bien, todo nobleza; a la «calumniada», símbolo de España; al sabio empeñado en rehabilitaciones históricas como imágenes de patriotismo; a la joven de carácter alegre que con una broma evita una mala acción y contribuye a la justicia que desea todo público sano; a la portera entrometida que habla citando a Horacio y luego resulta que Horacio es su marido, un cochero de punto, casta social ya casi extinguida... Sería cosa de formar un registro civil con los tipos quinterianos, como se ha hecho en Francia con los personajes de Balzac. A todos les hemos visto en la calle, en el teatro, en el café, en reuniones más o menos cursis, en la oficina, en la sala de la redacción, en el colmado, en los toros, en una reja florida de Sevilla, en el casino de una ciudad de segunda clase, en la *garçonnère* de un calavera, en casas madrileñas, en jardines andaluces, en callejuelas tortuosas que denuncian el espíritu de algún moro nuestro antecesor venerable...

Las comedias de los Quintero se forman, pues, con personajes de la vida real. Pero todos estos señores de nuestra familia, de nuestra amistad o simplemente conocidos de vista, ¿qué hacen para formar una comedia de los Quintero? ¿De qué modo actúan? ¿Qué parte de su ser ofrecen a la intriga dramática?

El teatro quinteriano es tan vasto que se necesitaría un libro entero para contestar a esas preguntas. Me limitaré por consiguiente a los valores psicológicos que se observan en *La cuestión es pasar el rato*.

Los personajes de los hermanos Quintero enlazan en ocasiones los hilos de sus ideas, de sus chifladuras, de su modo de ser íntimo, para que el todo resulte una sátira. ¡Sátira suave que castiga con risas y se contenta con fustigar la epidermis, sin que se dañen los órganos esenciales de la vida, sin que llegue a brotar la sangre!

Ahora, que la sátira ejercida por los autores en muchas de sus comedias tiene, según los casos, dos caracteres: es general o particular de un momento dado. La primera atañe a los defectos o vicios comunes de todas las épocas, que diríanse connaturales a la humana condición.

Ejemplos de esta clase de sátira los hallamos en *Los Galeotes*, *La casa de García*, *Las flores*, *Las de Caín*... La nota sobre características de un determinado período en la vida de la sociedad española la encontramos, verbigracia, en *La prisa*, en algunas escenas de *La calumniada*, en no pocos pasajes de *Las de Abel* y en esta comedia nueva, *La cuestión es pasar el rato*, donde confluyen las dos especies de sátira mencionadas y también el prurito poético que los autores han manifestado en la totalidad de su labor, desde *La azotea* y *El motete* (con música de José Serrano) hasta *Amores y amorfios* y la pieza estrenada en el Infanta Isabel, de Madrid, en 1927. Serafín y Joaquín son poetas. ¿Qué norma literaria impide que sus personajes digan versos y ofrezcan, valiéndose del ritmo y de la rima, lo delicado de su temperamento?

Precisamente la poesía es lo que salva a la protagonista de *La cuestión es pasar el rato*. Supongamos en ella a una joven materializada y metalizada—como hay tantas hoy en día porque es lo que se lleva—, y a renglón seguido caería en las garras de su *padrino*, como cayó su hermana y caen otras muchas que consideran el materialismo reinante cifras y representación exacta de la realidad.

Sí, «la cuestión es pasar el rato»; es decir, evitar todos los males, escurrir el hombro a todas las molestias, vivir únicamente para la felicidad. Pero la felicidad egoísta, que tiene en la nueva comedia de los Quintero un tipo representativo, no basta a las gentes de pensar elevado y de sentimientos generosos. El espíritu domina en todas las cosas a la materia. La lección moral que de la obra se desprende podría quedar así condensada. Los Quintero, poetas de alma grande, tienden la escala de luz de la poesía a los hombres y a las mujeres que se ahogan en un vivir estrecho, sin ideales, sin fe, reducidos a los intereses de la vida material.

Toda su obra es una ventana abierta a horizontes amplios y serenos, a un cielo todo claridad como el de su Sevilla nativa, a un campo de flores que antes contemplaron Herrera y Baltasar del Alcázar, Lista y Arriaza, Tassara y Bécquer. Los Quintero, además, han bañado su alma en las linfas puras de Horacio y de Fray Luis, y por ello toda su labor teatral es genéricamente latina y específicamente española.

LUIS ARAUJO-COSTA

“Una novela que empieza por el fin”

de ENRIQUE MENESES



De venta únicamente en las principales librerías de España :x: Gran éxito del año

CHARLAS DE ENTREAUTO



¡Qué majadería más horrible!...
—¿Cuál?...
—¿Cuál ha de ser?... La obrita ésta que soportamos pacientemente.

—Hombre, al público le gusta.

—¡Le gusta al público! He aquí el tópico más falso de cuantos circulan por el mundo en relación con el teatro. El público es una entequeia. Escucha un poco, disimuladamente, en cada grupo, y a todos los espectadores les oírás decir lo mismo:—«Vale poquito, pero al público le gusta.»—«A mí me aburre, pero al público le entretiene.» Y resulta que cada uno, disconforme con la opinión de la masa, es uno de los elementos integrantes de la misma multitud.

—¡No te entiendo!...

—Más claro: personalmente, las opiniones, emitidas «con nombre propio», son contrarias a las que el total de personalidades emite de modo colectivo y anónimo.

—Milagros del espíritu gregario de las multitudes.

—O demostración de que el público no existe.

—Y entonces, ¿qué es lo que llena a diario muchos teatros?...

—La propaganda. El que no anuncia no vende; las empresas lo han comprendido así, acentúan el reclamo, intensifican el anuncio en vallas, carteles luminosos y periódicos. Dentro del noventa por ciento de los éxitos, si miras con cuidado, sólo encuentras recortes de prensa...

—¡El timo del sobre!...

—... y otros muchos, que no tienen que ver con el sobre. Por eso te digo que el «público» no existe y que los que vamos a los teatros sólo somos «gente».

—Alambicadas demasiado.

—Distingo, simplemente. Llamo «público» al que observa, discute, analiza y, luego, acepta o rechaza con completo conocimiento de causa y recto juicio, y «gente» a los miles de personas que acuden a los espectáculos sin saber a ciencia cierta «lo que echan» y sólo pretenden matar las horas, porque si se acuestan en cuanto acaban de comer sueñan. Y para ser «público» hay que poseer el espíritu crítico, aunque sea en pequeñísima dosis; para ser «gente», basta con tener el dinero de la entrada.

—Según eso, sólo en las noches de estreno se reúne el público, «el gran público»: críticos, autores, aristócratas, comediantes, artistas...

—¡Vade retro!... Esas noches menos que nunca se encuentra el «público» en la sala. Si acaso está perdido, oculto, ignorado en algún rincón, asustado y sorprendido; y muy raramente coincide su criterio con el de la docta asamblea; cuando tal ocurre, se dice que la comedia alcanza un éxito clamoroso.

—Luego tú crees poco capacitados a los «estrenistas»...

—Creo que, de buena fe en muchas ocasiones, se equivocan al enjuiciar. Sus conocimientos del asunto, el estar en todas las interioridades del artificio teatral, les lleva a fijarse sólo en cómo está hecho, sin ver lo que se hizo; ven el modo, el proceso, la marcha seguida y no el resultado total. Los medios empleados y no la obra lograda. Dogmatizan: «Esto es falso.» «¡Qué picardía teatral!» «La situación está conseguida efectivamente.» Pero permanecen al margen de la comedia, fuera de la obra, sin interesarse ni sentir alegría o emoción; por eso no son «público».

—¡Ah, vamos! ¿A que ahora resulta que todo eso del «espíritu crítico, aunque sea en pequeñísima dosis», va a reducirse a que el

público de verdad es el que se entrega, el ingenuo que, en los antiguos melodramas de Novedades, gritaba a la víctima, cuando el «traidor» acechaba: «¡Dale, que está escondido!»...

—¡Tampoco! Ése, el que todo lo da por bueno, es el que en el argot de entre bastidores denominan actores, autores y empresarios «público sano», porque va, alegre y confiado, a «tragarse» cuanto le dan; pero su opinión es nula, marcha por donde le llevan y da por bueno o malo lo que de malo o bueno le calificaron.

—Total: que no encuentras «público» a tu gusto.

—Y podría encontrarle sin necesidad de recurrir a la linterna de Diógenes. En cada representación de una obra puedes encontrar algunas pequeñísimas partículas de él. Es ese señor que, ante el aluvión de chabacanerías y obscenidades a lo largo de los actos inacabables, mientras la multitud ruge de hilaridad, abandona muy serio y muy digno su butaca, sin molestar, sin hacer ruido, o el que opone un aplauso entusiasta y decidido a la actitud pasiva de la media docena de individuos que «han caído» inadvertidamente en un espectáculo de verdadero arte y no saben cómo disimular su aburrimiento.

—De modo que el verdadero público, según tú, es el que no protesta, pero sí aplaude.

—¡Naturalmente! La actitud de serena repulsa personal, el no acudir a aquellos teatros que maltratan a Talía, es la única actitud digna y consciente que corresponde al espectador imparcial.

—Pero esa capacidad te lleva a dejar que, como hoy ocurre, todos los estrenos sean un triunfo y cada autor resulte una eminencia.

—Y, ¿qué importa la noche del estreno?... Si a la siguiente noche no van los amigos que ensalzaron la labor mediocre o los enemigos que derribaron la obra genial, el fracaso puede trocarse en éxito y viceversa.

—Vuelves a insistir en que la opinión del estreno es secundaria, y, sin embargo, yo creo que para el autor y para el porvenir de la comedia es decisiva.

—¡Error enorme! La primera representación de *El santo de la Isidra* no se oyó desde la mitad del primer cuadro; *Las flores* fueron despiadadamente juzgadas por Prensa y público, y por ahí están lozanas y magistrables ambas. En fin, ¿quieres una anécdota para convencerte?...

—Venga.

—Pues ahí va, y te respondo de su autenticidad: En un céntrico teatro madrileño se iba a estrenar, por ineludible compromiso, una comedia en tres actos que a nadie, excepto al autor, agradaba. Tan deplorable fué la impresión del ensayo general, que el empresario—primer actor, a la par, del coliseo—llamó a su representante y le dijo:—«Mira, yo no me atrevo a estrenar esto mañana con «público»; regala el teatro, repártelo entre amigos y compañeros, a ver si así puede pasar esta facha.»—«Así lo haré; pero te advierto que ya han vendido dos butacas en contaduría»—le contestaron. Todo de «vales» se llenó el teatro, y la obra fué protestada de modo rotundo y unánime. Cuando, después del fracaso, salía el auditorio del local, dos señores dialogaban de este modo:—«A mí no me ha parecido tan mal.»—«Ni a mí; no me explico el *pateo*, porque es muy divertido.» ¡Aquéllos eran los de las dos butacas vendidas en contaduría, los únicos representantes del «público»!...

Por la transcripción,

S A M



ANTE LA PANTALLA



El estreno de una nueva película nacional—*Estudiantes y modistillas*—ha puesto otra vez sobre el tapete la tan debatida cuestión de la cinematografía española, que yacía un poco olvidada, si no abandonada por completo.

Suficientemente comentada por todos—incluso por mi modesta pluma desde otras columnas—, no he de insistir ahora en enjuiciar el sainete cinematográfico de Antonio Casero; si hablo de él es, voluntariamente, de pasada y porque al remover el mundillo pelicularo hispano me sirve de punto de partida para ocuparme de la pobre industria del arte mudo internacional.

«¿Otra vez?, pensará el lector. Otra vez, y ciento; mientras los males que padece nuestra cinematografía no se extirpan de raíz, mientras no se corrijan los defectos de que adolece, habrá que seguir repitiendo que el tono general de nuestra producción es mediocre y sus resultados lamentables.

España no está capacitada actualmente para hacer películas. Desde el capitalista hasta el actor, faltan todos los elementos precisos para confeccionar un buen *film*, y sólo nos queda, como justificación de la cinematografía hispana, la luz del sol, el azul incomparable de nuestro cielo, que se utilizan en tan deplorable forma. Porque se puede pasar porque el argumento de una cinta, en nuestro patrio solar «rodada», sea vulgar y la interpretación deficiente y la dirección nula; pero es imperdonable que carezca de luminosidad, que caras, figuras y fondos sean borrones desdibujados.

Nuestras películas—¡a tanto ha llegado su descrédito!—apenas si interesan en España y mucho menos fuera de ella. Los toreros, *cantaores* y *bailaoras* que pululan por el 80 por 100 de los metros de celuloide aquí impresionados, no pueden—por falsos y grotescos—agradarnos a nosotros, que estamos en el secreto de su inexistencia; y a los extranjeros, si alguna de esas fachas llega a ellos, sólo les produce una sensación de conmiseración risueña, como la que pudo producir la proyección de *Nanuk, el esquimal*, que reproducía las pintorescas costumbres de los esquimales. Para quienes vean una cinta de España sin conocer nuestra hermosa tierra, somos un pueblo tan extraño y al margen de toda civilización como los pamúes, y se confirman en la veracidad de la frase hecha—¡avergoncémonos de oírla!—: «El África empieza en los Pirineos».

Combatir esa creencia, más extendida de lo que pudiera creerse, debía haber sido el primer cuidado de productores y directores nacionales. Burla burlando, habilidosamente combinados con la trama dramática, han debido reproducir actividades características—arte, ciencia, industria—de la vida española y mostrar los recuerdos que en monumentos y jardines, montañas y llanos, ha dejado en nuestra Patria la más firme y continua labor cultural y civilizadora. Pero nada de eso han hecho; si acaso, para agradar a la masa del público, se limitan a reproducir—con los más ridículos pretextos—un trocito de calle de Alcalá, a la entrada de la Plaza de Toros en día de corrida. Y es que la *españolada* es mucho más cómoda.

Lo español—repitámoslo—no es la *españolada*. El concepto equivocado que de nuestra tierra tienen en el extranjero no se combate con artículos, ni se extirpa con protestas, ni se anula con sanciones; mientras circulen con el marchamo español obras como *La medalla del torero* o *Rosario la Cortijera* o *Luis Candelas*, y el flamenquismo, la matonería, el baile *cañí* y la peineta sean sus principales fuentes motrices, ¿qué vamos a pretender que crean de nosotros «los de fuera», si «los de casa» somos los primeros en aportar nuevos cromos convencionales de cajas de pasas al acervo de la *españolada*?...

España no es eso, ni ésas las películas que se deben hacer en España. Pero, ¡por favor!, pongamos exquisito cuidado en no caer en el extremo opuesto, tan peligroso y tan ridículo como el otro, lanzando al mercado cintas de un falso ambiente seudocasmopolita, con grandes fiestas en suntuosos salones, *dancings* soberbios y *cabarets* deslumbrantes..., realizando los interiores en estudios y galerías de veinte metros cuadrados.

Hoy por hoy, la industria cinematográfica española ha de laborar callada y continuamente si quiere que su esfuerzo llegue a ser eficaz, y—convencida de la escasez de sus medios pecuniarios—no abordar nada superior a sus reducidas fuerzas y limitadas posibilidades. ¿Que esto es poquísimo?... Conformes. Pero no olvidemos el refrán castellano que asegura «más vale poco y bueno que mucho y malo».

¿Qué deben, pues, hacer los directores? ¡Es tan sencillo!... No fiarlo todo a la improvisación, desconfiar de la afirmación *audaces fortuna juvat*, estudiar los ambientes, depurar a través del tamiz del corazón lo que el cerebro aprendió y los ojos vieron, *sentir* antes de pensar, no seguir obstinados en hacernos creer que los aragoneses llevan pañuelo a la cabeza, ancha faja y calzones cortos de terciopelo negro, ni que las andaluzas utilizan el mantón de Manila hasta como *salto de cama* y la navaja de la liga para cortarse el rizo de cabellos que ofrendan al amado. Hagan lo que viven, copien lo que ven y no se preocupen tanto del *pintoresquismo*; sacrifiquen la pandereta en aras de la realidad.

Y no me arguyan que pueden muy bien reproducir el glorioso y clásico ayer, que entonces habré de decirles que para eso no están suficientemente preparados. ¡Ahí es nada, pretender en uno o dos meses adueñarse, no sólo de los usos, costumbres, arquitectura, decoración, mobiliario y vestidos, sino también del espíritu de una época!... ¡Y saltar de fines del XIX a la época de los Felipes y volver luego a las luchas por la independencia!... «Cepos quedos», amigos, que en una producción *de casa* muy reciente, por cierto, un célebre bandido generoso del último siglo abría el pesado portalón de una señorial casona ¡con una reducida llavecita, último modelo de cerraduras americanas!...

Conste que sólo cito el *gasapo* anteriormente transcrito a título de curiosidad demostrativa de cómo cuidan el detalle, en este nuevo arte, que es todo matiz, algunos de nuestros más afamados directores; pero en cualquiera cinta española, un espectador medianamente culto y observador puede encontrar sin grandes esfuerzos muchos de esos «botones de muestra».

Espero que no falte quien afirme que procedo de mala fe y que, buscando los defectos con meticulosidad, hasta en *Varieté* pueden encontrarse máculas; pero tenga presente quien tal crea que el mal de muchos sólo es consuelo de tontos, y que sólo el cariño a la cinematografía española me lleva a estudiarla tan detenidamente, buscando y señalando sus imperfecciones, para tratar de buscar y señalar sus remedios. Cuanto más se quiere a una persona, más perfecta, más agradable, más irreprochable se la desea.

Por eso creo que la crítica debe extremar su rigidez con las producciones nacionales, en lugar de «abrir la mano», como proponen otros queridos compañeros. No pasando por movimiento mal hecho, espoleando a cuantos en ellas intervienen, conseguiremos, tal vez, que España—tan retrasada actualmente en este aspecto artístico e industrial—gane el terreno perdido y marche al compás del movimiento mundial.

Adoptando la actitud contraria, en cambio, no queriendo ver lo que los otros verán con complacencia, la cinematografía española caminará a su ruina, los errores serán cada vez mayores, y cuando por su magnitud se juzgue ineludible acudir en su auxilio, será tarde; como con el árbol torcido, que no se guió en debida forma desde sus comienzos, sólo el hacha, cortando de raíz, podrá emplearse. Y eso sería más doloroso.

Hay que estudiar mucho y producir poco. Es preferible buscar silenciosamente la ruta, que gritar, alborozados, mientras se tactea en la oscuridad. Es necesario que las luces de la sinceridad—¿no es la luminosidad elemento primordial en cinematografía?—y la verdad alumbren despiadada y crudamente el campo de nuestra producción si queremos dar con el verdadero camino.

ADAME MARTÍNEZ.



La bellísima «estrella» del cine, Colleen Moore, entre sus «dos» magníficos ejemplares de San Bernardo.



R. Maria

VINDOS

Pedro Domecq
Perez de la Frontera

COÑAC



Foto Walken

En el cinematógrafo español, apenas abocetado, no puede haber realidades, sino esperanzas. Y de ellas, la más grata tal vez sea esta promesa en flor de CARMEN TOLEDO, la bella artista que se inicia ahora en nuestra escena muda.



Alexander Korda precisaba de una bella silueta, netamente helénica, digna de parangonarse, encarnando a Afrodita, con María Corda, que debía vivir la protagonista de La vida privada de Helena de Troya, y la encontró en Alice Adaire, considerada la figura más perfecta del Sur de California. Ved aquí juntas a ambas y comprobad cómo dan cima al imposible de no restarse merecimientos.

Guía del turista en Madrid, en español, francés e inglés

Incontables son los turistas, nacionales y extranjeros, que diariamente llegan a Madrid un poco desorientados por su desconocimiento de la capital de España. Ante la estación, las voces de los intérpretes de hoteles y pensiones sólo sirven para aumentar su confusión y desconcierto; luego, en el resto de la jornada, continúan vacilando, y dudan dónde comer, dónde tomar el aperitivo o la merienda y qué espectáculos frecuentar para distraerse.

A remediar este mal viene la guía del turista que insertamos, y en la que el lector, convenientemente especificadas, encontrará las soluciones para cada uno de los múltiples problemas que pueden plantearse al cabo del día.

MADRID

La primera pregunta que se formula un viajero, aun antes de llegar a la ciudad que va a visitar por primera vez, es en qué hotel debe alojarse. No conviene siempre fiarse del consejo o sugestión de los amigos, ni mucho menos de la propia e infundamentada decisión, que se inclina, a falta de elementos de juicio, por el nombre más agradable o por el sitio más céntrico.

En Madrid hay muchos y buenos hoteles. Citemos algunos. En primer lugar hay dos de gran lujo, verdaderamente *chics*: el Hotel Ritz y el Hotel Palace. Serio y distinguido, el primero; cosmopolita y animado, el segundo. Tienen ambos un gran emplazamiento: el de la plaza de la Lealtad, núm. 1, el primero; y en la plaza de las Cortes, el segundo. Otros hoteles recomendables: el Savoy (paseo del Prado, 26), sitio agradable y tranquilo, frente al Jardín Botánico, hotel muy moderno, y que por la escogida clientela que lo frecuenta es uno de los hoteles más distinguidos de Madrid. En sitio céntrico: los hoteles Alfonso XIII (avenida de Pi y Margall, 12) y Florida (plaza del Callao). Un gran hotel muy confortable y con precios relativamente módicos, dada su categoría, es el Hotel Nacional (paseo del Prado, 54, esquina a Atocha). Hoteles muy económicos, pero muy recomendables, son: el Hotel Imperial (Montera, 22) y el Hotel Málaga (Alcalá, 8). En casi todos ellos puede elegirse entre la pensión completa o habitación solamente.

* * *

Pero, y es natural, la mayor parte de los turistas que visitan Madrid, en su deseo de conocerlo, no quieren limitarse a hacer todas sus comidas en el hotel en que se hospedan; quieren conocer grandes restaurantes o típicos lugares, muy numerosos en Madrid.

Sin duda alguna, los sitios donde mejor se come son: la *brasserie* del Hotel Palace (plaza de las Cortes), el antiguo y renombrado Lhardy (Carrera de San Jerónimo, 6), el restaurante Tournié (Mayor, 16).

También en los restaurantes de los hoteles recomendados, y entre ellos el Savoy y la *brasserie* (piso bajo) del Hotel Nacional, que es uno de los comedores más agradables de Madrid. Otros reputadísimos restaurantes son: Molinero (avenida del Conde de Peñalver, 24), «Buenavista» (Alcalá, 141), Viña P (Núñez de Arce, 13).

Sitios típicos: «Los Burgaleses» (Príncipe, 8), «Los Italianos» (Carrera de San Jerónimo, 37), Morán (Peligros, 3), Botín (plaza de Herradores, 7), Achuri (calle del Príncipe), inaugurado recientemente y de propiedad del ex matador de toros Cocherito de Bilbao; la Casa Camorra, en la Cuesta de las Perdices. Estos últimos para comidas madrileñas.

* * *

Los elegantes suelen tomar el aperitivo en «Sakuska» (Alcalá, 60) o en «Bakanik» (Olózaga, 4); para muchachos, en «Pidoux» (avenida del Conde de Peñalver, 7) o en «Los Italianos». Son concurridísimos los del café Savoia (Alcalá, 49) y la Granja el Henar (Alcalá, 40).

Por la tarde, a la hora del te, los salones «Sakuska», «Bakanik», el Tea Prince's (Claudio Coello, 1), «Garibay Tea Room» (Conde de Peñalver, 15), «Tournié» y «Madrid-París» (avenida de Pi y Margall), reúnen a lo más selecto de la sociedad madrileña. También suelen verse muy concurridos: Molinero, La Granja el Henar, «Viena» (Carrera de San Jerónimo, 10) y «Doña Mariquita» (Alcalá, 10). En Lhardy se congregan para tomar una taza de te o un *whisky* muchísimos elegantes, de cinco a siete.

* * *

Pero no es esto sólo. El turista—o el que viene a Madrid para asuntos de negocios que no le ocupen todo el día—quiere asistir a teatros y cines; divertirse, en una palabra. Y aquí vamos a servirle unas notas sobre los espectáculos madrileños que pueden tener para él indiscutible interés y utilidad.

En el Calderón (Atocha, 12), la compañía La-

Beaucoup de touristes arrivent à Madrid, pour la première fois, un peu désorientés. Les invitations bruyantes des pisteurs qu'ils trouvent avant de sortir de la gare, augmentent leur confusion. Ensuite d'autres doutes les assaillent: où aller prendre l'apéritif? où aller déjeuner? où aller prendre le thé? quel est le spectacle à la mode?

Le guide du touriste que nous publions aidera le lecteur à résoudre les problèmes qui se posent à chaque heure du jour.

MADRID

Le premier des problèmes que le touriste doit résoudre est celui du choix de l'hôtel. Il est quelquefois imprudent de se fier aux conseils des amis et encore plus décevant de se laisser tenter par un titre suggestif.

Il y a à Madrid, aujourd'hui, beaucoup d'hôtels confortables. Citons d'abord les deux grands hôtels de la capitale, comparables en tout aux meilleurs hôtels européens: l'Hotel Ritz et le Palace Hotel. Le premier est l'hôtel aristocratique par excellence; le second est cosmopolite et animé. Tous deux sont situés dans un quartier aéré: l'Hotel Ritz, plaza de la Lealtad, le Palace Hotel, plaza de las Cortes.

Autres hôtels recommandés: Savoy (Paseo del Prado, 26), en face du Jardin Botanique, dans un quartier tranquille, hôtel de construction récente, fréquenté par une clientèle distinguée; au centre de la ville: Hotel Alfonso XIII (Avenida de Pi y Margall, 12); Florida (Plaza del Callao). Signalons encore l'Hotel Nacional (Paseo del Prado, 54), très confortable et de prix relativement modiques étant donné sa catégorie. Parmi les hôtels de prix économiques et tout bien tenus, signalons l'Hotel Imperial (Montera, 22) et l'Hotel Málaga (Alcalá, 8). Dans presque tous ces hôtels, on peut choisir entre la pension complète et la chambre seule.

* * *

Il est tout naturel que les touristes qui visitent Madrid aient le désir de ne pas prendre tous leurs repas à l'hôtel et qu'ils veuillent connaître les bons restaurants de la capitale. Aidons-les dans leur choix.

Les endroits où on mange le mieux sont indubitablement: le grillroom du Palace Hotel (Plaza de las Cortes), l'ancien et justement renommé restaurant Lhardy (Carrera de San Jerónimo, 6) et le restaurant Tournié (Mayor, 16).

On trouvera de la bonne cuisine au restaurant du Savoy, ainsi qu'à la brasserie installée dans le sous-sol de l'Hotel Nacional. On ne sera pas déçu en allant à Molinero (Avenida del Conde de Peñalver, 24), à Buenavista (Alcalá, 141), à Viña P. (Núñez de Arce, 13).

On trouve à Madrid des restaurants typiques: Los Burgaleses (Príncipe, 8); Los Italianos (Carrera de San Jerónimo, 37); Morán (Peligros, 3); Botín (Plaza de Herradores, 7); Achuri (Calle del Príncipe), tenu par l'ex matador de toros, Cocherito de Bilbao; Casa Camorra, à la Cuesta de las Perdices. Toutes ces maisons présentent des plats madrileños.

Le Tout Madrid va prendre l'apéritif à Sakuska (Alcalá, 60), à Bakanik (Olózaga, 4), chez Pidoux (Avenida del Conde de Peñalver, 7), aux Italianos. Consommations de choix au Café Savoia (Alcalá, 49) et à Granja del Henar (Alcalá, 40).

On se retrouve à l'heure du thé dans les salons de Sakuska, de Bakanik, au Tea Prince's (Claudio Coello, 1) à Garibay Tea Room (Conde de Peñalver, 15), dans le salon de thé des magasins Madrid-Paris (Avenida de Pi y Margall). Beaucoup de monde à Molinero à Granja del Henar, à Viena (Carrera de San Jerónimo, 10) et à Doña Mariquita (Alcalá, 10). Entre 5 et 7, on se réunit chez Lhardy pour déguster une tasse de thé ou prendre un *whisky* de marque.

* * *

Venir à Madrid sans voir ses salles de spectacles est impossible. Presque tous les théâtres donnent deux représentations par jour; la première à la fin de l'après-midi et la seconde après le diner. Une classification rigoureuse des théâtres madrileños est difficile; nous allons cependant donner quelques indications qui seront utiles au touriste.

La scène du Calderón (Atocha, 12) est tenue par la compagnie Ladrón de Guevara-Rivelles qui y représente des comédies modernes que tout le monde peut aller avoir. La grande artiste Margarita Xirgu est au Fontalba (Avenida de Pi y Margall, 6) où elle représente les oeuvres des meilleurs dramaturges espagnols. On

Day after day Madrid witnesses the arrival of a fresh stream of tourists, both foreign and native, who find themselves somewhat at a loss owing to their unfamiliarity with the Spanish capital. The shouts of the hotel and pension interpreters outside the station serve only to increase their confusion and discomfiture. Later, they spend the rest of the day wandering about, wondering where to lunch, where to go for tea or an aperitif, and how to amuse themselves.

The present tourist's guide is intended to remedy this state of things, and to provide the reader with solutions, conveniently classified, for each and all of the manifold problems which may beset him during the day.

MADRID

The first question which presents itself to the traveller, even before reaching a city which he is visiting for the first time, is: «Where am I to stay?» It is not always advisable to depend on the advice or suggestions of friends, and far less on a casual decision of one's own, which for lack of reasons is apt to be based on a pleasant-sounding name or the fact of a central situation.

Madrid contains many good hotels, of which we may mention a few. In the first place, the two most luxurious and fashionable are the Hotel Ritz and the Hotel Palace, the former quiet and distinguished, the latter cosmopolitan and lively. Both occupy a large area, the first-named in the Plaza de la Lealtad, N.º 1, the second in the Plaza de las Cortes.

Among other hotels recommended is the Savoy (Paseo del Prado, 26), in a pleasant and quiet spot opposite the Botanical Gardens. This hotel is very modern, and the high class of visitors by whom it is frequented renders it one of the foremost houses in Madrid. A central situation is enjoyed by the Hotel Alfonso XIII (Avenida de Pi y Margall, 12), and the Hotel Florida (Plaza del Callao). The Hotel Nacional (Paseo del Prado, 54, on the corner of Atocha), is a large and very comfortable establishment, and the terms are relatively moderate, considering the stamp of hotel. The Hotel Imperial (Montera, 22), and Hotel Málaga (Alcalá, 8), are very cheap and good. In almost all the foregoing it is possible to obtain full board and lodging, or a room only.

Naturally, however, the majority of tourists who visit Madrid are anxious to know a little more of the city, and not to confine themselves to dining in their respective hotels. They like to visit large restaurants or typical resorts, of which Madrid contains so many.

Undoubtedly the best meals are to be had in the *brasserie* of the Hotel Palace (Plaza de las Cortes), the old and renowned house of Lhardy (Carrera de San Jerónimo, 6), Tournié's restaurant (Mayor, 16). We may also recommend the restaurants of the hotels previously mentioned, amongst them the Savoy and the *brasserie* in the basement of the Hotel Nacional, which is one of the pleasantest dining-rooms in Madrid. Other very well-known restaurants are those of Molinero (Avenida del Conde de Peñalver, 24), Buenavista (Alcalá, 141), Viña P (Núñez de Arce, 13). Typical resorts are «Los Burgaleses» (Príncipe, 8), «Los Italianos» (Carrera de San Jerónimo, 37), Morán (Peligros, 3), Botín (Plaza de Herradores, 7), Achuri (calle del Príncipe), which latter has recently been inaugurated and belongs to the ex-bullfighter Cocherito de Bilbao. There is also the Casa Camorra, in the Cuesta de las Perdices. All these resorts serve meals characteristic of Madrid.

«Sakuska» (Alcalá, 60), «Bakanik» (Olózaga, 4), «Pidoux» (Avenida del Conde de Peñalver, 7), and «Los Italianos» are much favoured by the fashionable public, and numbers also frequent the Café Savoia (Alcalá, 49), and La Granja el Henar (Alcalá, 40). The most select society of Madrid takes tea at «Sakuska», «Bakanik», «Prince's Tea Rooms» (Claudio Coello, 1), «Garibay Tea Room» (Conde de Peñalver, 15), Tournié and «Madrid-Paris» (Avenida de Pi y Margall). Molinero, La Granja el Henar, «Viena» (Carrera de San Jerónimo, 10), and «Doña Mariquita» (Alcalá, 10), have also a large clientele for tea. From five till seven in the evening many fashionable people may be seen taking tea or *whisky* in Lhardy's.

In addition, however, the tourist or the business visitor whose affairs do not fill his whole day will wish to go to the theatre or cinema, and in general to amuse himself. We therefore give a few notes on the Madrid theatres and other places of entertainment, which he will doubtless find useful as a guide.

The Compañía Ladrón de Guevara-Rivelles, in the Calderón (Atocha, 12), specialises in modern comedy, which is sometimes dramatic and someti-

drón de Guevara-Rivelles cultiva la comedia moderna, dramática o humorística, pero siempre digna; Margarita Xirgu, desde el escenario del Fontalba (avenida de Pi y Margall, 6) rinde tributo a nuestros primeros dramaturgos en obras en prosa o en verso; el Reina Victoria, Lara y el Infanta-Isabel se consagran a las comedias propias para familias, actuando en ellos las compañías Díaz-Artigas, Carmen Díaz y la titular del teatro, en que figuran Amparo Martí, Angelita Vilar, Sepúlveda y Mora, las más divertidas obras cómicas son representadas por María Mayor, Eloisa Muro, Ortas y Zorrilla en la Comedia, y por las huérfanas de Alba-Bonafé en el Alkazar; y el sainete, la obra de costumbres, por Loreto Prado y Enrique Chicote, en el Cómico.

Los aficionados a la música pueden deleitarse con zarzuelas nacionales en la Zarzuela y en la Latina, cantadas, respectivamente, por Gorgé y Sagi-Barba. Los demás teatros se dedican a la revista de gran espectáculo, cuidando la moralidad Apolo, Princesa, Maravillas, y no teniendo tal escrupulo Eslava, Pavón, Martín y Eldorado. Por último, las estrellas de variedades fulgulan en Romea; y en el circo de Price (plaza del Rey) actúa una compañía de atracciones.

A la película se consagran: Real Cinema (plaza de Isabel II, 6), cuyos días de moda son los lunes; Royalty (Génova, 6), que tiene un abono aristocrático de martes; Goya (Goya, 24), que reúne el «todo Madrid» los sábados; Palacio de la Música (avenida de Pi y Margall), Callao (plaza del mismo nombre), Bilbao (Fuencarral, 124), Argüelles (Marqués de Urquijo, 11 y 13), Ideal (Doctor Cortezo, 2), Monumental Cinema (Atocha, 83), Pardiñas (calle de Alcalá, 96) y San Miguel (plaza de San Miguel, 7). Se baila por las tardes en algunos hoteles—Ritz, Palace, Nacional—a la hora del te.

Dancings de noche, con diversas atracciones, son Alkazar y Maipú-Pigall's.

Aun queda otro aspecto de gran interés para el turista: en Madrid están los mejores sastres, los mejores modistos, los mejores zapateros, las mejores tiendas en España. ¿Quién no aprovecha un viaje a Madrid para hacerse trajes, comprarse calzado, encargarse camisas, comprar regalos, juguetes, joyas? ¿Dónde ir? ¿A quién dirigirse?

Aquí van unos nombres, no al azar, sino escogidos entre los más reputados y recomendables.

Entre los modistos, son los *chics*: «Crippa» (avenida del Conde de Peñalver, 15), Lacomá (Conde de Peñalver, 7), Mioux (Bárbara de Braganza, 16), Pepita Álvarez (Olózaga, 6) y Cottret (Fernando VI, 10).

Los mejores sastres: Cid (Nicolás María Rivero, 11), Carretero (plaza de San Martín, 5), Cimarra (Peligros, 18), sastrería muy recomendable. Modesto Huertas (Conde de Peñalver, 20). Miranda (Velázquez, 45) y Villarejo (Caballero de Gracia, 56) son los mejores zapateros para calzado sobre medida. Y grandes almacenes de calzado, con variados y elegantes modelos, son: Petits Suisses (Sevilla, 16), La Imperial (Prado, 2) y Eureka (Nicolás María Rivero, 2). New England (Carrera de San Jerónimo, 29) y Freddy's (Nicolás María Rivero, 7) son las mejores camiserías.

La Casa Meneses (plaza de Canalejas, 4), donde únicamente se vende la renombrada «Plata Meneses», es el lugar preferido por las personas de buen gusto.

Medel, Melilla, Madrid-París, el Bazar X, las tiendas de juguetes mejor surtidas.

Buenas perfumerías: Gal (Arenal, 2), Pele (Conde de Peñalver, 18), Inglesa (Carrera de San Jerónimo, 3), Omega (Alcalá, 69), Urquiola (Mayor, 1), Álvarez (Sevilla, 2).

Hay, como en otras capitales europeas, grandes almacenes donde se encuentra de todo: desde el objeto más insignificante de mercería o papelería, hasta los trajes más elegantes y los muebles mejor contruidos. Los tres principales son: «Madrid-París» (avenida de Pi y Margall), Almacenes Rodríguez (Conde de Peñalver) y El Águila (calle de Preciados).

Grandes salones de peluquería: Cachón (Carrera de San Jerónimo, 7 y 9), peluquería del Palace Hotel (plaza de las Cortes), que posee excelente servicio de manicuras, y la Real (San Jerónimo, 3), y los más reputados para señoras: Alberich (Velázquez, 32), Casamayor (Caballero de Gracia, 22), Fernández (Almirante, 15) y Artística (Fernando VI, 7).

Muchas veces es objeto de un viaje a Madrid el deseo de adquirir un automóvil, encargar muebles... Las mejores marcas, sin duda alguna, son: Renault, Citroën, Rolls-Royce, Paige, Nash, Fiat y Morris.

Los mejores muebles: Piquero (paseo de Recoletos, 6), Raffecas (Serrano, 8), Lizárraga (Carrera de San Jerónimo, 39) y Hotel de Ventas (Atocha, 34).

Los mejores talleres de reparación de automóviles: Conde de Aranda, 3; General Oraá, 30; Martínez Campos; San Agustín, 3; Marqués de Riscal, 7.

Un gran garaje, Martínez Campos, 9.

va en familia au Reina Victoria où travaille la compagnie Díaz-Artigas, au Lara oùest Carmen Díaz, a Infanta Isabel où Amparo Martí, Angelita Vilar, Sepúlveda et Mora forment un ensemble qu'on trouve rarement. Ceux qui préfèrent la comédie vaudevillesque peuvent aller voir María Mayor, Eloisa Muro, Ortas et Zorrilla au théâtre Comedia où encore à l'Alkazar où ils applaudiront la compagnie Alba-Bonafé. Au Cómico, la troupe Loreto Prado-Chicote représente des saynètes saveur madrilène.

Les amateurs de musique entendront des zarzuelas (opérette typiquement espagnole) à la Zarzuela et à la Latina. Ceux qui préfèrent la revue à grand spectacle iront à Apolo, à la Princesa, à Maravillas, et s'ils aiment le genre un peu libre, ils passeront leur soirée à Eslava, à Pavón, à Marein ou à Eldorado. On trouve au programme de Romea les meilleures chanteuses et danseuses espagnoles. Le Circo Price donne des spectacles dignes des meilleurs cirques européens.

Madrid compte aujourd'hui de grandes salles de cinematographe: Real Cinema (Plaza Isabel II, 6), jour de gala le lundi; Royalty (Génova, 6) où le Tout-Madrid va le mardi; Goya (Goya, 24) où on se réunit le samedi; Palacio de la Música (Avenida de Pi y Margall); Callao (Plaza del Callao); Bilbao (Fuencarral, 124); Argüelles (Marqués de Urquijo, 11 et 13); Ideal (Doctor Cortezo, 2); Monumental Cinema (Atocha, 83); Pardiñas (Alcalá, 96); San Miguel (Plaza de San Miguel).

On danse l'après-midi, à l'heure du thé, au Ritz, au Palace, au Nacional.

Dancings de nuit avec attractions: Alkazar et Maipú-Pigall's.

On doit profiter de son séjour à Madrid pour s'habiller, se chauffer, se fournir de linge, et des menus objets qui rendent la vie agréable.

Voici quelques adresses, soigneusement choisies.

Maisons de couture: Grippa (Avenida del Conde de Peñalver, 15); Lacomá (Conde de Peñalver, 7); Mioux (Bárbara de Braganza, 16); Pepita Álvarez (Olózaga, 6); Cottret (Fernando VI, 10).

Les meilleurs tailleurs sont: Cid (Nicolás María Rivero, 11); Carretero (Plaza de San Martín, 5); Cimarra (Peligros, 18), très recommandé; Modesto Huertas (Conde de Peñalver, 20).

Les bons pottiers sont: Miranda (Velázquez, 15) et Villarejo (Caballero de Gracia, 56). Voici les adresses des grands magasins de chaussures: Petits Suisses (Sevilla, 16); La Imperial (Prado, 2); Eureka (Nicolás María Rivero, 7).

On doit visiter les bonnes chemiseries: New England (Carrera de San Jerónimo, 29) et Freddy's (Nicolás María Rivero, 7).

La renommée de la Maison Meneses n'est plus à faire; on y trouve la célèbre argenterie Meneses. Les grands joailliers sont: Ansorena, Sanz y Alejnadre.

On trouve les plus beaux jouets chez: Medel, Melilla, à Madrid-Paris et au Bazar X.

On va acheter la parfumerie chez: Gal (Arenal, 2); Pele (Conde de Peñalver, 18); Perfumería Inglesa (Carrera de San Jerónimo, 3); Omega (Alcalá, 69); Urquiola (Mayor, 1); Álvarez (Sevilla, 2).

Madrid a de grands magasins où on trouve de tout, depuis le bibelot le plus insignifiant jusqu'aux costumes les plus élégants et des meubles somptueux. Les trois principaux sont: Madrid-Paris (Avenida Pi y Margall); Rodríguez (Conde de Peñalver); et El Águila (Calle de Preciados).

Voici maintenant les adresses des meilleurs salons de coiffure: Cachón (Carrera de San Jerónimo, 7); salon du Palace Hotel; Peluquería Real (San Jerónimo, 3). Les salons pour dames les mieux fréquentés sont: Alberich (Velázquez, 32); Casamayor (Caballero de Gracia, 22); Fernández (Almirante, 15) et Artística (Fernando VI, 7).

Si vous voulez acheter une automobile, aller voir les expositions permanentes des agences de Renault, Citroën, Rolls-Royce, Paige, Nash, Fiat et Morris.

Des meubles élégants et confortables se trouvent chez Piquero (Paseo de Recoletos, 6), Raffecas (Serrano, 8), Lizárraga (Carrera de San Jerónimo, 39) et à Hotel de Ventas (Atocha, 34).

Pour faire réparer son automobile conduisez-la Conde de Aranda, 3 où General Oraá, 30, où San Agustín, 3 où encore Marqués de Riscal, 7.

mes humorous, but always worth seeing. Margarita Xirgu, at the Fontalba (Avenida de Pi y Margall, 6), plays in the works of our foremost dramatists, both in prose and verse. Comedies to which the tourist may safely take his family are shown at the Reina Victoria, Lara and Infanta Isabel, by the Díaz-Artigas, and Carmen Díaz companies, as well as by the regular theatre company, which includes Amparo Martí, Angelita Vilar, Sepúlveda and Mora. The most amusing comic performances are given by María Mayor, Eloisa Muro, Ortas and Zorrilla at the Comedia, and by the Alba-Bonafé troupe at the Alkazar. Short one-act plays known as «sainetes», representing typical scenes, are shown by Loreto Prado and Enrique Chicote at the Cómico.

Music-lovers may hear Spanish musical comedy at the Zarzuela and the Latina, where Gorgé and Sagi-Barba are starring. Other theatres are showing wonderfully staged revues, as for example in the Apolo, Princesa, and Maravillas, where a strict regard for propriety is maintained, and in the Eslava, Pavón, Martín and Eldorado, where it is not so rigidly observed. Finally, variety stars shine from the boards of Romea; and the Circo de Price (Plaza del Rey) has a large company of attractions.

Films may be seen at the Real Cinema (Plaza de Isabel II, 6), where the fashionable day is Monday; Royalty (Génova 6), whose smartest audiences are to be seen on Tuesdays; Goya (Goya, 24), where all Madrid congregates on Saturdays; Palacio de la Música (Avenida de Pi y Margall), Callao (in the Plaza of that name), Bilbao (Fuencarral, 124), Argüelles (Marqués de Urquijo, 11 and 13), Ideal (Dr. Cortezo, 2), Monumental Cinema (Atocha, 83), Pardiñas (Calle de Alcalá 96), and San Miguel (Plaza de San Miguel, 7).

Thé-dansants are given in some hotels, such as the Ritz, Palace and Nacional. Night-clubs with sundry attractions are the Alkazar and Maipú-Pigall's.

Another subject of great interest for the tourist is: «Where am I to shop?» The best tailors, dress-designers, shoemakers, and provision-dealers of Spain are to be found in Madrid. Everyone likes to take advantage of a journey to the capital to have clothes made, purchase shoes, order shirts, buy presents, toys or jewels? Where is one to go, and what shop is one to choose? The names we give below are not chosen at random, but are carefully selected from among those of the highest reputation and solidity.

The most «chic» dress-designers are «Crippa» (Avenida del Conde de Peñalver, 15), Lacomá (Conde de Peñalver, 7), Mioux (Bárbara de Braganza, 16), Pepita Álvarez (Olózaga 6) and Cottret (Fernando VI, 10).

Among tailors, we may highly recommend Cid (Nicolás María Rivero 11), Carretero (Plaza de San Martín 5), Cimarra (Peligros 18); whilst Modesto Huertas (Conde de Peñalver 20), Miranda (Velázquez 45) and Villarejo (Caballero de Gracia 56) are the best shoemakers for footwear made to measure. Large footwear establishments, with many elegant models, are Petits Suisses (Sevilla, 16) La Imperial (Prado, 2), and Eureka (Nicolás María Rivero 2); and «New England» (Carrera de San Jerónimo 29) and Freddy's (Nicolás María Rivero, 7) are the highestclass gentlemen's outfitters.

A splendid variety of toys may be obtained from Medel, Melilla, Madrid-Paris and the Bazar X.

The famous silver Meneses is sold only by the firm of that name (plaza de Canalejas, 4). Jewellers of first-rate quality are Ansorena, Sanz and Aleixandre.

Perfumes may be bought from Gal (Arenal 2), Pele (Conde de Peñalver 18), Inglesa (Carrera de San Jerónimo 3), Omega (Alcalá 69), Urquiola (Mayor 1), Álvarez (Sevilla 2).

As in other large European cities, there are big department stores, where everything, from the smallest item of haberdashery or stationery to the finest clothes and best furniture may be purchased. The three principal establishments of this kind are «Madrid-Paris» (Avenida de Pi y Margall), Almacenes Rodríguez (Conde de Peñalver), and El Águila (Calle de Preciados).

Among hairdressers we may mention Cachón (Carrera de San Jerónimo 7 and 9), the hairdressing saloon of the Palace Hotel (Plaza de las Cortes), La Real (San Jerónimo 3), and for ladies Alberich (Velázquez 32), Casamayor (Caballero de Gracia 22), Fernández (Almirante 15) and Artística (Fernando VII, 7).

Very often a trip is made to Madrid for the purpose of buying an automobile, or for ordering furniture. Undoubtedly the best establishments for the former purpose are those of Renault, Citroën, Rolls-Royce, Paige, Nash, Fiat, and Morris.

Furniture may be bought from Piquero (Paseo de Recoletos 6), Raffecas (Serrano 8), Lizárraga (Carrera de San Jerónimo 39), and the Hotel de Ventas (Atocha 34).

For automobile repairs, the best places are Conde de Aranda 3, General Oraá 30, Martínez Campos 9, San Agustín 3, Marqués del Riscal 7.

Large garages will be found at Martínez Campos 9.



LOS ESCRITORES NUEVOS



CON frecuencia — y hay que reconocer que con justicia — se alza entre la pléyade ignorada de escritores nuevos la misma queja: «¡No podemos publicar nada!»... ¡Los consagrados copan todos los puestos, acaparan cuantas publicaciones aparecen!» Y, a fuerza de reiterada, adquiere la lamentación monótono sonsonete de rítmica canturria mendicante, con la que el paria pretende atraer nuestra piedad hacia su mísera carroña.

«Un huequecito para mi escrito», suplican centenares, millares de literatos nuevos que sienten bullirles en el cerebro ideas que pugnan por ser oreadas a todos los vientos universales. En su calvario doloroso — el pensamiento aprisionado en las cárceles de la incomprensión y de la indiferencia es punzante y doloroso y triste como un mal amor —, el escritor novel va dejando jirones de esperanza y pedazos de su vida a cada encontronazo cruel con la dura realidad. Y, así, la vida les hace malvados.

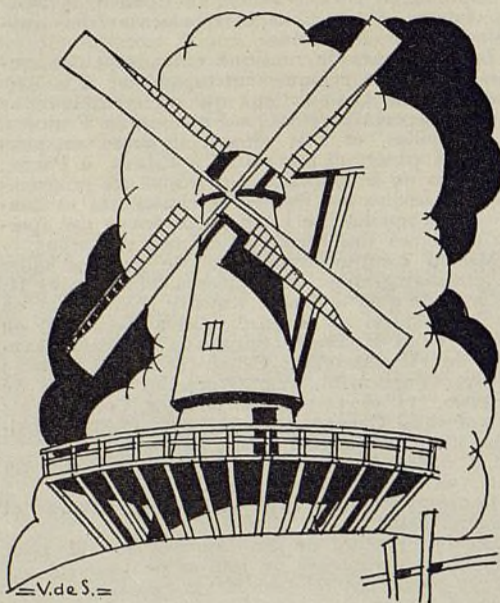
Al acecho de toda publicación que se anuncia, lanzan sus trabajos y esperan impacientes, para defraudarse, y murmurar cuando — nueva e injustamente — se ven despreciados por los eternos nombres de los «renombrados», de los que ellos suponen que les cierran el camino. Y, así, la amargura les hace envidiosos.

"COSMÓPOLIS"

CUPÓN

que debe acompañar a
todo envío de

Colaboración
espontánea



El pan nuestro

*Molinera, dame harina
del vientre de tu molino,
para alimentar con ella
las entrañas de un suspiro.*

*De un suspiro, como brisa
que mueva todas las aspas
del molino, reidor
en un lugar de la Mancha*

*De la Mancha, donde tú
naciste, para soñar
con príncipes molineros
robadores de tu pan.*

*De tu pan, que es el pan nuestro,
porque es el pan del amor...
¡Molinera, dame harina
del molino girador...!*

RAFAEL DUYOS GIORGETA

Poco a poco, el escritor nuevo se depaupera física y moralmente; el desánimo le gana, y acaba abandonándose a los rigores de su infortunio, se trueca en ex hombre gorziano. Y, así, la pobreza les hace enfermos.

COSMÓPOLIS quiere alentar al novel, desea darle la mano, ayudarle a labrarse un porvenir, a hacerse un nombre, y en todos sus números les reservará un amplio espacio, pagando cuantos originales publique — porque los crea merecedores de ellos — de modo decoroso.

Al mismo tiempo — bajo el título de «Hemos recibido su trabajo y...» — abre una sección de correspondencia en la que informará a sus espontáneos colaboradores de la suerte que hayan corrido los trabajos recibidos, aconsejándoles y señalándoles los defectos que haya podido encontrar en los que, dolorosamente, se vea precisada a rechazar.

Al pie de esta página se inserta un cupón que debe acompañar a todo original que se nos remita, bien entendido que para cada uno — dibujo, artículo o poesía — se precisa un cupón, y que cada autor puede enviarnos cuantos quiera. Seremos rigoristas en la selección y exactos en el pago, no devolviendo ningún trabajo recibido, se inserte o no; estas son nuestras seguridades y condiciones: ahora, que cada novel nos muestre las suyas.

En esta misma sección insertaremos algunos trabajos de escritores cuya firma es ya conocida; ello es para prestigiar a los noveles que marchan en tan grata compañía y por ello hemos cuidado de titular estas páginas

«Los escritores nuevos»

HA ENTRADO UN BARCO



UNA masa gris, casi negra, se ve acercarse por momentos. Primero es una chimenea, luego el puente, lo que se va distinguiendo a medida que la nave se acerca; de pronto, en lo alto del palo de proa, se ve flamear una bandera española, mientras en popa sigue izada la del país a que pertenece el barco. Simultáneo con el despliegue de nuestra bandera, se ven aparecer por ambas bandas unas nubecitas que, al poco tiempo, nos indica su sonido, que son los cañonazos de saludo a la plaza. La nave sigue adelante; se diría que tiene puesta su proa a nosotros y un ligero temor nos acomete; pero bien pronto salimos de nuestro error: la proa cae y pasa el barco extranjero por cerca de nuestra popa. Casi podríamos darnos la mano. Se oye la Marcha Real, que toda la tripulación escucha con la diestra puesta en el gorro. Nuestra banda corresponde a la cortesía con el himno nacional del extranjero; las guardias de ambos, con el arma sobre el hombro, rinden honores, y son cruzados entre ambos almirantes, por medio del código internacional, una serie interminable de alabanzas para las dos Marinas hermanas.

¡Ya dieron fondo! En efecto, una columna de agua entra por estribor y un ruido se escucha, estrepitoso, de hierros al chocar.

Un oficial de gran gala viene a cumplimentar. Las frases de rigor, un «cock-tail», varios apretones de manos, más saludos y... ¡hay que contestarla la visita!

—«¡¡Repostería!!!» —«Tú, pronto, la casaca» (un hombre corre). —«No, esos pantalones, no.» —«¿Y las charreteras?»... Por fin, después de una serie de ejercicios violentos, nuestro oficial está listo. Se manda el bote más bonito de a bordo: los metales son espejos; los trajes de la marinería, de blancos, hieren lavista. Una atracada contemplada con ansiedad—como si en ella se jugara la vida—por toda la dotación, y el oficial sube hasta llegar a la meseta. Saluda a la bandera, y luego... se repite la escena: más apretones de manos, más «cock-tails» y más saludos; la visita está devuelta.

Saltan a tierra ambas marinerías. Primero, ellos: pisan con fuerza y sus saludos son de una rigidez mecánica. Luego, los nuestros: no son hombres, son autómatas; saludan con más energía si cabe que los otros. ¡Se ha establecido el pugilato!

En el casino hay baile en honor de la escuadra extranjera: no he visto cosa más divertida que un baile en honor de una escuadra extranjera. Llegan: uno, dos, todos correctamente vestidos, y suena por centésima vez el himno de nuestros visitantes, que bien pronto deja paso a los bailables.

—«Monsieur Strawar, mademoiselle Pepter.» ¡Buena, un francés con aditamentos de tres o cuatro idiomas, sirve de medio para cruzarse entre ambos las estupideces más enormes!—«¿Han lle-

gado ustedes hoy?» —«Yes.» —«Oui, oui, pardon.» —«¡C'est tres jolie!», dice él. Un baile a tiempo impide que la chica se vea en el compromiso de no saber qué decir. Pero esto dura poco tiempo: el «cap», el champañ y el jerez hacen su efecto, y bien pronto todos hablan la misma lengua (que ni es español, ni francés, ni inglés) y todo el mundo se entiende, porque hablan de la forma que en todas las partes del mundo se habla cuando se tiene encima más de lo conveniente. Todas las caras están rojas; los brazos desmayan y caen como péndulos; los ojos, eso sí, los ojos centellean. Se oye un viva, luego otro, luego mil; nadie sabe lo que se vitorea, pero todo el mundo aplaude al final. La orquesta nos toca por ciento una vez el himno. Ya todo el mundo para sí lo tararea: «Chin... tan... chin»

Al día siguiente, un almuerzo, muchos brindis, muchas copas. Al otro, una recepción; por la tarde, otro baile. La gente ya tiene ojeras; los vivos son menos sonoros. A la siguiente jornada, la marcha; por la tarde de ese día tienen los extranjeros un baile a su bordo.



¡Ustedes no saben lo que es un baile a bordo! Ante todo, ese día el peluquero no tiene manos suficientes para dar abasto: —«¿Que vengas luego a afeitarme!» —«Y a mí», dice otro. —«Hombre, tú, no te olvides de pasar por el camarote a pelarme», añade un tercero.

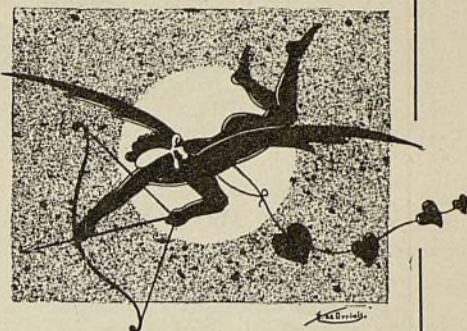
Todos los reposteros están movilizados; un bote va y otro viene; latas de dulces; docenas, no, «gruesas» de pasteles; pirámides de «sandwichs»; se ha contratado una orquesta.

¡Las cuatro!. Llega el primer bote con chicas; todos nos damos los últimos toques. —«Oye, ¿me hace arrugas la chaqueta?» —«¿Tú crees que están bien estos guantes?». Sube a cubierta la más atrevida; luego todas las demás, y se entabla una conversación que a veces tiene el supremo encanto de la franqueza desnuda, sin adornos. «Después de todo, ¿cuándo volverán?» — dicen ellas.

«¿Bailamos?» —«¿Un «cap»?» —«Muchas gracias.» Intimamos. El «cap» y el calor nos hacen decir cosas que en condiciones normales no diríamos; casi, casi nos juramos amor eterno... Y, apoyados en la borda, miramos al mar, el mismo que nos va a separar pocas horas después, probablemente para siempre, y un poco de tristeza nos invade. Promesas de escribir, direcciones a granel, mientras pasan las horas, y el barco queda poco a poco vacío. Se ha ido todo el mundo; suena la corneta. Al poco tiempo están levando. ¡Hasta otro puerto!

Y para otro puerto sale el extranjero cuando termina su baile; en algunos ojos femeninos se ve una lágrima. ¡También los marinos extranjeros son hombres y pueden hacer despertar a un corazón!...

MAURICIO DE LA RODA



SI EL AMOR PASA

*Madres cautelosas que guardáis las hijas
como santas viejas en vieja hornacina:
dejaos de añejas sentencias prolijas.
Si veis que sus pasos Amor encamina*

*y su alma suspira,
dejadlas que gocen la bella mentira.*

*Dejadlas que amen, que sueñen,
[que crean.*

*Madres cautelosas, severas, de hogañeo,
pensad que habéis sido amadas antaño.*

*No temáis que vean el dolor y el daño
de algún desengaño.*

*Que es mucho más triste pasar por la vida
sin dejar amores en nuestro sendero.*

¿No os place a vosotras decir: [«Fui querida...»?

*Me dió este consejo un sabio soltero
que, sin amar nunca, se murió de viejo.*

*Si el amor soñado fué un amor mentado,
¿qué importa?*

*El sueño ha quedado y, al dolor unido,
irá el gran consuelo del amor gozado.*

¡La vida es tan corta!...

ÁLVARO DE ORVIOLS.





*Sombrero de paja negra y fieltro blanco
adornado con una camelia.
Modelo Germaine Page.*

Entre nosotras por CIL



MUJER, mi querida amiga, al encargarme de esta sección, que va dedicada exclusivamente a ti, me he propuesto dos fines: serte útil y distraerte. Y en estas mis primeras líneas te va un ruego: ¡ayúdame tú! Dime tú lo que te interesa... lo que necesitas saber... de lo que quieres que yo te hable... Acude a mí, como lo harías a tu mejor amiga, con más confianza aún, puesto que, preservada por el incógnito, tú puedes ser más franca y yo contestarte con más libertad.

¡Hay en nuestra vida tantos casos tantas insignificancias a veces, que nos atormentan y llegan hasta agobiarnos, sólo porque no encontramos el oído amigo y comprensivo que nos preste atención, y la voz suave y cariñosa que disipe nuestras dudas!

Mujer, yo seré tu amiga, esa amiga a ratos frívola y a ratos

sentimental, a quien lo mismo puedes preguntar: ¿crees que le gustaré con este traje?, ¿qué le regalaré el día de su santo?, o ¿qué le contestarías en mi lugar a esa carta?, y yo, poniendo todo mi espíritu femenino en la punta de mi pluma, procuraré complacerte y ayudarte.

En esta época en que para el hombre la lucha por la vida es cada vez más difícil y cada vez más dura, y para poder satisfacer las necesidades de su hogar y nuestros deseos o caprichos, grandes o pequeños, tiene que esforzar su inteligencia, su actividad, su voluntad, a una máxima tensión, es nuestro deber, mujer, el ir evolucionando también.

¡Seamos modernas! Y no entiendo por eso la tan predicada emancipación femenina, sino todo lo contrario. Al decir seamos modernas, quiero aconsejaros que toméis de la época actual lo



Modas



Sombrero de fieltro gris adornado con piel de plata y una flecha. Modelo Jane Blanchot.

casa, de tu vida, de ti misma. Y hoy empecemos un poco por ti. Como estamos a principio de temporada y yo acabo de volver de Biarritz y París, te contaré algo de lo nuevo que he visto por aquellos mundos.

Acompáñame con tu imaginación a casa de Lucien Le-

que de provechoso nos aporta, y que, lo mismo que hemos acortado nuestras faldas y rebajado nuestros tacones para tener el paso más elástico, más largo, más decidido y más a tenor del paso masculino, hemos de hacer moralmente. Si el hombre, impulsado por la enorme competencia en todos los ramos de la vida pública, tiene que esforzarse en ser cada vez más culto, más emprendedor y más incansable, nosotras, sus mujeres, sus novias, sus hijas, sus hermanas o sus amigas, tenemos que procurar ir a la par. La mujer tiene el deber de embellecerse moral y físicamente, para que su exterior sea agradable a la vista del hombre que, fatigado de luchar, la busca, y el deber de que su espíritu, tan refinado y cuidado como toda ella, pueda abarcar y comprender sin esfuerzo el espíritu masculino. Aprendamos a ser su compañera en toda la extensión de la palabra, compañera de alegre sonrisa en los labios de carmín las noches de fiesta de la existencia, la compañera de mirada seria y comprensiva en los momentos de confidencias y desahogos, y la compañera valiente y leal en los duros momentos de prueba y combate.

¡Mujercita moderna!, la de la melena de paje, esta es nuestra verdadera misión de la vida. Para el hombre debemos ser todo en una, reunir en un solo gran cariño todos los sagrados de esposa y de madre, de hermana y de amiga. Todo sacrificio, todo esfuerzo debe parecernos pequeño si logramos retener junto a nosotras, satisfecho y confiado, a ese niño grande que es siempre, para la mujer que lo sabe comprender, el hombre.

Por eso, mujercita de hoy en día, no puedes tener tú tampoco ni un momento de descuido, ni un segundo de descanso, y yo, tu nueva amiga, deseo prestarte mi ayuda y mi apoyo.

Charlaremos, si te parece, de todo lo que nos pase por la cabeza: de tu



Traje de noche de gasa negra, adornos de incrustaciones de encaje «cirés» negro en el cuerpo y en el bajo de la falda.

Modelo Lucien Lelong.

Modas

nos parece entrar en alguna gran casa particular, y que alguien va a presentarnos a esa dama arrogante y esbelta que tan amablemente nos ofrece asiento y nos habla de mil asuntos, de la gente, de la temporada, en espera de que nosotras mismas le digamos el objeto de nuestra visita.

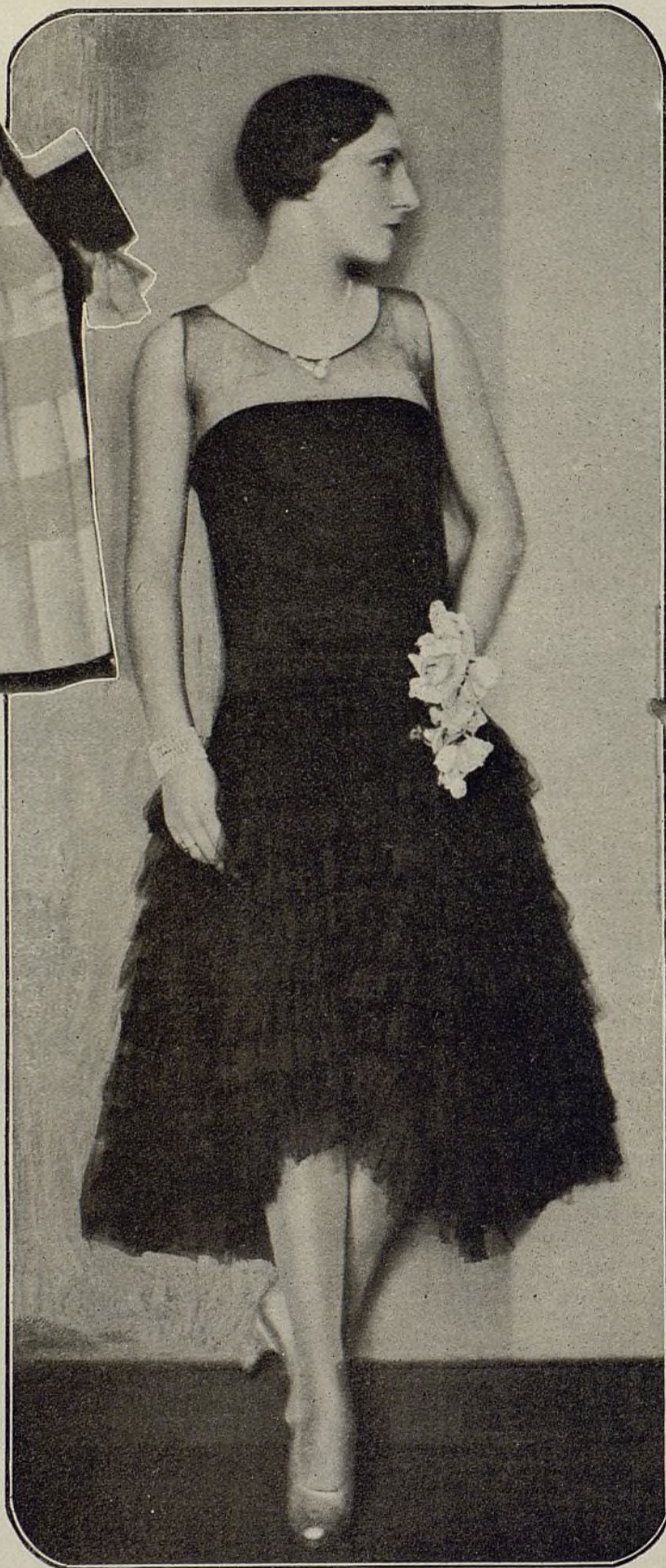
Empezamos por querer ver trajes de mañana y *sport*. El jersey sigue imperando. Cada casa lo emplea a su modo y se esfuerza en inventar algo nuevo, aunque ya parece difícil en

este terreno. Sin embargo, hay un sin fin de modelitos con detalles completamente inéditos. Los adornos de perlas de metal en cuellos, cinturones y puños—imitando brazaletes—, son uno de ellos. El jersey angora, el *chiné*, el rayado, el tejido con hilos de metal, el *degradé*, las incrustaciones, se siguen haciendo la competencia. Mira este modelo que nos enseñan ahora; es de jersey verde claro, y el *sweater* de punto fantasía verde y gris.

De vez en cuando surge en alguna colección un traje como el que en este momento desfila ante nosotras. A mi modo de ver no hay



«Ensemble de tarde, falda plisada de terciopelo de seda negro, blusón de «georgette» blanco, adornado con tiras de crêpe satín y con pespuntos de seda blancos. Abrigo de terciopelo de seda negro plisado, adornado con armiño.
Modelo Lucien Lelong.



Traje de noche de tul negro con flores en la cintura.
Modelo Lucien Lelong.



Traje sastre de paño negro, chaleco blanco.
Modelo Lucien Lelong.

long, uno de los reyes de la moda, instalado en magnífico palacio con vistas al mar. Mira lo armónico de la decoración, toda en tonos grises, los muros, las alfombras, los artísticos muebles, los bibelots... Las «vendedoras», vestidas y calzadas de gris, completan el conjunto. Nos reciben con amables sonrisas, son finas, distinguidas;



ALMACENES MADRID-PARÍS



AVENIDA PI Y MARGALL, 10 + MADRID

Grandes artistas



Catalina Bárcena



Modas



Traje de noche de encaje de seda negro, canesú y mangas de encaje más fino, flores en el hombro. Modelo Lucien Lelong.

nada más elegante que una airosa figura de mujer con un trajecito sastre, irreprochablemente cortado. Una bonita blusa de crespón blanco, rosa carne o beige, y un fieltro *ad-hoc* completan este conjunto, de indiscutible perso-

nalidad. Para ir de compras, para el paseo mañanero, para viajes, no puede haber nada más apropiado ni más bonito.

Siguen desfilando un sinnúmero de modelos y no tenemos tiempo de irlos comentando uno a uno; pero antes de irnos fíjate en aquel precioso traje de noche, de volantes de tul negro con flores en la cintura, y en aquel otro de terciopelo de seda azul Lucien Lelong, con su deslumbrante bordado *strass*.

La moda inicia una tendencia nueva: los talles suben y las faldas tienden a alargar la silueta, ya sea con plisados, volantes, canalones, colas o como se les quiera llamar, que sobresalen por los lados o por detrás del borde del traje. ¡Cuánto más bonita y favorecedora es esta moda que la de la eterna túnica ceñida y corta que traiciona tanta imperfección! En mi próxima crónica dedicaré más tiempo y espacio a este asunto.

Los fieltros suaves, como antes, siguen calzando las cabezitas femeninas. En su extraordinaria sencillez está su *chic*. También en ellos vemos mucha incrustación, ya sea de fieltro *degradé*, ya sea de *gros-grain* o de terciopelo; mucha toca negra, en la que alguna joya, de aspecto exótico, pone una nota de animación. Mira estos dos lindos modelos: el uno, de la casa Jane Blanchot, es de fieltro gris, adornado de piel de plata y una flecha, y el otro, de Germaine Page, es ya primaveral: paja negra, fieltro blanco y como único adorno una camelia.

También en joyería hay grandes novedades. La perla ha perdido su hegemonía, debido al abuso de las malas imitaciones; ahora reina el brillante en todo su esplendor. Al nombrarlo acuden a mi memoria las maravillosas vitrinas del gran Cartier. Todo el tesoro de Aladino parece estar expuesto allí: altas

tiaras de brillantes..., diademas heráldicas..., *rivières* de piedras claras como el agua..., solitarios de tamaño inverosímil..., largos pendientes..., esmeraldas, zafiros, perlas, resplandecientes, no sólo por su propia belleza, sino por el arte incomparable de quien los supo engarzar y presentar de tan maravillosa manera. ¿Quién puede en el mundo entero rivalizar con Cartier en la confección de esa filigrana de

brillantes parecida a encajes de incalculable valor?

Capítulo aparte merece la nueva sección de objetos de lujo de esta casa. Es centro de re-



Traje de noche de terciopelo de seda azul bordado en *strass*. Modelo Lucien Lelong.

Modas

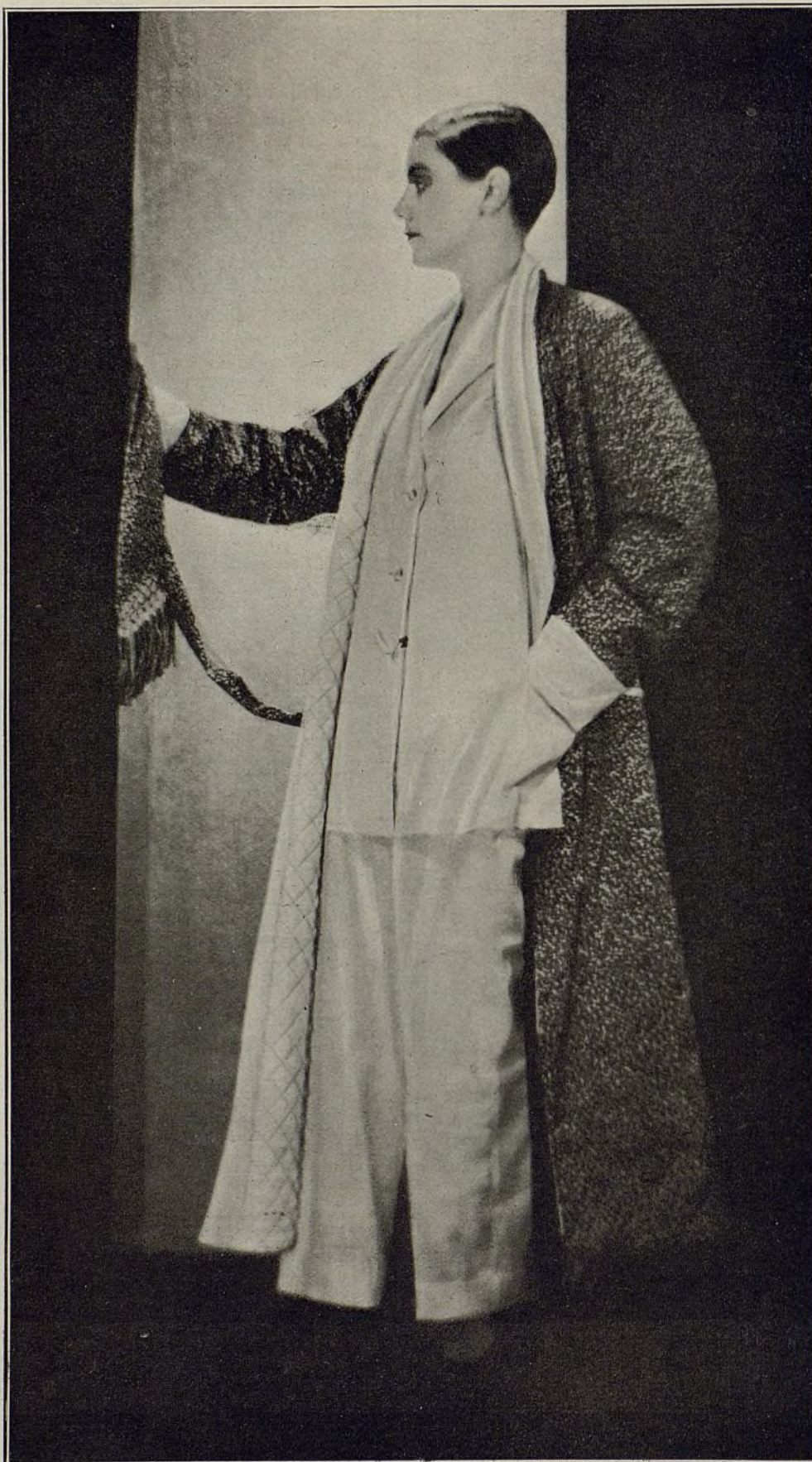
unión del todo París elegante, que admira y adquiere allí las últimas novedades en bolsos, *necessaires*, objetos de piel, juegos de tocador..., mil cosas distintas y todas ellas marcadas con el sello especial de lujo y refinamiento de Cartier.

De lo nuevo que he visto en ropa interior, en pieles, peinados, etc., te hablaré en otra ocasión. Hoy me he contentado con trazarte a grandes rasgos una idea de conjunto. De los detalles, lo más importante para ti, ya que ellos te dan el sello de personalidad, ya charlaremos largo y despacio.

Mujer, ¿por encima de la distancia y del incógnito me tiendes tu mano amiga? Esa mano que lo mismo sabrá posarse protectora y suave sobre la frente del ser querido que confeccionar con gusto un sombrero, teclear con rapidez a máquina o tocar con brío infernal el último *charleston* de moda...



Las lectoras que deseen hacer alguna consulta a «Cil» deben dirigir sus cartas a este nombre y a la Dirección de «Cosmópolis»



Pyjama de seda brocada blanca; bata de crespón blanco impresión negro y marrón. Modelo Lucien Lelong.

DESDE NUEVA YORK



De los últimos dramas al nuevo edificio de la Ópera, pasando por Ford y la «Ley seca»

(Servicio especial exclusivo para COSMOPOLIS de nuestro representante)



o es extraño el hecho, pero sí resulta forzoso el mencionarlo. La nueva temporada teatral se ha inaugurado en Nueva York con una aplastante avalancha de novedades: cuarenta o más estrenos se disputan la atención y el favor del público, y—como de costumbre también—la mayoría de las obras son revistas de gran espectáculo o comedias musicales. Producciones «serias» apenas si llegarán a una docena.

Pero no es sólo esto, sino que esos doce dramas o comedias dramáticas permanecerán en cartel—por grande que sea su éxito—el tiempo preciso para ser vistas por el público y resarcir de los gastos hechos por la empresa en su montaje; acaso se retiren antes, si surge una oferta ventajosa para su adaptación al cinematógrafo.

En cambio, las otras, las que informan esos espectáculos absurdos, pero que poseen fuerza vital propia y constituyen «valor en taquilla», perdurarán a través de varias temporadas, y al cabo de ser representadas miles de veces y producir millones de dólares, acabarán por ser consideradas como modelos de obras maestras. Tales son—actualmente y, por ejemplo—*Abie's Irish Rose*, que permanece en escena desde el 23 de mayo de 1922; *Broadway*, desde el 16 de septiembre de 1926; *The Squall*, desde el 11 de noviembre de 1926; *Road to Rome*, desde el 3 de enero de 1927; *In Abraham's Bosom*, reestrenada recientemente, y *Saturday's Children*, desde el 26 de enero de 1927.

CUATRO PAREDES

Desde luego, entre los dramas originales de escritores americanos que se acaban de dar a conocer no hay ninguno suficientemente extraordinario para merecer una alabanza incondicional; pero, puesto a indicar el mejor de ellos, yo no vacilaría en designar como tal el que Dana Brunet y George Abbott han escrito con el título de *Cuatro paredes* (Four walls).

El escenario de la obra es el barrio popular del Este de la ciudad y gira el asunto en torno a un ex presidiario que regresa a su hogar—extinguida la condena—, dispuesto a vivir honradamente, a «andar derecho». Sin embargo, las antiguas costumbres, las viejas influencias, son demasiado poderosas; la fatalidad le empuja, y mata a su rival en amores. Pero sigue fiel a su propósito, a su «gesto», y marcha a entregarse voluntariamente a la justicia, rechazando los medios de huir, burlándola, como su novia le propone.

Demuestra el drama conocimiento profundo del ambiente, dominio de la psicología. La acción es emotiva y verosímil, y Muni Wisenfrend, encarnando el protagonista, constituye, sin duda, la revelación de la naciente temporada.

OTROS TEATROS Y OTRAS OBRAS

También son estrenos de cierta importancia *Porgy*, de Dubose y Dorothy Heyward; *The Letter*, de Somerset Maugham, interpretada por Katherine Cornell; *The Command To Love*, del alemán, de Rudolph Lothar y Fritz Gottwalt, por Mary Nahs, Basil Rathbone y Violet Kemble Cooper; *Burlesque*, de Willard Mack, por Bárbara

CUARENTA ESTRENOS Stanwyck, y *Enemy Of The People*, de Ibsen, por Walter Hampden.

De las compañías de repertorio, las más importante es la dirigida por Eva Le Gallienne. Debutará con la obra de Heyerman: *The Good Hope*.

El Actor's Theatre se abrirá con *John*, de Philip Barry, y la Nueva Asociación de Derechos de Autores anuncia obras de Jhon Howard Lawson, Francis Edwards Paragoh y Upton Sinclairs, entre otras.

PELÍCULAS CARAS... Y MALAS

El cinematógrafo atraviesa, por su parte, idéntica crisis que el teatro, y si mediocres son las producciones numerosísimas de la escena hablada, nada tienen que envidiar en número ni calidad a las de la muda. Y, sin embargo, si diésemos crédito a los anuncios profusos de las empresas, nada de lo que a diario se exhibe deja de ser «sensacional», «asombroso», «supremo», «el triunfo del cinematógrafo», «la obra maestra de la pantalla» o «la película del siglo».

Sin embargo, es forzoso reconocer un mérito a los productores: el coste de la producción, verdaderamente asombroso, aunque rebajemos las cifras exageradas que esgrimen los agentes de publicidad. De aquí que, siendo enormes los capitales empleados, el deseo voraz de amplias y crecientes ganancias por parte de los accionistas sea muy disculpable. Un segundo mérito debemos también concederles: el que no escatimen ningún esfuerzo para que la película sea todo aquello que los productores creen y proclaman que debe ser y es la cinta, pero que generalmente no suele parecerle al público.

¿Quién tiene, entonces, la culpa de la penuria por que atraviesa hoy el cinematógrafo?... Yo creo que la situación actual depende de que, en general, los productores se preocupan más de deslumbrar la vista con la magnificencia de los detalles que de alimentar el espíritu con un alimento sólido, y aunque de vez en cuando surge una obra maestra—como *Way of All Flesh*—se debe casi siempre sólo a la fina discreción de director e intérpretes.

LAS CINTAS QUE HOY SE VEN

Destacaré, entre los más recientes estrenos: *The Yazz Singer* (Warner Brothers), por Al Jolson; *Studen Prince* (Metro Goldwyn), por Ramón Novarro y Norma Shearer; *Magic Flame* (United Artist), por Vilma Banky y Ronald Colman; *Sunrise* (William Fox), por George O'Brien y Janet Gaynor; *Surrender* (Universal), por Mary Philbin e Ivan Mosjukine; *Patent Leather Kid* (First National), por Richard Barthelmess, y *Los Miserables* (Universal).

Los film de la temporada anterior que aun se siguen proyectando en Nueva York y alrededores son: *Way of All Flesh* (Paramount), por Emil Jannings; *Big Parade* (Metro Goldwyn), por Jhon Hilbert; *Ben Hur* (Metro Goldwyn), por Ramón Novarro; *Chang y Resurrection* (Metro Goldwyn), por Rod La Roque; *King of Kings* (Cecil de Mille), y *What Price Glory* (Metro Goldwyn), por Dolores del Río.

En cuanto a la «estrella» favorita, la que impone la moda y cuyas películas atraen a espectadores de todas las clases sociales, esta vez parece ser Vilma Banky; y es legítimo consignar que pocas veces estuvo el veredicto popular mejor orientado.

LOS LIBROS NUEVOS

También en el mercado literario hay grandes y sensacionales novedades. Sería imposible reproducir la lista entera de las obras que han sido lanzadas a la publicidad; pero—agrupadas por secciones—he aquí los títulos y autores de las más interesantes:

NOVELAS: *The Grandmothers*, de Glenway Wescott-Harper (La historia de una familia de colonos americanos). BIOGRAFÍA: *Henry Ward Beecher*, por Paxton Hibben-Doran (La historia de un notable religionista en el período de la Guerra Civil). VIAJES: *Adventures in Arabia*, por W. B. Seabroock-Harcourt, Brace & Comp. DRAMAS: *Field God e In Abraham's Bosom*, de Paul Greem-Mcbride (Dos obras de éxito sobre la vida de los negros). HISTORIA: *Rise of American Civilization*, de Charles A. y Mary R.; Beard. FILOSOFÍA: *Story of Philosophy*, de Will Durant-Simon & Schuster (Vidas de filósofos desde Sócrates hasta Santayana). POESÍA: *Tristan*, de Adwin Arlington Robinson-Macmillan. SÁTIRA: *Something About Eve*, por James Branch Cabell-Mcbride. NOVELAS CORTAS: *Man Who Saæ Through Heaven*, por Wilbur Daniel Steele-Harper. ANTOLOGÍAS: *American Caravan*, editado por Van Wyck Brooks. (Han contribuído con originales los mejores escritores americanos.)

CAMBIOS DE EMPRESA Y UN NUEVO «MAGAZINE»

De otras noticias, la más sobresaliente es la unión de las dos grandes casas de publicidad: Doubleday, Page & Comp. y George H. Doran Company. La nueva firma tiene un capital de 5.250.000 dólares.

Un nuevo «magazine» en el mercado es *Plain Talk*, editado por G. D. Eaton. Será dedicado a «la tolerancia» (ley seca).

The Bookman, una revista importante para hombres de letras, pertenece ahora a la Editorial de Burton Rascue.

FORD Y LA SUPREMACÍA EN EL AUTOMOVILISMO

De algún tiempo acá, el hecho más importante relacionado con la vida pública ha sido la lucha entre los dos gigantes de la industria automovilista: General Motors Corporation y Henry Ford. A pesar de que el presidente de la primera, Alfred P. Sloan, ha desmentido en reciente manifiesto esta rivalidad, argumentando que su Compañía fabrica coches de un tipo completamente distinto a los fabricados por la casa Ford, se prevé una tremenda competencia en la baja de los precios. El misterio que rodea al nuevo coche que dará a conocer Ford, y que ha de reemplazar al famoso tipo T, afirma esta creencia. Si el nuevo tipo obtiene éxito, quizá vuelva a conquistar «el rey de los automóviles» la supremacía que perdió en 1926 cuando el Chevrolet—un producto de la General Motors—comenzó a batir el Ford.

ANTE LAS ELECCIONES

La cuestión de la candidatura presidencial para las elecciones de 1928 está ahora en candelero. Los candidatos que actualmente tienen mayor partido político son:

Republicanos.—Charles E. Hughes, antiguo secretario de Estado; Herbert Hoover, secretario de Comercio; Frank Lowden, antiguo gobernador de Illinois.

Demócratas.—Alfred E. Smith, gobernador de Nueva York;

Newton D. Baker, antiguo secretario de Guerra; James Reed, U. S., senador de Missouri.

Progresistas.—Senadores de los EE. UU. William E. Borahde Idaho; Hiram Johnson, de California.

Todas las probabilidades parecen ser que el próximo Gobierno siga siendo republicano, ya que el país no está lo suficientemente descontento para reclamar imperiosamente un cambio.

ALGO DE LA «LEY SECA»

La «Ley seca» sigue siendo, naturalmente, el gran problema. No faltaremos a la verdad al decir que la mayoría del pueblo americano está decididamente en contra de esta privación de una de sus más queridas aficiones. El Gobierno, en realidad, halla la estricta ejecución de la «ley seca» casi imposible, ya que a ella falta no sólo el pueblo, sino sus propios agentes y oficiales. En las próximas elecciones presidenciales este asunto será de seguro diplomáticamente evitado por los dos grandes partidos políticos.

¡VENENO! ¡CUIDADO!

En los dominios de la ciencia ha habido tres descubrimientos de gran importancia: la prolongada aplicación de Rayos X por el profesor H. J. Muller, Universidad de Texas; la producción de una nueva clase de cobre, perfeccionada, por el profesor S. J. M. Allen, y el invento de una señal de alarma automática S. O. S. para buques y aeroplanos, por Williams S. Thomson, operador de la Western Union Telegraph.

También es curioso el invento de un indicador de veneno, por la General Electric Company. Este marcador registra la presencia de una parte de mercurio en 20.000.000 partes de atmósfera.

ÓPERA PARA 5.372 ESPECTADORES

La Metropolitan Opera Company va a tener una nueva residencia; será edificada, según el proyecto de Joseph Urban, en la 57th Street, que es la calle a la moda. En la nueva Ópera se podrán acomodar 5.372 personas, siendo la capacidad de la actual de 3.600. La arquitectura va a ser de un estilo «como para dar albergue al espíritu de la edad moderna».

MÁS NOTICIAS MUSICALES

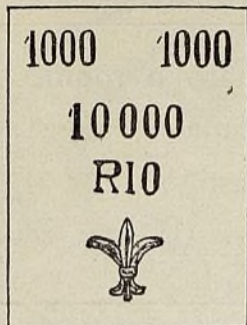
Willem Mengelberg inauguró el 13 de octubre la temporada de la Filarmónica de Nueva York, con *Foules*, de Ferrond, como novedad. Desde el 26 de enero hasta final de la temporada empuñará la batuta Arturo Toscanini, el gran maestro italiano que concluyó *Turandot*, la ópera póstuma de Puccini.

La Curtis School of Music de Filadelfia empezó su curso el 3 de octubre con una nueva dotación de 1.250.000. Tiene matriculados 225 estudiantes. El director es Josef Hofman. También el Institute of Musical Art—que ahora forma parte de la Julliard Musical Foundation—comenzó su temporada 25 el 6 de octubre, bajo la dirección del Dr. Frank Damrosh, y Vittoria De Sabata figura como directora de la Cincinatti Symphony el 20 de octubre.

GUSTAV DAVIDSON



N.º 1.



Lo tiene V. en la mano

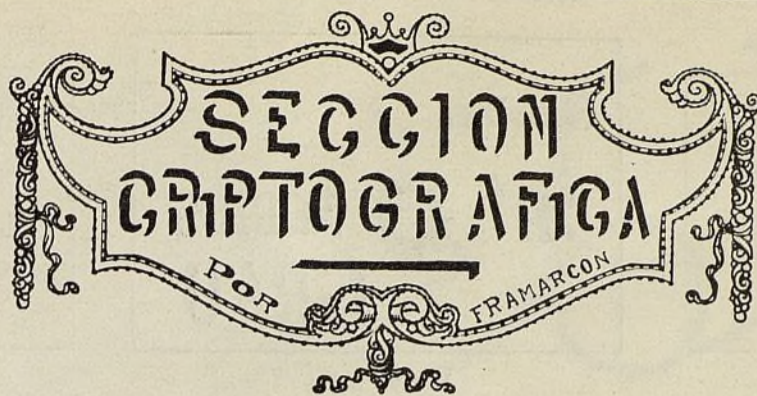
¿Eh, lector? No hemos olvidado los pasatiempos, entretenimiento sencillo e inocente que refuerza y subraya la amenidad de toda revista que alardee de completa y compleja.

Y aquí COSMÓPOLIS te brinda sana distracción para algunas de tus horas—de esas horas que, entre cigarro y cigarro, se consumen lentamente—con el aliciente de unos premios que se adjudicarán con arreglo a las siguientes bases:

- 1.ª Estará integrado por Anagramas ilustrados, Jeroglíficos alfabéticos, Charadas framarconistas, ídem poéticas, ídem gráficas, Comprimidos de letras, ídem ilustrados, Frases hechas, Jeroglíficos gráficos, Siluetas logográficas, Sobres y tarjetas ilustrados, etc.
- 2.ª El pliego de soluciones, acompañado de los dos cupones del Concurso, habrá de enviarse a nuestra Redacción o al apartado de Correos n.º 490, dentro de los diez días siguientes a la terminación del mismo; debiendo citarse en ambos casos en la parte superior del sobre la indicación de PARA EL

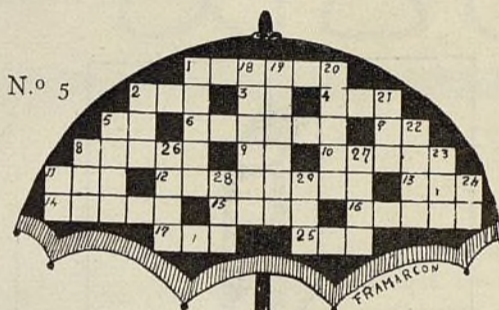


N.º 3.—Es de casa, sí, señor



Bases para el primer concurso bimestral

SOMBRILLA LOGOGRÁFICA



HORIZONTALES

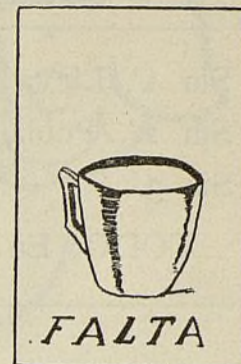
- 1.-Llanura extendida sobre una altura.
- 2.-Villa burgalesa.
- 3.-Especie de lazo que los marineros llaman *gabia* o *de guía*.
- 4.-Nuevo.
- 5.-Arbusto chino medicinal.
- 6.-Moluscos que tienen el cuerpo redondeado en forma de bolsa.
- 7.-Nota musical.
- 8.-Catálogo.
- 9.-Nota musical.
- 10.-Natural de cierta región antigua del Asia, situada entre el mar Caspio y los montes Cáucaso.
- 11.-Dios rural que algunos mitólogos consideran como el símbolo del universo.
- 12.-Ocultar.
- 13.-Jugo que fluye de diversas plantas umbelíferas.
- 14.-Rogaba.
- 15.-Primogénito de Isaac.
- 16.-Hilos, menos HACHE.
- 17.-Plural de cierta nota musical.
- 25.-Prominencia acuática.

VERTICALES

- 1.-Papel, lienzo o pergamino donde se representa la posición de algún país o terreno.
- 2.-Cabeza de ganado.
- 5.-Vaso grande en forma de caldera, de diferentes materias.
- 8.-Casa.
- 11.-Río italiano que recorre 550 kms.
- 18.-Cánticos sagrados.
- 19.-Parte dura y aguda que en los peces hace el oficio de hueso.
- 20.-Deseo.
- 21.-Baile andaluz.
- 22.-Árbol productor de la trementina.
- 23.-Cuadrúpedo carnívoro.
- 24.-Carta.
- 26.-Cables con que se suspende el ancla de los barcos en ciertas maniobras.
- 27.-Sustancia resinosa.
- 28.-Plural de cierta consonante.
- 29.-Un violinista y otro pianista.



N.º 2.



¿Te regaló algo?

CONCURSO CRIPTOGRAFICO. Los suscriptores no acompañarán cupones, pero sí harán constar su condición de tal.

- 3.ª Los premios consistirán en tres vales para la adquisición de objetos—a la libre elección de los agraciados—en la acreditada casa *Plata Meneses* (plaza de Canalejas, 4), cuyo valor será de 150 pesetas, 100 pesetas y 50 pesetas, respectivamente. Dichos vales se computarán como metálico al efecto de compras de mayor precio.
- 4.ª De estos premios, el 1.º será adjudicado al concursante que aporte más soluciones exactas a los pasatiempos del concurso. Los restantes serán adjudicados por orden de cuantía de soluciones enviadas. Caso de ser tres los que acertasen todos o el mismo número máximo, se adjudicarán por sorteo los premios, procediéndose de igual forma si fuesen más de tres los solucionistas exactos.
- 5.ª En los pliegos de soluciones habrá de citarse, además del nombre y apellidos del remitente, el punto de residencia y domicilio; modo éste de evitar involuciones.



N.º 4.—De buen efecto

N.º 6. Charada framarconista

Sin 1.ª, Lleva o trae
Sin 2.ª, Poblado africano
Sin 3.ª,
TODO: En el agua

SRA DOÑA

:R^A  ½ DIOS
GRAO

N.º 7. Sobre

N.º 8. Charada framarconista

Sin 1., Chato o romo
Sin 2., Mama
Sin 3., Castigo
TODO: Adorno

T


PO

N.º 9. Término

—¡PRIMA-PRIMA, PRIMA-SEGUNDA ha cogido un CUARTA-TERCIA y vo esta PRIMA-SEGUNDA-TERCIA-CUARTA, y vamos a cambiar!
—No, hija, no; aquello es muy asqueroso, Lucrecia.

N.º 10. Charada

N.º 11

50
A
TRIGO


Nada puedo decirte

N.º 12. Jaime y Gonzalo

F I N



LETRA DESPRECIABLE
LA NOMBRE

N.º 13. ¿Donde está David?

N.º 14. Bajan de prisa

9 I
D D

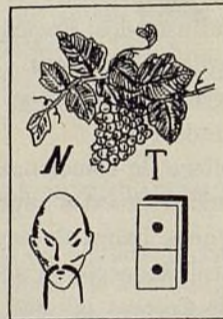
100
SOSO



N.º 15
Frase de
Carlos III

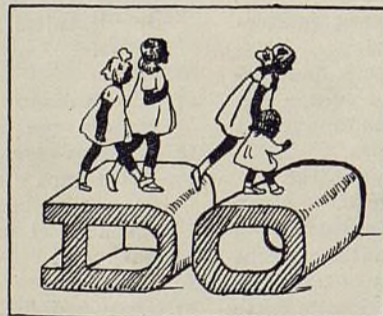
N.º 16
(Anagrama)
Rey godo

Se resuelven estos modernos criptogramas descomponiendo el todo de sus ilustraciones y formando con las letras que lo integran, más las dadas, la solución que indica la orientación o título



D O

N.º 17. Réproba



N.º 18. ¿Qué tal Pepe?

N O T A S

— — —
— — —

1
4

N.º 19. ¿Qué hora tienes?



N.º 20
¿Para
cuándo es
la boda?



DEL
50



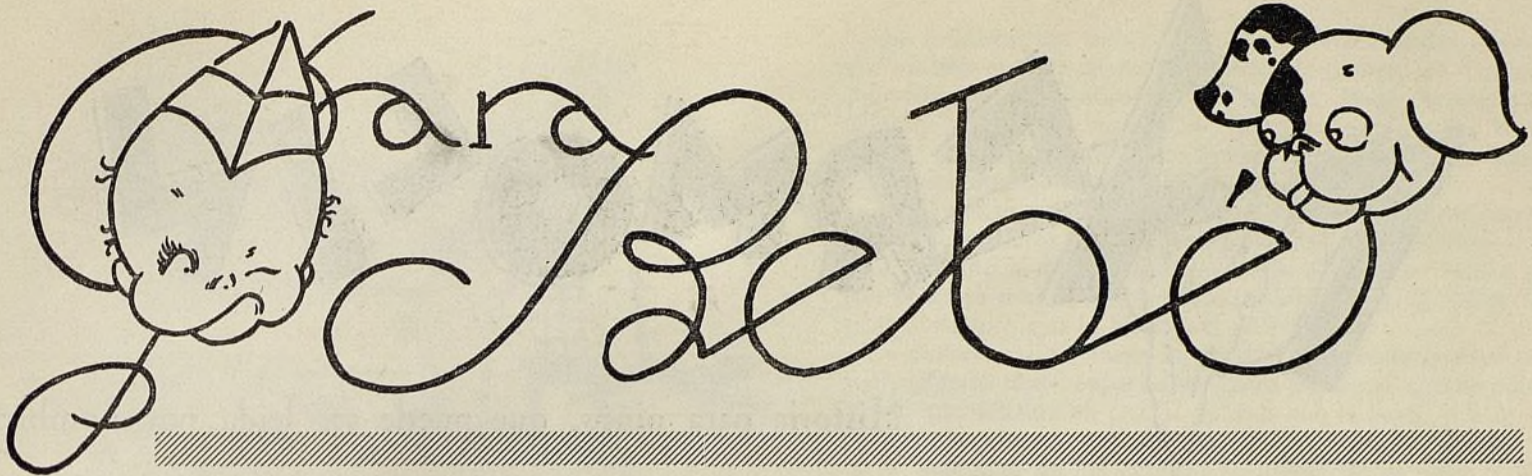
500

N.º 21
Hubo que foguearlo

“COSMÓPOLIS”

Sección criptográfica

Cupón **1** de la serie de dos a acompañar al pliego de soluciones.



Saludo



BUENO, pues aquí estoy yo. ¿Qué os habíais pensado vosotros?... ¿Que COSMÓPOLIS, la revista nueva que papá lee mientras reposa la comida, y en la que mamá busca los vestidos bonitos que luego encarga a su modista, y el hermano mayor encuentra las noticias y retratos de artistas de «cine», y la hermanita menor las fotografías de bodas y fiestas, no iba a tener también su sección dedicada a los pequeños?... Pues ya veis que estabais la mar de equivocados: aquí estoy yo.

Yo; nada menos que yo. Pero, ¿no os asombráis?... ¿No ponéis en O la boca y los ojos ante la asombrosa noticia?... ¡Ay, ay, ay! Me parece que vosotros no os dais cuenta de la importancia que tiene el que *K-Nete*, el propio *K-Nete* en persona, se haya encargado de dirigir estas páginas, en las que podréis encontrar cuentos, y «monos», y chistes, y juguetes recortables, y concursos y todo lo necesario para que dejéis descansar tranquilos a los mayores, jugando—muy serios ante COSMÓPOLIS—a que vosotros también sois ya grandes, y sin el temor de oír que os gritan de cuando en cuando:

—¿Quieres estarte quieto de una vez y no dar más golpes en la mesa?... ¡Por qué no durará el colegio todo el día!...

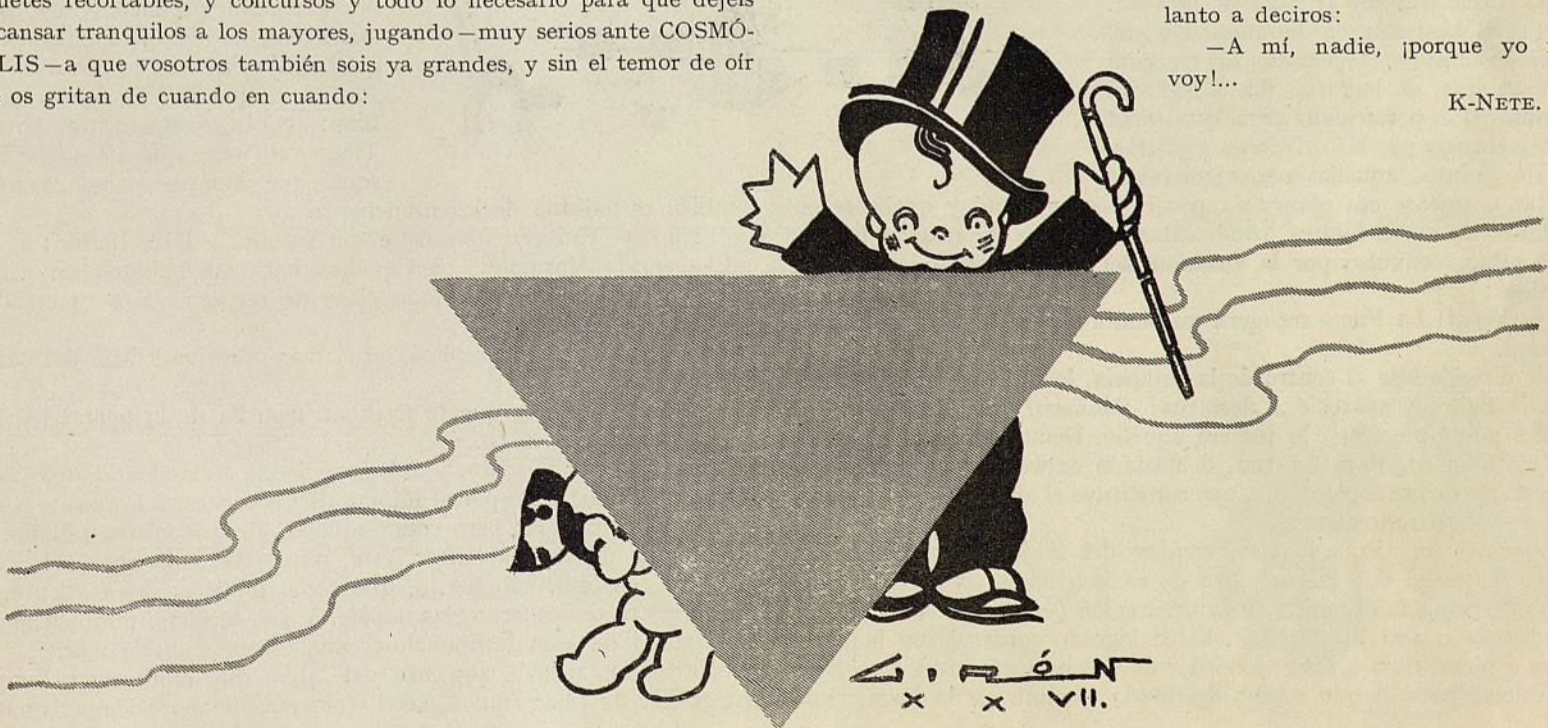
Para estas cosas cuento con unos compañeros que van a ser—yo os lo aseguro—vuestros mejores amigos. «Marmolín», «Sabinito» y «Nille» tienen los mejores propósitos, y uno os contará sus aventuras maravillosas, y el otro sus pequeñas tragedias, que os harán reír, y ella... ¡Oh, ella!...

Dejadme que os diga algo de lo que Nille ampliará páginas más adelante. Nille es la elegancia personificada, la distinción hecha criatura, la que sabe cómo son los mejores modelos de vestidos para muñecas y las más adecuadas toaletas para cada momento. Como todos, Nille vino de París; pero vuelve todos los años, cargada de figurines.

Ahora os dejo con ellos. He cumplido mi deber de presentaros a mis compañeros, y—como en el viejo chascarrillo—antes de que me preguntéis quién me presenta, me adelanto a deciros:

—A mí, nadie, ¡porque yo me voy!...

K-NETE.



MARMOLÍN

Historia para niños, que puede ser leída por hombres.

Original de

Guillermo Hernández-Mir



El doctor Universus Creatorpópulus, eminente sabio griego, cuyos estudios sobre Histología habían logrado la admiración mundial y merecieron la concesión de honoríficos cargos y preciados galardones, entre el que figuraba el no menos importante, al par que valioso y práctico, premio Nóbel; el universalmente conocido como inventor atrevido y sapientísimo, de tan audaces iniciativas que bien pudiera suponérsele firmante de secretos pactos con Satanás, paseábase nervioso, con aire de honda preocupación, cruzando de extremo a extremo el amplio salón que le servía de gabinete de trabajo.

En el centro de éste, un tapiz de terciopelo rojo cubría y moldeaba una figura algo imprecisa. ¿Estatua? ¿Muñeco? ¿Ser humano?

El insigne doctor acercábase, de vez en vez, a una retorta en la que, sometido a una decisiva operación química, tenía aprisionado su para él incalculable tesoro, al que llamaba el elixir de la Vida.

Febril, inquiría en la ebullición del preciado líquido, esperando la reacción decisiva que, de lograrla, iba a legar su nombre a la posteridad, para que fuera inmortalizado por historiadores y poetas.

De pronto, aquella masa ígnea que tan atentamente era observada por el doctor rutiló y quebróse en millones de rayos solares, como catarata de luz de mágico fulgor, y el sabio, convulso por la emoción del triunfo logrado, exclamó, jubiloso:

—¡Vencí! La Fama recogerá mi nombre, para lanzarlo a la posteridad.

Y dirigiéndose al centro de la estancia, levantó el tapiz que cubría la figura y apareció... ¿Estatua? ¿Muñeco? ¿Ser humano?

No podía precisarse lo que era aquello. Demasiado perfecto para ser un muñeco. Para estatua, demasiado expresiva. Para humano ser carecía de ese soplo divino que constituye el alma. ¿Qué era, pues, tan desconcertante figura?

Aquello constituía la obra cumbre del sabio doctor Universus Creatorpópulos. Con cierta pasta de su invención, llamada la *marmolina*, sustancia obtenida de la trituración del mármol en aleación ponderada con arcilla figulina, había logrado construir un hombre, pieza a pieza, fibra a fibra, poseedor de una perfecta masa de tejidos orgánicos, para el que estaba destinado el elixir de la Vida, cuyo

invento acababa de arrancar a las entrañas de la Naturaleza, en la que el Sumo Hacedor depositó los fantásticos secretos de la Creación.

El prodigioso inventor acercó la retorta a la inanimada figura recién descubierta, levantóle la tapa craneana y vertió el elixir en la masa encefálica de aquel ser extraño, quien, al recibir el candente y luminoso chorro, lanzó un penetrante gemitó, movió los desorbitados ojos, y al conjuro de su creador, que le decía: «Marmolín, habla, yo te lo mando», irguióse como un gallo de pelea, y tendiendo la mano al sabio le saludó, jovial y campechano:

—Hola, ninchi, ¿cómo estás?

Al pronto chocó a Creatorpópulus oír esta expresión tan madrileña y tan castiza en labios del hijo de su poderosa fantasía;

pero pronto lo comprendió todo al recordar que cuando fabricó la masa encefálica de Marmolín entró en sus componentes una infusión de gramáticas internacionales mezclada con extracto de timitos y modismos regionales. Marmolín, por esta razón, sabía todos los idiomas y dialectos mundiales; así es que lo mismo podían hablarle en catalán que en japonés, pues igualmente entendía el vulgar «Díguili qui vingui», que dicen en las Ramblas, que las siguientes palabras: «Qui tinté en te tinta, Antón? Ting tanta sang que a las sinc ting son», que aunque parece japonés

también es paisano de las munchetas.

El ilustre Universus encaróse con su obra y le recriminó:

—Querido Marmolín, bien podías haberme hablado de usted, pues yo te debo merecer toda clase de respetos. Soy tu creador. Ríndeme pleitesía.

A lo que Marmolín replicó, en el más puro madrileño del barrio de Cascorro:

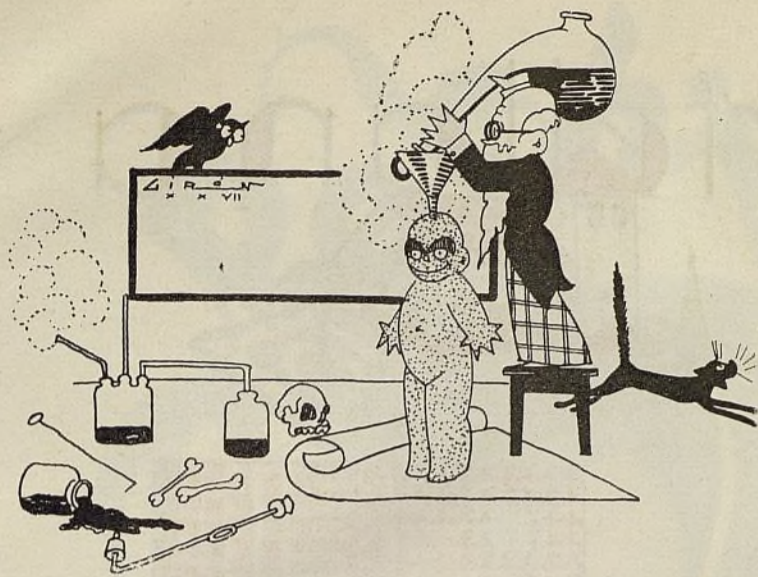
—¡Amos, anda, y que te frían un guardia de la porra! ¡Ah! Y que te rebocen el casco.

El mozo, por lo visto, y aun conociendo todos los idiomas, sentía predilección, si no por el idioma de Cervantes, a lo menos por el de los pollos caraba; pero como aquello, aunque era castellano, no lo entendía el sabio inventor, éste, muy severo, le previno:

—Te advierto, caballero, que como me seas desobediente, de un puñetazo te desbarato las napias. Y yo, de oírte, también me he contagiado de esos terminuchos canallescos y chulapones.

Marmolín, ante la amenaza del sabio, que ponía en peligro la integridad de su apéndice nasal, temeroso de no poderse sonar si





llegaba el caso de acatarrarse, levantó su diestra y, encarándose con su progenitor, exclamó:

—¿Tú a mí estropearme las napias? ¡Miau!

Dejó caer la mano sobre la cabeza del sabio, se oyó un crujido, como de olla al quebrarse, y el ilustre Creatorpópulus cayó al suelo más n.k.o. que si Paulino le hubiese hecho el obsequio de largarle un directo a la mandíbula.

Marmolín se quedó algo perplejo al ver aquel cuerpo tendido ante sus pies, y, de pronto, pensó que debía contar hasta diez para saber si, efectivamente, su progenitor había quedado n.k.o. Pero cuál sería su asombro cuando, después de contar hasta trescientas, el cuerpo de su víctima seguía en tierra, sin dar señales de vida. Rascóse la cabeza el mozo, frunció el ceño y dijo con acentos de profunda convicción:

—Este hombre está fiambre. ¡La caraba! No me podrá negar que soy un tío de buenos golpes.

Marmolín sentóse a meditar qué debía hacer en aquel trance. Consciente de su delito, comenzó el siguiente monólogo:

—Marmolín, porque éste es tu nombre, según has oído decir a ese viejo que tuvo la ocurrencia de darte el ser; Marmolín, metiste la pata no bien has comenzado a vivir. Haces tu *debut* con un parricidio. ¡Muy bonito! Como para que te den las dos orejas y el rabo. A estas horas debías estar confundido y apenado, llorando por los rincones y pidiendo perdón de tu culpa. ¿Por qué no lloras, insentato? ¿No te remuerde la conciencia? ¡Claro! ¿Cómo quieres llorar, cómo quieres que te remuerda la conciencia, si a este sabio del demonio, al construirte, se le ha olvidado el dotarte de un alma? Buena la ha hecho ese botarate al crear un cuerpo sin su alma correspondiente. Estas aviado, Marmolín. ¡Qué lástima de invento! Y el caso es que estaba admirablemente planeado, porque ¡vaya si es maravillosa la formación de mi cerebro! Realmente, es genial la idea de amalgamar la Enciclopedia Universal para producir un extracto de todas las ciencias y de todos los conocimientos, en el que ha tenido sumergida mi masa gris mientras era sometida a un baño de rayos ultravioleta. Yo lo sé todo. Estoy en posesión de todos los secretos de la Humanidad; pero no tengo alma. ¿Es esto un defecto lamentable? ¿Seré, acaso, el tipo de hombre perfecto? Voy a vivir mi vida, y así lo sabré. Perdona que no me ocupe de ti, padre y señor, mi creador; pero ya lo dice el refrán: el muerto al hoyo, y el vivo a los panecillos largos, o sea a aprovecharse de la vida. Adiós y que te alivies, si es que eso es posible.

Dijo, y envolviendo su cuerpo en el tapiz rojo que lo había estado cubriendo cuando aun era un ser en proyecto, no por la vergüenza natural de verse desnudo, sino para evitar el acatarrarse, lanzóse a la calle en busca de aventuras que le permitieran vivir su vida.

II

La aparición de Marmolín en las calles de Atenas fué un acontecimiento. Quiénes le tomaron por loco; algunos lo creyeron un bromista, y no faltaron los que supusieron que era un caprichoso que se atrevía a lanzar la mcda de la clásica túnica griega, cansado de soportar la tiranía del cuello planchado, los aprisionantes zapatos, los molestísimos pantalones y el antipático sombrero hongo.

Le rodearon los transeuntes, impidiéndole andar a sus anchas, y a medida que avanzaba aumentaba el número de curiosos y desocupados que le seguían dándole escolta. Rogó cortésmente que le dejaran la vía libre, empleando en el ruego todos los idiomas que poseía; pero no lograba hacerse entender, o eran tan tercos aquellos viandantes que no atendían a súplicas.

—Lo siento por estos cernícalos—pensó—, porque como me enrede a mamporros va a haber en Atenas un día de luto.

De pronto se detuvo en el centro de una plaza, cruzóse de brazos con un gesto retador que hubiese envidiado el propio Don Tancredo, y, encarándose con la multitud, exclamó:

—Señores, si yo fuese un torero comprendería esta curiosidad y disculparía tanta expectación; pero fíjense en que no peino coleta. Así es que déjenme en paz, si quieren que la haya, y tengan la bondad de circular.

Ni uno solo de los curiosos se movió de su sitio, y Marmolín, comprendiendo que a las muchedumbres no se las convence con razones, levantó sus brazos, que giraron como aspas de molino, y a éste quiero y a éste también, comenzó a repartir un suculento menú, compuesto de excelentes mojicones, robustos capones, magníficas tortas de Alcázar y copiosa cantidad de galletas. Aquello fué un banquete tan luculesco que, a poco de comenzado, yacían por el suelo un par de docenas de comensales con las costillas rotas y la cabeza llena de chichones.

Ante la fuerza de tales argumentos contundentes, huyeron los curiosos en dirección a un puesto de policía, para pedir protección contra aquella catapulta humana que abatía a los hombres con la misma facilidad que la hoz derriba los rescos bálagos que se siegan durante los meses de estío.

Marmolín, barruntando una persecución policíaca que diera al traste con la libertad de que pensaba disfrutar, emprendió veloz carrera en dirección al campo, y no llevaría recorridos unos doscientos metros cuando oyó unos silbidos sospechosos que le hicieron redoblar la velocidad de su carrera.

—¡Mi madre—exclamó—, tiran a dar y con bala! Esto se pone feo.

No bien había pronunciado estas palabras sintió en la espalda un golpe seco, que le hizo detenerse. Seguramente había sido alcanzado por un proyectil y estaba herido; pero cuál sería su sorpresa cuando comprobó que no tenía herida alguna y vió en el suelo el casquillo de metal niquelado, que, al chocar contra sus posaderas, habíase deformado, sin lograr penetrar en su cuerpo.

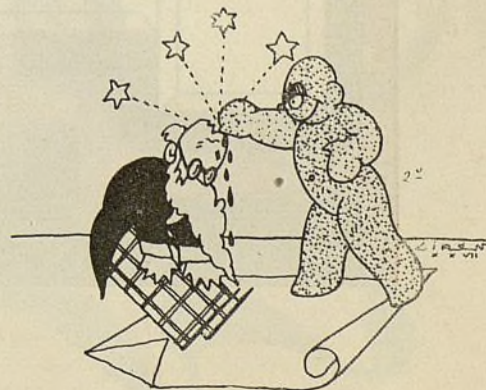
—Por lo visto, la pasta de que estoy fabricado me hace invulnerable a las balas—exclamó, lleno de gozo—. Olé mi cuerpo flamenco y serrano. ¡Lo que me voy a divertir como esto sea verdad!

Tan pronto como acabó de pronunciar estas palabras recibió una descarga cerrada que le roció el cuerpo de proyectiles, los cuales, como el anterior, cayeron al suelo sin causarle el más leve arañazo. Inclínose Marmolín a recogerlos, y, llenándose la mano diestra de ellos, los lanzó contra los que habían disparado, causando un visible estrago entre las filas de sus perseguidores. Enardecidos los policías ante la contemplación de las bajas que acababan de sufrir, pidieron auxilio a un cuartel, del que rápidamente salió un regimiento dotado de ametralladoras.

El jefe de las fuerzas militares escuchaba al capitán de los policías, adoptando un aire de superior suficiencia, y sonreía, pensando en el poder y la eficacia de sus ametralladoras.

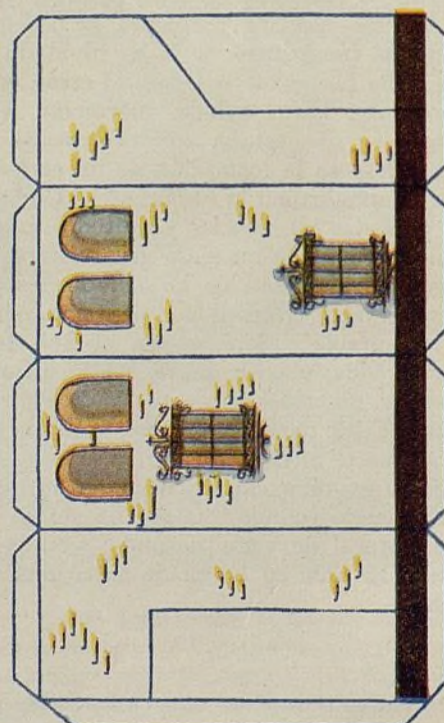
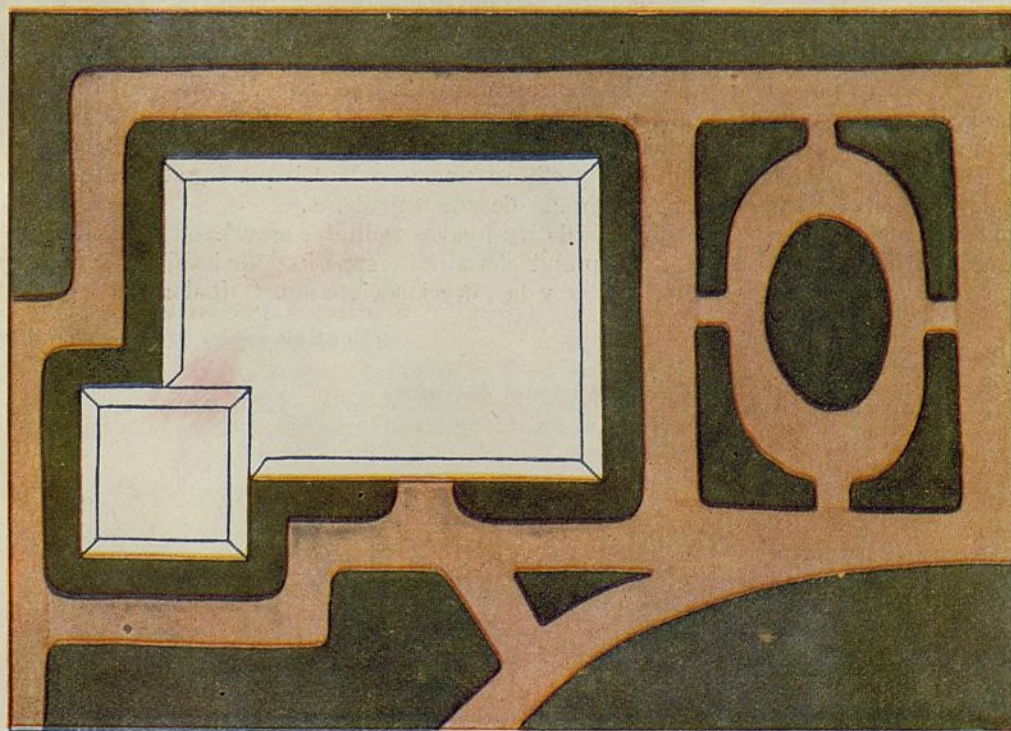
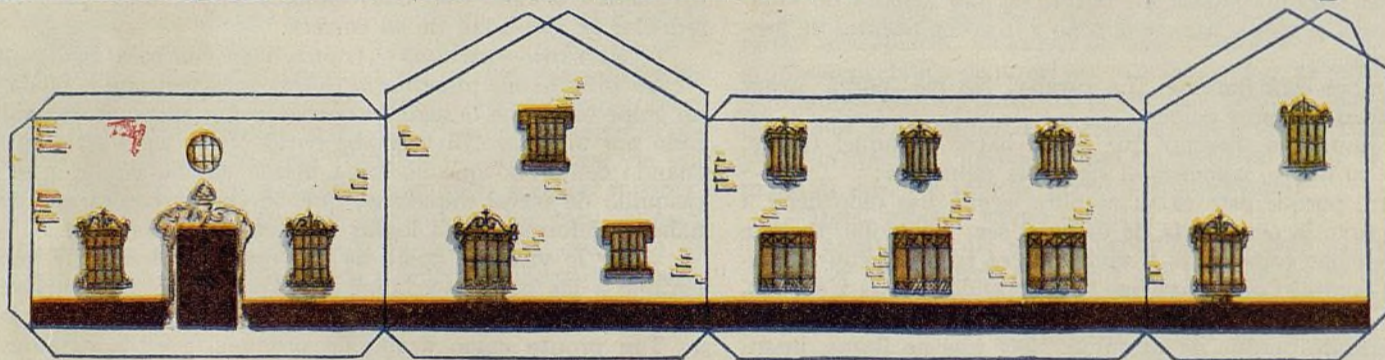
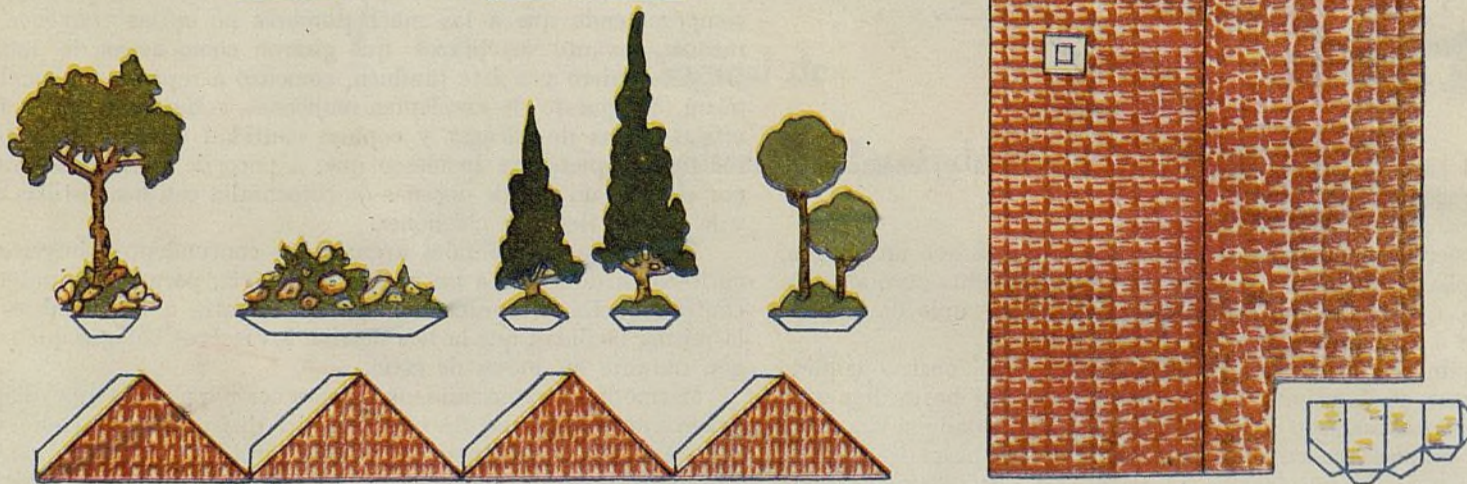
(Continuará en el próximo número).

(Ilustraciones de Giron)



Casa castellana

POR
GIRÓN

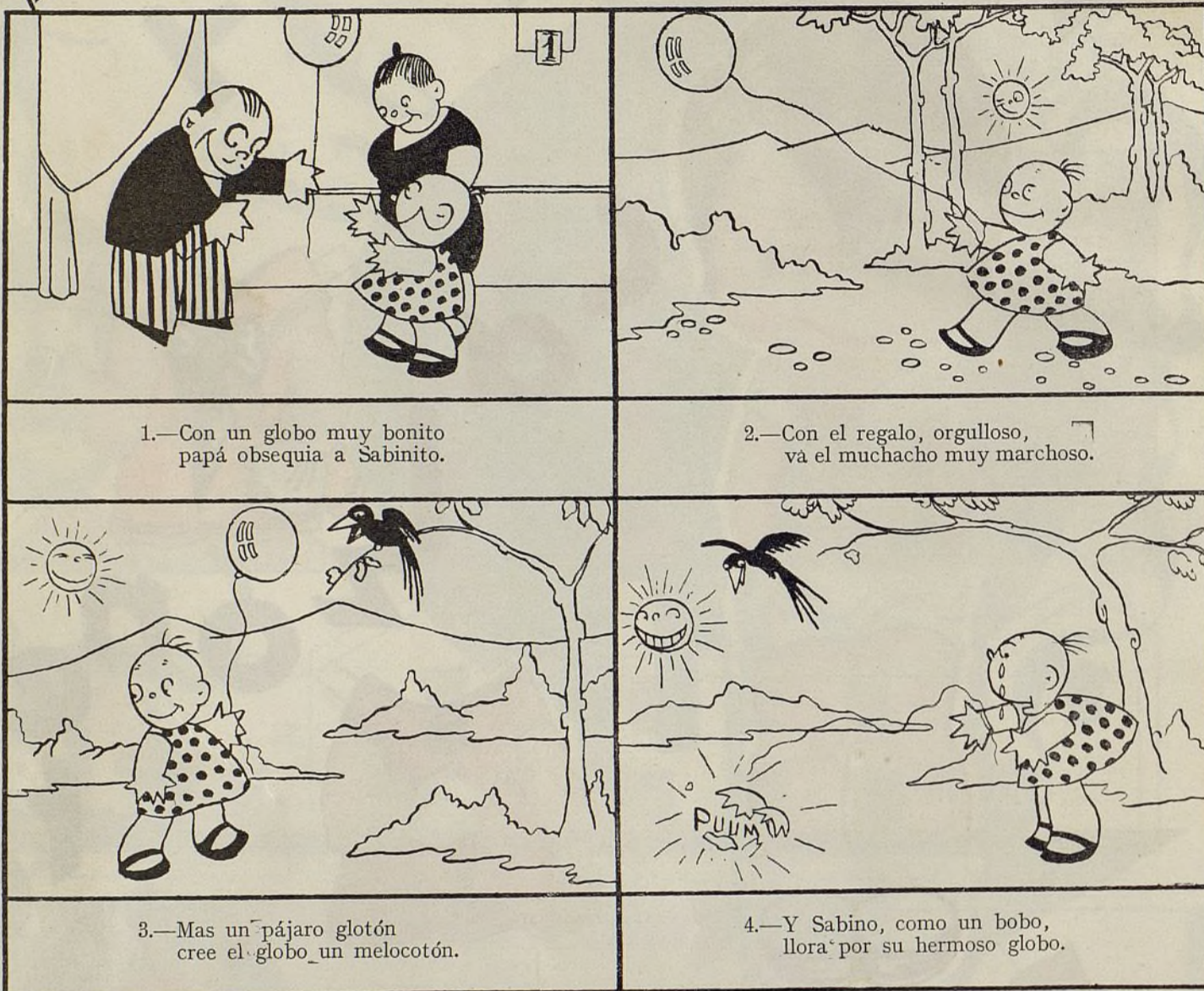


Pegad esta hoja en una cartulina fina, recortadlo y unirlo por donde marcan las rayas, hasta reproducir el modelo. ¡Ah! Y que no os ayude papá, que esto es para que os entretengáis vosotros solitos.



Ni a la simpática Pochita ni a su fiel perro Calzonete, os había presentado K-Nete; al fin y al cabo hizo bien, pues no viene a enseñaros nada, sino a proporcionaros unos ratos de divertido entretenimiento, que conseguiréis pegando la hoja en una cartulina, recortando a los dos, los trajes y los lazos, y veréis cómo están de guapos con unos y otros la saladrísima nena y su inteligentísimo compañero.

Sabinito y su globo



DOMPE CABEZAS.

recortar los trozos negros, con ellos formar un pato.





Compre usted el próximo número de

C O S M Ó P O L I S

que aventajará en interés y artística presentación al que hoy le ofrecemos.

El hombre que se quiso matar...

la originalísima y amena novela humorística de

WENCESLAO FERNÁNDEZ FLÓREZ

termina con sus páginas más interesantes, de una novedad absoluta de procedimientos, acreditativa, una vez más, de la maestría del gran escritor. El desconcertante desenlace de *El hombre que se quiso matar...* sorprenderá a los lectores del maestro de humoristas, y va ilustrado con bellos dibujos de PENAGOS. También se comenzará a publicar

Una novela para muchachos,

género aun no cultivado en España —excepción hecha de «La casa de la Troya»—, y que ha de tener gran aceptación entre toda clase de lectores por su interesante fábula y esmerada traducción, debida a la prestigiosa pluma de

BEATRIZ GALINDO.

Los más emotivos momentos de

“¿.....?”

la sugestiva narración policíaca, de ambiente netamente madrileño, que ha escrito el distinguido literato que se oculta bajo el seudónimo de ENRIQUE ARNAL, son los que se insertarán en nuestro próximo número, ya que en ellos aumenta el misterio que rodea al extraño suceso y se suceden episodios pródigos en sorpresas y sensaciones. En el amplio espacio que, según costumbre, consagrará COSMOPOLIS a sus secciones de *Literatura, Modas, Teatros, Gran Mundo, Cinematografía, Deportes, Infantil, Turismo, Pasatiempos*, etc., figurarán trabajos de nuestros habituales colaboradores

Jacinto Benavente, «Azorín», Pío Baroja, José Ortega y Gasset, Melchor Fernández Almagro, Luis Araujo Costa, «Julio Romano», Enrique Meneses, Gustavo Davidson, Antonio Prast, Guillermo Hernández Mir, Eduardo Cobián Herrera, «Cil», Luis Fernández Ardavín, Serafín Adame Martínez, Juan Ferragut, Eduardo Teus, Antonio Casero, Eduardo Marquina, «Bogey» Antonio Casero (hijo), «Sam», Galindo, Linares Rivas, Penagos, Mihura, Angel de la Fuente, «Serny», Baldrich, «Echea», Enrique Tedeschi, «Valeria León», etc.

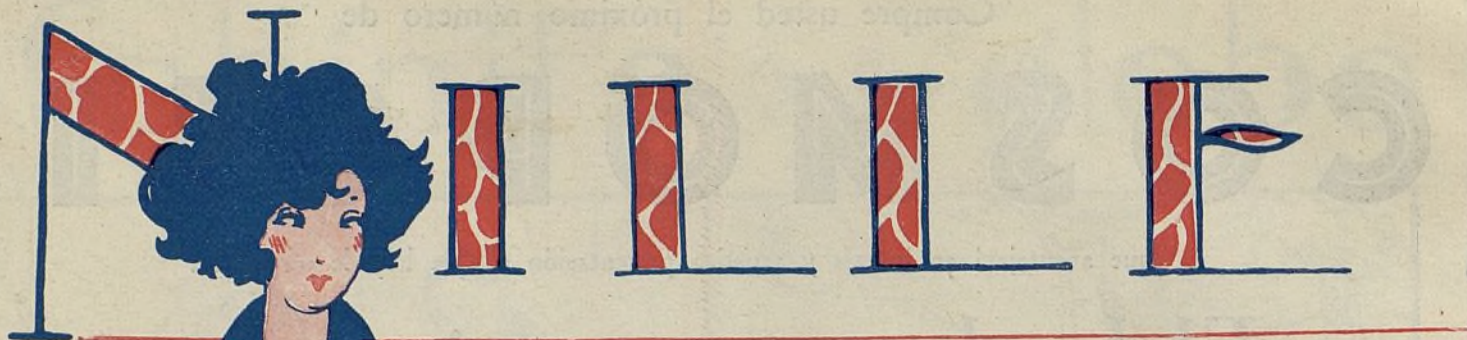
todos los cuales contribuirán a que el próximo número de «COSMOPOLIS» supere al que ahora tiene usted en la mano y le convenza de que es

la revista que usted esperaba

¡¡¡NO DEJE DE LEER NUESTRO PRÓXIMO NÚMERO!!!

«COSMÓPOLIS» es distribuída en toda Francia, Bélgica, Italia, Inglaterra, Alemania y sus colonias por la importantísima Agencia Internacional Hachette; en América del Norte, por la American News Company, y cuenta con poderosa organización propia en España y en América del Sur, lo que permite a nuestros lectores encontrarla en cualquier punto en que residan o al que se dirijan.—No deje usted nunca de pedir COSMÓPOLIS, y si en algún punto no la hallara, sírvase comunicárnoslo por escrito para que tomemos las oportunas medidas. Será un favor que le agradeceremos, pues, según nuestro deseo,

«COSMÓPOLIS» se encontrará en todo el mundo



GIRÓN
X X VII.

en los varios momentos—tan abundantes al cabo del día—en que, ante la muñeca, sienten la necesidad de hacerle un vestido nuevo «porque el que tiene está imposible de antiguo y cursi o por haber visto al bebé de la vecinita con un abrigo nuevo y no poder tolerar que el suyo sea de peor condición.

Para cuando vosotras pensáis eso y jugáis a ser mamás, me tenéis a mí aquí. Yo buscaré los modelos más nuevos y originales de vestidos y abrigos, las toaletas más recientes para todos los actos de la vida, y os los brindaré desde estas páginas; luego—ahí de vuestra habilidad e iniciativa—podréis emprender la labor de confeccionar los vestidos y probar, con reformas en ellos, que sabéis ya ser mujercitas y acertar con lo que mejor «le va a la cara» a cada muñeca, en color, en adornos, en detalles.

Y esta labor, paciente y formal, no quedará ignorada ni se reducirá su conocimiento a las amistades de casa, no; yo misma me encargaré de celebrar concursos cada tres o cuatro meses, a los que vosotras podréis enviar vuestras muñecas como maniqués para que sean admirados públicamente, y donde las mejor vestidas obtendrán premios en consonancia con la trascendencia de la labor que realizasteis, con la importancia de COSMÓPOLIS y con la mía propia.

Como veréis traigo amplios proyectos en cartera, útiles y agradables al mismo tiempo. *K-Nete*, mi buen amigo y respetado director, exageró mucho al hablaros de mí, y he tenido que esmerarme para no defraudaros en cuanto había prometido. Y confío en que, para lo sucesivo, nuestra naciente amistad se estreche cada día.

Por lo demás, sabéis que en esta casa me tenéis a vuestro incondicional servicio. Modelos vuestros—pero «vuestros» de verdad, no hechos por las personas de la familia—, con patrones y notas explicativas; preguntas sobre asuntos vuestros; recetas de cocina o prácticas que sepáis y queráis dar a conocer, tendrán cabida en mi sección, donde se os reservará un espacio mensual. Para enviar cada dibujo, o cada consulta, o cada receta, bastará con que recortéis el cupón que va en esta plana y lo enviéis con el original en sobre a mi nombre; pero bien entendido que un cupón no sirve más que para un original.

Esto es cuanto, por el momento, puedo deciros. Después... ¡ya veréis después!... Lo que *K-Nete* y yo preparamos es grandioso, único, desacostumbrado, revolucionario; ya veréis vosotras lo que es bueno. Yo os diría algo, recomendándoos mucho el secreto, como el director ha hecho conmigo; pero no me atrevo, porque luego dicen que las mujeres somos unas chismosas y que lo charlamos todo.

Así, pues, tened un poquito de paciencia hasta el próximo número; eso, en total, no es nada: un mesecito que podéis pasarlo preparándome y mandándome esas cosas tan bonitas que, seguramente, se os han de ocurrir a todas.

Y... ya hemos terminado de hablar nosotras y pueden volver a entrar los caballeros que se hayan ido. ¡Anda, pero si sólo quedaba uno y ése se ha dormido!... ¡A ver, tú, despierta, hombre!... Que ya hemos acabado de hablar de modas y están aquí tus amigos.



Si los niños no fuesen tan curiosos que basta con que se les diga que no deben oír una cosa para que les entren más ganas de enterarse, yo suplicaría a los jóvenes lectores que se saltasen, bonitamente, esta página, que nos dejen solas en ella a las lectorcitas y a mí; pero, repito, como sé que no van a hacerlo, prefiero no suplicarles nada, y sólo advertirles, para que no se llamen a engaño, que esta hoja no es para ellos, que si insisten en leerla no va a divertirles ni a enseñarles nada práctico, y que, como en algunos departamentos de los trenes que casi siempre van vacíos, a esta croniquilla podría ponerse un cartel de «Reservado de señoras».

Porque esta sección es, efectivamente, para las niñas que se sienten un poco «señoras», para que la lean

Porque esta sección es, efectivamente, para las niñas que se sienten un poco «señoras», para que la lean



COSMÓPOLIS

Cupón que debe
acompañar a todo original
que se envíe a la

SECCIÓN INFANTIL

ALDUS, S. A., SANTANDER





LAS PERLAS MÁS LINDAS
 LAS PIEDRAS MÁS PRECIOSAS
 LAS MONTURAS MÁS BONITAS.
 LAS CARTERAS MÁS FINAS.
 LOS RELOJES MÁS PERFECTOS

El príncipe popular entrando en
 la Gran Joyería CARTIER,
 13, rue de la Paix, PARÍS.